

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

117726

ABRÉGÉ  
DE LA CAMPAGNE  
DES FRANÇAIS

CONTRE LES RUSSES,  
jusqu'au mois de décembre 1812;

PRÉCÉDÉ  
DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,  
CONTENANT un Précis géographique et sta-  
tistique de ce vaste Empire.

PAR ANT. CAILLOT.

Prix { avec 20 figures, 3 fr.;  
      { sans figures, 2 fr. 25 c.

A PARIS;

CHEZ F.-H. ARNAUD, Éditeur, place  
Saint-André-des-Arts, n°. 69, maison  
de M. Leroy.

---

1813.





927711



EMBRASEMENT DE MOSKOU.

---

## BUT ET PLAN DE CET OUVRAGE.

---

LES victoires de l'armée française contre les armées russes , et son entrée triomphante dans la ville de Moscou , sont des événemens si importants , si extraordinaires , et l'empire de Russie présente dans ce moment un spectacle si étonnant à tous les peuples du monde , que c'est rendre un véritable service à l'homme instruit, que de lui mettre sous les yeux les principales notions relatives à cette grande et puissante monarchie , avant de lui exposer les détails de la campagne aussi courte que glorieuse qui ébranle dans ce moment

ce redoutable colosse, et dont la continuation le menace d'une chute totale. Elle verra, dans cette grande catastrophe, cette main toute-puissante qui, du haut du Ciel, selon l'expression du grand Bossuet, tient les rênes de tous les empires, qui les élève et les renverse à son gré; elle reconnaîtra dans l'Empereur Napoléon un de ces rares et puissans génies destinés à changer la face de l'univers, un de ces redoutables instrumens dont la Providence se sert, lorsqu'elle veut accomplir d'une manière irrésistible ses profonds desseins sur les peuples et sur les rois.

Un tel ouvrage serait sans utilité pour les lecteurs, s'il n'était composé sur un plan régulier : nous le diviserons donc de manière que tout ce que nous avons à dire sur la



Russie ne présente aucune confusion, et réunisse l'agréable à l'utile.

Nous commençons par un Précis géographique de ce vaste empire, suivi de l'exposition de ses ressources, de ses productions, de sa population, de ses forces, du caractère de ses habitans, de son culte dominant, de son gouvernement, de ses lois et de son commerce.

De-là nous passons aux premiers temps de son histoire, que nous parcourons rapidement jusqu'au règne de Pierre-le-Grand. Notre troisième division comprend tout l'espace de temps compris entre la mort de ce grand homme et l'élévation de Catherine II à l'empire; la quatrième s'étend depuis la mort de cette princesse jusques au commencement de la campagne des Français: enfin, la

## 6 *But et Plan de cet Ouvrage.*

cinquième commence au passage du Niémen par la grande armée, commandée par l'Empereur Napoléon en personne, et se termine au mois de décembre 1812, époque à laquelle l'armée venait de prendre ses quartiers d'hiver.





# PRÉCIS

DE

## L'HISTOIRE DE RUSSIE.

---

Précis Géographique et Statistique sur l'Empire  
de Russie.

**D**E tous les états de notre continent , et peut-être du monde entier , la Russie est celui qui a le plus d'étendue : il embrasse la plus grande partie de notre hémisphère , et sa circonférence a plus de trois mille lieues. Des frontières de la Suède jusque vers la mer Caspienne , c'est-à-dire d'occident en orient , sa longueur est de près de seize cents lieues ; et du nord au midi il en occupe à peu près huit cents. A l'occident il a pour limites la Suède et la mer Baltique ; au nord , la Laponie et la mer Glaciale ; à l'orient , la Chine et

la Tartarie; et au midi, la Turquie et la Perse.

On conçoit sans peine que, dans un pays d'une si vaste étendue, le climat n'est pas partout le même, non plus que la fertilité du terroir. La partie la plus fertile de la Russie est celle qui est située au sud-ouest, et qui comprend les provinces démembrées de l'ancienne Pologne, telles que l'Ukraine, la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie, la Samogitie, la Courlande, la Livonie, etc. Dans la plupart de ces provinces, dans l'Ukraine surtout, le blé produit souvent trente pour un. La partie septentrionale est non seulement beaucoup plus froide, mais de plus très-marécageuse, et couverte d'immenses forêts, plus propres à être habitées par des bêtes sauvages que par des hommes; aussi la population en est-elle presque nulle, et les peuples y sont-ils misérables.

Outre les animaux domestiques, on trouve dans cet empire une grande quantité de bœufs sauvages, de rennes, de

martres , de renards blancs et noirs , de zibelines , d'hermines , et d'autres animaux qui fournissent les plus belles fourrures qu'il y ait au monde. Ces fourrures forment une branche de commerce très-considérable dont la ville de Moscou était le vaste entrepôt , avant l'incendie qui vient d'en consumer la plus grande partie.

Plusieurs mers et fleuves considérables , indépendamment d'un grand nombre de canaux , favorisent la communication des provinces de la Russie entre elles , et contribuent beaucoup à l'activité de son commerce. A l'occident , la mer Baltique baigne les côtes de la Courlande de la Livonie , de l'Estonie , de l'Ingrie et de la Finlande ; au nord , la mer Blanche entre dans les terres du côté du couchant ; la ville d'Archangel a un bon port sur cette mer. La mer Glaciale , en tirant vers l'orient , s'étend le long de la Laponie et de la vaste province de Sibérie ; au midi , la mer Noire baigne les côtes de la Bessarabie , de la Crimée , de la petite Tartarie , du Kuban , et d'autres provinces conquises sur les Turcs ; au levant , la mer

Caspienne est le théâtre d'un grand commerce entre la Géorgie , la Circassie , l'Arménie et la Perse , et la source des richesses de la ville d'Astracan.

Les principaux fleuves sont : le Niéper, ou Borysthène , qui coule entre la Lithuanie et la Pologne : il prend sa source au-dessus de Smolensko , et coulant du midi à l'orient , il va se décharger dans la mer Noire ; le Volga , qui a sa source dans la même forêt que le Niéper , et qui , prenant son cours de l'ouest à l'est , va se jeter dans la mer Caspienne , dans le voisinage d'Astracan ; le Don , ou Tanaïs des anciens , qui , prenant sa source dans la province de Rezan , après un grand nombre de détours , entre dans la petite Tartarie , et décharge ses eaux dans la mer d'Azof , qu'on nommait autrefois les *Palus Méotides* ; la Dwina , qui , coulant vers le nord-ouest , entre par deux embouchures dans la mer Blanche , près de la ville d'Archangel ; l'Obi , qui coule vers le nord , et tombe dans la mer Glaciale , vers l'endroit où plusieurs anciens géographes ont fixé les limites de l'Europe



et de l'Asie ; la Néva , qui sort du lac Ladoga , et se jette dans le golfe de Finlande , et à l'embouchure de laquelle Pierre-le-Grand a bâti la ville de Saint-Pétersbourg ; la Dwina , fleuve de Pologne , qui se décharge dans la mer Baltique , après avoir coulé de l'orient à l'occident , et sur les bords de laquelle est située l'importante ville de Riga , dont le siège vient de commencer ; enfin , le Niémen , autre fleuve de Pologne , qui traverse la Lithuanie , où il prend sa source , d'orient en occident , et se jette dans la Baltique.

Toutes ces rivières sont très-poissonneuses , et contribuent beaucoup à la fertilité de la Russie ; mais elles entraînent de grands inconvéniens par leurs débordemens , qui produisent et entretiennent de vastes et nombreux marais sur la surface de cet empire. A toutes ces eaux , il faut ajouter celles des lacs Ladoga , Onéga et Peypus , qui ressemblent à de petites mers.

Pour être un des plus grands empires de la terre , la Russie n'en est pas plus peuplée ; car toute sa population , d'après

les calculs les plus récents, ne s'élève guère au-dessus de quarante millions d'habitans. Cela vient de ce que ses provinces septentrionales n'offrent en grande partie que des lacs, des marais, des forêts et des déserts, et que le froid rigoureux qui s'y fait sentir pendant plus de neuf mois de l'année s'oppose à la propagation de l'espèce humaine, et à l'industrie de leurs habitans.

En général, les Russes sont robustes, d'une bonne complexion, et d'une taille assez avantageuse. Ils mangent beaucoup, et après le repas, ils ont coutume de boire un verre d'eau-de-vie, et de dormir pendant quelques heures. On remarque parmi eux un mélange singulier de barbarie et de politesse. En général le peuple n'y est pas plus civilisé aujourd'hui qu'il ne l'était il y a cent ans, à l'exception des habitans des provinces polonaises ou maritimes. Quant à la noblesse, elle offre deux différences bien remarquables: les nobles qui vivent à Pétersbourg, et fréquentent la cour, sont beaucoup plus instruits et plus polis que ceux qui vivent dans les provinces. Ceux-



ci ont retenu un grand nombre de leurs anciens usages , et leur caractère a une rudesse sauvage qui présente un grand contraste avec la civilisation des courtisans.

Les forces de l'empire russe sont considérables , et ses armées , y compris les troupes irrégulières , peuvent être portées à plus de cinq cent mille hommes. L'infanterie russe est brave et intrépide sur le champ de bataille ; mais les soldats valent mieux que les officiers : ce sont des forteresses qu'il faut démolir , et dont la destruction honore beaucoup les troupes françaises qui les ont vaincues. La cavalerie régulière consiste en régimens de cuirassiers , de dragons et de houlans. Il en est une autre toute composée de Cosaques , de Tartares , de Calmoucks et de Baskirs , peuples qui habitent les provinces arrosées par le Don , le Volga , et situées au nord et à l'orient de la mer Noire. Partout où se porte cette cavalerie , elle sème l'incendie , le ravage et la désolation : mais quelque nombreuse qu'elle soit , elle ne saurait tenir contre des corps



*BAPTÊME RUSSE PAR IMMERSION*



*MARIAGE RUSSE*

disciplinés bien inférieurs en nombre. L'armée russe avait acquis une grande renommée ; les victoires de Napoléon ont bien dissipé ce prestige militaire produit par les défaites des Turcs.

Les Russes professent le christianisme , à l'exception de quelques peuples barbares , qui sont ou idolâtres , ou mahométans. Leur conversion à la religion chrétienne date de la fin du neuvième siècle, temps où l'empereur grec , Basile , et le patriarche de Constantinople , Ignace , leur firent annoncer l'évangile par un archevêque qu'ils leur envoyèrent ; mais ce ne fut que dans le siècle suivant que leur conversion fut générale , lorsque leur chef Volodimir , à la persuasion de sa femme , sœur des empereurs Constantin et Basile , se fit chrétien lui-même. Comme le patriarche de Constantinople était schismatique , et qu'ils dépendaient de son autorité spirituelle , ils ont embrassé les erreurs qui le séparaient de l'église romaine.

Le baptême des enfans est en usage chez eux comme chez les catholiques et les protestans , avec cette différence qu'ils



ne baptisent point par aspersion, mais par immersion, en plongeant l'enfant dans l'eau jusques à la tête.

Une de leurs principales erreurs consiste à nier que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; ils ne reconnaissent pas non plus la suprématie du pape. Avant Pierre-le-Grand, ils avaient un patriarche à Moscou, lequel était chef de toute l'église grecque en Russie. En 1702 Pierre-le-Grand supprima cette dignité qui lui faisait ombrage, et la remplaça par un synode d'archevêques et d'évêques, dont il se nomma le chef. Ce synode fut établi à Saint-Pétersbourg; il subsiste encore, et a pour vice-président l'archevêque de Novogorod.

Les églises de Russie sont ornées des images d'un grand nombre de saints. Après la Vierge Marie, Saint Nicolas est celui qu'ils honorent et invoquent avec le plus de confiance, et ce culte est porté jusques à la superstition, surtout parmi les gens de mer et les habitans des campagnes.

Le jour de l'Épiphanie, ou fête des Rois,

se célèbre avec beaucoup de solennité : alors les évêques ont coutume de bénir les fleuves et les eaux où le peuple se baigne.

Les cérémonies des mariages sont fort singulières. Dans la première entrevue qu'une épouse a avec son futur époux, elle paraît déguisée et voilée, et aussitôt qu'elle a prononcé le *oui* décisif, son père lui donne quelques coups de fouet, en lui disant : « Voici, ma fille, le dernier coup que je te donne : jusques ici tu as vécu sous ma discipline ; si tu n'obéis pas à ton mari, ce sera à lui de te châtier à ma place. » Nous pensons bien que cette cérémonie un peu barbare ne s'observe point dans les familles qui ont adopté la galanterie des peuples polis de l'Europe.

Les simples prêtres se nomment *popes* ; ils étaient fort nombreux à Moscou. Ils se marient, et leur instruction ne s'étend guère au-delà de ce qu'ils doivent savoir de théologie pour instruire un peuple ignorant, grossier et superstitieux. Nous savons que penser aujourd'hui de l'éloquence de l'archevêque de Moscou, Platon,

si fastueusement surnommé *la Bouche d'or*; il y a loin de ses exhortations aux homélies de Saint Jean Chrysostôme.

L'office divin se célèbre en langue slave ou illyrienne , l'ancienne langue de l'empire. Celle qui y est aujourd'hui en usage, n'en est qu'un idiôme. Les caractères en sont presque semblables à ceux de la langue grecque.

Pour être considéré comme un savant, en Russie, il y a environ cent ans, il suffisait de savoir lire, écrire, et un peu calculer. Cette ignorance était entretenue par le clergé, qui craignait qu'un peu plus de science ne conduisît à l'hérésie celui qui en serait pourvu. Ce ne fut qu'au commencement du dix-huitième siècle que le czar Pierre-le-Grand ouvrit son empire aux sciences et aux arts qui florissaient dans le reste de l'Europe, en y appelant un grand nombre de savans des pays étrangers. Il ne négligea rien pour que la jeunesse fût instruite dans les mathématiques et dans toutes les sciences propres à la rendre utile dans les tribunaux, dans les armées, et sur les flottes. Ce que ce grand



homme fit pour tirer ses sujets de la barbarie , fut continué par ses successeurs ; Catherine II surtout, par ses liaisons avec les savans français , fit naître dans les familles les plus distinguées de l'empire une émulation qui ne tarda pas à rendre l'académie des sciences de Pétersbourg la rivale des sociétés savantes les plus célèbres de l'Europe.

Les anciens czars de Moscovie , même jusques à Pierre-le-Grand , exerçaient sur leurs sujets un pouvoir absolu et despotique. Aujourd'hui , la puissance de l'empereur est limitée par un sénat ; et son gouvernement , grâce aux idées philosophiques qui montèrent sur le trône avec Catherine II , son aïeule , se maintient à peu près dans les bornes que les autres monarques de l'Europe se sont prescrites. Ce gouvernement , quoique mitigé , est pourtant encore bien imparfait , et l'on ne peut que déplorer le sort des paysans russes qui , lorsque tous les autres cultivateurs du continent européen jouissent de la liberté politique , gémissent seuls sous l'esclavage des grands et des seigneurs ,

n'ayant rien en propre , et ne pouvant prétendre à l'exercice d'aucun des droits que l'homme a reçus de la nature. On sait que dans ce pays, l'importance d'une terre ne s'estime pas par le nombre des roubles qu'elle rapporte, mais par celui des paysans ou serfs qu'elle contient , parce qu'ils sont tous la propriété du maître.

Anciennement les souverains de la Russie ne portaient que le titre de princes , ensuite ils prirent celui de grands-ducs , quelque temps après ils se firent appeler czars , mot slavon , qui signifie roi ; enfin Pierre I<sup>er</sup> , à qui les grandes choses qu'il a faites ont fait donner le surnom de *Grand* , prit en 1721 le titre d'empereur.

Les seigneurs russes se nommaient autrefois *knès* ; les *boyars* étaient les grands officiers de la cour , et l'on appelait *strélitz* les troupes qui composaient la garde du souverain. Cette troupe séditieuse à l'excès a été supprimée par Pierre-le-Grand , qui , dans un seul jour , en fit mourir en sa présence six mille dans les supplices , et remplacée par trois régimens , formant ensemble dix mille hommes ; il

fant y ajouter des gardes à cheval , au nombre de mille , et une compagnie de grenadiers de trois cent soixante hommes , qui tous sont nobles et ont le rang de lieutenans. Cette garde est pour les temps de paix ; car dans la guerre actuelle , elle s'élève beaucoup plus haut , sans être meilleure que les autres corps de l'armée russe.

Il existe en Russie plusieurs ordres de chevalerie : le premier est celui de Saint-André , établi en 1698 , par Pierre-le-Grand : c'est une double aigle d'or , émaillée de noir , dont les becs et les serres sont d'or , et les ailes éployées. Chaque tête est surmontée d'une couronne impériale. Au-dessus de cette aigle est une croix d'or , émaillée d'azur , sur laquelle Saint-André est cloué. Le tout est surmonté d'une grande couronne impériale , au-dessus de laquelle on lit cette devise en langue russe , *Pour la fidélité et la foi*. Les chevaliers portent cet ordre attaché à un large ruban bleu de ciel , ondé ou moiré.

L'ordre de S<sup>te</sup>-Catherine fut fondé pour les dames en 1714 , en l'honneur de l'impé-

ratrice, épouse de Pierre-le-Grand, et en mémoire de la paix conclue en 1711 avec les Turcs, près du fleuve du Pruth. Il représente sur un écu d'or rond, une croix blanche, derrière laquelle est représentée Sainte - Catherine assise. Les dames portent cet ordre enrichi de diamans, suspendu à un ruban étroit, couleur ponceau, et bordé d'argent.

L'ordre de Saint-Alexandre Newski fut fondé en 1725. C'est une croix d'or à huit branches, au centre de laquelle on voit la représentation de ce vaillant grand-duc, qui vivait vers le milieu du treizième siècle, et qui vainquit les Suédois, près de la Néva. Il y a encore deux ordres, mais moins illustres, ceux de Saint - Georges et de Saint - Volodimir.

---

Description des principales villes de Russie.

Nous ne terminerons pas cette notice sur la géographie et la statistique de l'empire de Russie, sans donner la description de ses principales villes, de celles surtout qui, pen-



dant la guerre mémorable qu'il a à soutenir contre l'Empereur des Français, attirent, par leur importance, les regards de l'Europe et de l'Asie. Quoique Moscou n'existe plus, il est nécessaire d'en parler à nos lecteurs, pour leur montrer la perte énorme que les Russes ont faite en y mettant le feu. Comme la ville de Saint-Pétersbourg est la capitale de l'empire depuis Pierre-le-Grand, il est indispensable d'en faire une description satisfaisante ; et puisque celle de Casan est un point vers lequel une partie de l'armée russe pourrait se diriger un jour, nous n'avons pas jugé moins utile d'en parler, quoique moins en détail, que des deux précédentes. Archangel, ville et port sur la mer Blanche, où l'on a dit que la cour de Russie se disposait à se retirer, ou du moins à mettre en sûreté ses effets les plus précieux, réclame aussi une place dans ce précis.

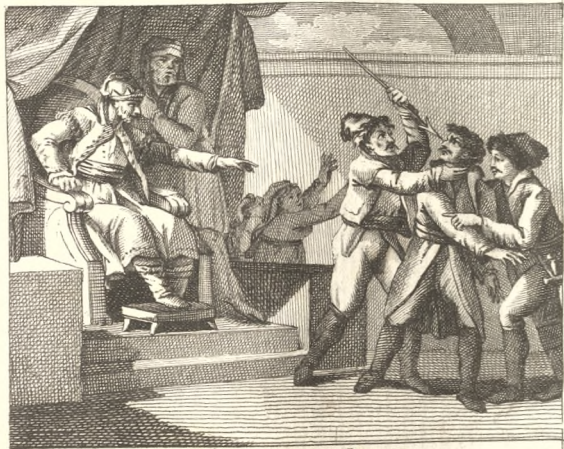
Moscou, une des plus grandes villes de l'Europe, l'ancienne capitale de la Moscovie, et la résidence des anciens czars, est située sur une rivière nommée la Moskova, qui lui a donné son nom. Elle a

environ huit lieues de circuit , et plus de deux cent mille habitans. Elle est divisée en cinq quartiers , séparés les uns des autres par des murailles et des fossés profonds , que la Moskoua et la Néglina remplissent de leurs eaux. On y voit un grand nombre d'édifices publics , de palais d'hôtels , près de deux mille églises , et l'on y compte plus de dix mille maisons , la plupart en bois. Les rues en sont longues et larges ; un grand nombre ne sont point pavées , et quelques - unes sont couvertes de troncs d'arbres ou de planches. Comme le nombre des édifices et des rues ne suffit pas pour remplir la circonférence de cette ville , elle renferme de grands jardins , des parcs très - vastes , remplis de bêtes fauves , et même des terres cultivées ; ce qui lui donne un aspect vraiment pittoresque et champêtre.

Dans le premier quartier , qui se nomme *Zaargorod* , ou la ville du milieu , est situé l'ancien palais des czars , connu sous le nom de *Kremlin*. C'est une espèce de forteresse triangulaire , entourée de hautes murailles et de tours de pierres et de



briques , ainsi que d'un fossé profond. Ce vaste emplacement renferme , outre le palais des czars , celui des anciens patriarches , l'hôtel de ville , l'arsenal et six églises. Dans celle de l'Annonciation de la Vierge , qui est la cathédrale , est un superbe caveau où l'on voit les tombeaux des czars. Elle est accompagnée de neuf tours , et couverte de cuivre doré. Toutes les portes en sont aussi ornées de plaques du même métal ; ce qui produit un très-bel effet , lorsque le soleil y darde ses rayons. Au milieu , on voit suspendu un magnifique lustre en forme de couronne , composé de quarante-huit branches ou chandeliers , et qui pèse environ six mille marcs. A l'entrée du sanctuaire est une image de la Vierge , extrêmement noire , que les Russes disent avoir été peinte par Saint Luc , et dont le contour est garni de perles fines. On pense bien que le gouverneur Raptoschin , qui a ordonné l'incendie de Moscou , n'a pas livré ces trésors aux flammes , en leur abandonnant plusieurs milliers de blessés et de malades. Près du château , à droite , est la magni-



*RÉCOMPENSE RUSSE.*

40.



*HUMANITÉ D'UN CZAR RUSSE.*

lique église de la Trinité , qui renferme vingt autres églises ou grandes chapelles. On rapporte que le czar Jean Basilides , son fondateur , fit crever les yeux à l'architecte , pour le mettre dans l'impossibilité d'en construire une seconde. C'est dans l'église de l'Ascension que les impératrices et les princesses sont inhumées , et que les empereurs se font couronner.

Nous ne devons pas oublier la fameuse cloche que fit fondre l'impératrice Anne , qui avait succédé à Catherine I<sup>ère</sup> , épouse de Pierre-le-Grand. Elle pèse 432,000 l. ; elle a dix-neuf pieds de haut , sa circonférence , en bas , est de trente-six , et sa plus grande épaisseur de près de vingt-quatre pouces. La poutre à laquelle elle était attachée , ayant été brûlée , elle tomba , et il s'en cassa vers la partie inférieure un morceau qui a laissé une ouverture assez large pour que deux hommes puissent y entrer de front. Cette cloche est encore enfoncée en terre au pied de la tour d'Iwan , la plus haute de la ville , située dans le Kremlin.

Le second quartier de Moscou se nomme



*Kitaigorod*. C'est celui du commerce. Il forme une espèce de demi-lune autour de la ville du milieu, et est environné d'un mur de pierres et de briques, avec de hautes tours rondes et carrées. Il communique avec le *Zaargorod* par un superbe pont construit sur la Moskoua. Il renferme, outre plusieurs églises et couvens, l'hôtel des monnaies, la grande école militaire, l'imprimerie, l'apothicairerie impériale, où toutes les drogues sont renfermées dans de superbes vases de porcelaine et de cristal, ornés des armes de l'empereur, la douane, et plus de six mille boutiques. C'est une foire perpétuelle, où se vendent toutes les marchandises de l'Europe et de l'Asie.

Le nom du troisième quartier est *Belgorod* ou *ville Blanche*; il lui a été donné à cause des murs de pierres blanches dont il était autrefois environné: il forme aussi un demi-cercle autour des deux premiers. C'est là que passe la rivière de Néglina qui se jette dans la Moskoua. Les nobles et les familles les plus distinguées par leurs richesses y ont leurs palais et leurs hôtels.



Il y a aussi un haras et une fonderie de canons.

Le quatrième quartier, nommé *Semlænoïgorod*, enfermé d'un rempart de terre, forme aussi une demi-lune autour des trois autres. Il y a deux portes de pierres, sur l'une desquelles on a construit un collège de mathématiques et un observatoire : il était habité autrefois par les strélitz. Toutes les maisons en sont de bois ; aussi les personnes de la moyenne et basse condition en forment-elles presque toute la population : on y compte cent soixante églises.

Outre ces quatre quartiers, il en est un cinquième nommé *masemska Slaboda*. Il les renferme, pour ainsi dire, dans une vaste enceinte : il est enfermé lui-même par un rempart peu élevé et un fossé. Il contient des prairies, des jardins, et quelques petits lacs où le ruisseau de la Néglina prend sa source. On y trouve un bon nombre de belles maisons et de riches habitants.

Après ces cinq quartiers, il faut compter trente-deux faubourgs, plus ou moins

peuplés. Le plus considérable est celui *des Etrangers*, ou *des Allemands*.

La ville de Moscou offre, pour ainsi dire, deux populations; l'une habite des palais et de beaux hôtels, suit les modes françaises, fréquente les spectacles, vit dans les plaisirs et l'oisiveté; et l'autre loge dans des cabanes comme les Sauvages, et mène une vie laborieuse et misérable. C'est bien là que l'extrême pauvreté est voisine de l'excessive opulence. Aujourd'hui, par un de ces coups inattendus et terribles de la fortune, disons mieux, de la Providence, les cendres des palais s'y trouvent confondues avec celles des cabanes, et les riches, à leur tour, reçoivent les dures leçons de l'adversité. Si nous ayons fait cette longue description de ce qu'était la ville de Moscou il y a quelques mois, c'est pour mettre devant les yeux de nos lecteurs les vicissitudes des choses humaines.

La ville de Saint-Pétersbourg, actuellement capitale de l'empire de Russie, est une des plus belles villes du nord. Pierre I<sup>er</sup> la fonda en 1703, et lui donna le nom qu'elle porte, en l'honneur de l'a-

pôtre Saint Pierre. Elle est d'une étendue prodigieuse , et l'on y compte plus de soixante mille maisons de diverses grandeurs. Elle est située sur trois îles que la Néva forme à son embouchure dans le golfe de Finlande. Dans la première , qui s'appelait autrefois *l'île des Lièvres* , et qui s'appelle aujourd'hui *île de Pétersbourg* , a été bâti le fort de ce nom , qui a six bastions , et à l'opposite duquel on a élevé en terre-ferme un ouvrage couronné. C'est dans ce fort qu'est l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul , accompagnée d'une haute tour. Depuis Pierre-le-Grand , elle est la sépulture des empereurs : le toit de la tour est couvert du haut en bas de la plus fine dorure. Dans le bras de la Néva qui se trouve entre l'ouvrage couronné et le fort , sont rangées les galères de l'empire , qu'on y fait entrer au commencement de l'hiver. Dans cette île est un quartier habité par des Tartares et des Cosaques. On y voit l'église de la Sainte-Trinité , qui est un bel édifice , deux hôpitaux avec une église , un jardin botanique , une pharmacie impériale , et

une académie des sciences , qui s'est fait dans le nord une sorte de réputation.

La seconde île est celle de l'*Amirauté*, ainsi nommée à cause des bâtimens de l'amirauté qui y sont situés. On y voit encore une petite maison de bois où logea Pierre-le-Grand , lorsqu'il prit possession de cette île en 1703 : on l'a entourée d'une muraille de pierres , et on lui a donné un nouveau toit. Dans cette île sont situés le palais d'été de l'empereur , avec de superbes jardins , des grottes , des fontaines , des bocages , une ménagerie , une orangerie , et des statues de marbre ; le palais d'hiver , les écuries , l'arsenal , une fonderie , le laboratoire pour les feux d'artifice , les casernes pour la garde à cheval , un chantier de galères , quatre églises , et un grand nombre de palais et d'hôtels.

La troisième île est la plus grande ; on l'appelle l'*île de Saint-Basile*. Elle est jointe aux autres par un pont de bateaux de deux cents toises de longueur. Outre la bibliothèque impériale , un cabinet de curiosités , et plusieurs beaux édifices par-



ticuliers, elle renferme l'université, l'école militaire, la bourse, la douane, la chancellerie pour les médecins, avec trois belles pharmacies, le port des galères, et la belle église de Saint - André.

On trouve à Pétersbourg toutes sortes de fabriques, de sucre, de glaces, d'orfèvrerie, de bijouterie, de tapisseries, de vernis. Le commerce, soit d'exportation, soit d'importation, en est considérable en temps de paix. Les marchandises qu'on en exporte sont des fourrures, du goudron, du chanvre, des bois de marine et de construction; et celles qu'on y importe arrivent de la Chine, de la Perse, de la Turquie, des colonies, et surtout de l'Angleterre, dont la Russie est le grand débouché pour ses denrées coloniales et les produits de ses manufactures. La situation de cette grande ville, dont la population s'élève à environ quatre cent mille âmes, a été assez mal choisie pour la santé de ses habitans. Des marais l'environnent, et sans ses quais fort élevés, elle serait exposée aux inondations de la Néva. Pour en assurer l'approvisionnement et faciliter

le commerce, Pierre-le-Grand fit creuser en 1720 le canal de Ladoga, qui a près de trente lieues de longueur, soixante-dix pieds de largeur, et dix de profondeur. On y employa vingt-quatre mille ouvriers pendant douze années consécutives, et il ne fut achevé qu'en 1732; mais la plus belle et la plus vaste entreprise de ce grand monarque, c'est la grande route qu'il fit construire de Pétersbourg à Moscou. Ce chemin, qui est pratiqué en ligne droite à travers des forêts immenses, a deux cent quatorze lieues de longueur. Il fut achevé en 1718. De deux en deux lieues, on trouve des poteaux élevés, qui servent à guider les voyageurs, et partout où il y avait des bois, on a coupé les arbres à la distance de cent pas de chaque côté, pour la sûreté des passans. Cette route est partagée en vingt-quatre postes, à chacune desquelles on trouve ordinairement pour le moins vingt chevaux prêts à partir.

En parlant de Saint-Pétersbourg, nous ne devons pas omettre de parler de *Cronslhot* et de *Cronstadt*. *Cronslhot* est un fort construit en pierres, et

situé dans la mer sur un banc de sable à douze lieues de cette capitale , du côté de l'ouest. Il défend le port formé par la Néva. C'est dans ce port que la flotte russe est à l'ancre pendant l'été. *Cronstadt* est une grande ville , avec une bonne forteresse , à huit lieues de Pétersbourg. Elle fut bâtie par Pierre-le-Grand en 1703. Ce n'était au commencement qu'un petit fort , qui couvrait le port dont nous venons de parler. En 1721 , on lui donna le nom de *Cronstadt* , parce qu'on y a bâti une ville , dont les rues sont fort larges , et où plusieurs russes de distinction ont leurs hôtels. Elle est située dans l'île de *Retusari*. Les commis et gardes des péages , et un grand nombre de matelots y font leur séjour. En été , on voit dans le port quantité de bâtimens marchands et des vaisseaux de guerre : on y voit aussi un beau chantier propre à la construction et au radoubage des vaisseaux.

Les environs de Pétersbourg sont agréables et ornés d'un grand nombre de maisons de plaisance , qui appartiennent ou à la famille impériale , comme *Petershoff*,

Oranienbaum, Catherinhoff, ou à des seigneurs de la cour.

Nous aurions encore beaucoup de choses à dire sur les usages, les mœurs de la population noble ou aisée de Pétersbourg, et sur divers monumens qui embellissent cette ville, tel que la statue de Pierre-le-Grand placée sur un énorme rocher; mais les bornes de ce précis s'y opposent, et d'ailleurs en temps et lieu, nos lecteurs pourront trouver ces détails ou dans les géographies modernes, ou dans les ouvrages des voyageurs du dernier siècle et du commencement de celui-ci.

La ville de Casan, éloignée de près de trois cent cinquante lieues de Pétersbourg, vers l'orient, est plutôt une ville asiatique qu'européenne; elle est située sur la rivière Kazanka; elle est riche, grande, bien peuplée et fortifiée. Il y a un archevêque et cinquante églises, dont la plupart sont de pierres. Le gouverneur et le vice-gouverneur font leur résidence dans la citadelle, dont la garnison a son commandant particulier. Les habitans, qui sont en partie Russes, en partie Tar-



tares, font un grand commerce avec les Turcs par la mer Noire. Casan est la capitale d'un royaume qui fut subjugué dans le quinzième siècle par Jean Basilowitz, surnommé *le Grand* ou *le Victorieux*. C'est des tzars de ce royaume que vient le mot *czar*, car ce n'est que depuis cette conquête que les grands-ducs de Moscovie ont pris ce dernier titre.

Archangel, situé à douze lieues de la mer Blanche, sur la Dwina, est une ville fameuse par son commerce, où il y a un beau château bâti depuis environ soixante ans. Elle a une lieue et demie de longueur et une demi-lieue de largeur; les maisons en sont toutes construites en bois, à l'exception d'un grand édifice en pierre où les marchands entreposent leurs marchandises. Il s'y faisait un grand concours de négocians anglais, hollandais et bourgeois, et il y a peu d'années que les premiers y avaient un énorme entrepôt de draps de leurs manufactures. Le célèbre czar Jean Basilowitz, dont nous venons de parler, établit ce commerce

vers l'an 1569; et comme il était l'admirateur de la reine Elisabeth d'Angleterre, il admit les Anglais dans ce commerce, et leur accorda de grands privilèges.

Ce qui contribue à rendre florissant le commerce d'Archangel, c'est que la mer Blanche communique, près de cette ville, à la mer Glaciale, dont elle n'est qu'un grand golfe. Cette situation procure aux étrangers la commodité d'acheter de la première main les marchandises de Russie, et de les transporter chez eux sans payer aucuns frais de péage. Le commerce d'Archangel a souffert considérablement de la fondation de Pétersbourg, parce que ses plus riches marchands furent contraints d'aller s'établir dans cette dernière ville. Saint-Nicolas est un couvent fort connu, situé sur un bras de la Dwina, à l'opposite d'Archangel. Les vaisseaux abordaient autrefois en cet endroit, mais le bras du fleuve par où ils passaient étant devenu impraticable, on a été obligé de construire un port à Archangel.

---

Précis historique des règnes des Souverains de Russie, depuis les commencemens de cet Empire jusqu'à Pierre-le-Grand.

C'est à l'année 862 qu'on rapporte communément la fondation de l'empire de Russie, par Rurich, prince de Novogorod, chef de la première race des souverains de ce pays; il eut pour successeur un fils nommé Igor, qui épousa Oléga, fille d'Oleg, général de son père. Ce jeune prince s'étant emparé par stratagème de la ville de Kiow, en fit la capitale de son empire. Pendant tout son règne, il eut continuellement les armes à la main; il remporta plusieurs victoires, et mourut en combattant contre les Dreuliens.

Oléga, sa veuve, vengea sa mort en brûlant les villes de ses ennemis, et en massacrant leurs habitans. Lorsqu'elle fut en paix, elle ne songea plus qu'à policer ses sujets et à bien élever son fils. Elle fit ensuite un voyage à Constantinople, d'où elle apporta le christianisme à ses peuples.

Devenue chrétienne , elle ne s'occupa plus que de leur bonheur , et mourut comme une sainte : elle est encore invoquée en Russie comme telle , sous le nom d'Hélène , qu'elle avait pris à son baptême.

Swiatoslas , son fils , prince ambitieux , fit la guerre aux Grecs , et fut sur le point de perdre la ville de Kiow , que ses voisins assiégèrent pendant qu'il se trouvait occupé ailleurs. Après avoir partagé ses états entre ses enfans , et donné son fils naturel , Volodimir , pour souverain aux habitans de Novogorod , il recommença la guerre contre les Grecs avec un corps de dix mille hommes. Avec ce petit nombre de soldats , il parvint à forcer l'empereur de Constantinople à lui payer un tribut. Tranquille du côté des Grecs , Swiatoslas se proposa de visiter les bords du Borysthène , malgré les dangers d'un tel voyage. A peine eut-il fait la moitié du chemin , que son escorte fut taillée en pièces par les Barbares , et qu'il périt lui-même accablé par le nombre : les Barbares lui coupèrent la tête , dont ils ôtèrent le crâne pour en faire une tasse à boire. Ce prince



fut un des plus grands hommes de son siècle , et pendant les vingt-sept années qu'il occupa le trône de Russie, il eut presque toujours les armes à la main. L'histoire rapporte qu'il ne se nourrissait que de viande cuite sur des charbons, qu'il couchait sur la terre , et n'avait pour oreiller que la selle de son cheval : il laissa ses trois fils héritiers de ses états. Volodimir, prince de Novogorod , son fils naturel , fut le seul souverain après la mort de ses deux frères, dont il fit mourir le second, qui avait été le meurtrier du premier.

Volodimir , monté sur le trône vers la fin du dixième siècle , épousa la sœur des empereurs de Constantinople , Basile et Constantin , et se fit baptiser. Avec les principes du christianisme , il prit le goût des Grecs pour les arts , et les fit fleurir dans son empire, autant que ses peuples étaient capables de les cultiver. Il introduisit aussi les caractères slavons , et après avoir gouverné ses sujets avec beaucoup de sagesse , sous le nom d'apôtre et

de Salomon du Nord, il mourut, et fut invoqué comme un saint.

On raconte qu'un des plaisirs de ce prince consistait à régaler souvent ses sujets nouvellement convertis, et à leur faire célébrer les grandes fêtes par des festins. Il ordonna un jour, dans un de ces repas, qu'on leur donnât pour dessert trois cents ruches à miel; le reste du dîner avait été servi dans cette proportion. Il voulait que tous les dimanches il y eût, dans son palais, un souper pour tous les pauvres qui se présenteraient. Ceux-ci s'étant enivrés, se plaignirent de ce qu'on ne les servait qu'en cuillères de bois, et demandaient s'il n'y en avait point d'argent dans la maison d'un si grand monarque. Volodimir ayant appris ces plaintes, dit : « Ces gens ont raison; je veux que désormais on fasse fabriquer autant de couverts d'argent qu'il y aura de convives. Il est bien juste que ceux qui m'en ont procuré par leurs travaux, n'en soient pas privés lorsqu'ils viendront chez moi. »

Volodimir eut pour successeur, au commencement du onzième siècle, Ja-

roslas, son fils aîné. Après avoir ensanguinanté les premières années de son règne par la mort de plusieurs de ses frères, ce prince, se voyant affermi sur le trône, ne tint plus que la conduite d'un prince sage, équitable et religieux. Après sa mort, ses fils, entre lesquels il avait partagé ses états, furent toujours divisés et toujours en guerre. Depuis cette époque, pendant plus de deux siècles, l'histoire de Russie n'est remplie que du détail des guerres que se firent ces princes, leurs fils et leurs petits-fils; divisions qui procurèrent aux Tartares la facilité d'envahir la plus grande partie de la Russie, et de la tenir sous leur domination pendant plus de cent soixanteans. On doit pourtant citer Alexandre Newski, qui fit avec succès la guerre aux Suédois dans le treizième siècle, et que l'église russe a mis au rang des saints.

Ce fut Jean Basilowitz qui, en 1450, commença par s'emparer des anciennes possessions de ses ancêtres. Après d'heureux succès, il subjuguâ le royaume de Casan, poussa ses conquêtes jusqu'en Si-



bérie , se rendit maître d'une partie de la Laponie , et devint plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Par ses armes, les Tartares furent humiliés, une partie de la Suède , de la Finlande , de la Livonie , fut soumise à un tribut , et la Lithuanie et la Pologne furent ravagées. Après toutes ses guerres et ses conquêtes , il fit régner la paix dans ses vastes états. Le trait suivant, auquel il ne put survivre, suffira pour donner une idée de son caractère féroce, qui a été celui d'un grand nombre de ses successeurs.

Il avait un fils formé sous ses yeux au métier de la guerre, et élevé dans les combats. Ce jeune prince, qui avait reçu le commandement d'une petite armée, soit prudence, soit timidité, se retira deux fois d'un pays ennemi dont il avait ordre de tenter la conquête. A son retour, son père l'accabla de reproches, et transporté de fureur, lui porta un coup qui l'étendit mort à ses pieds. La nature ne tarda pas à se faire entendre au cœur de cet homme cruel ; ses remords le jetèrent dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau.



Il eut pour successeur, au lieu de Démétrius, son petit-fils, Basile, fils de Sophie Paléologue, sa seconde femme. Ce prince, meurtrier de l'infortuné Démétrius, s'empara par une perfidie de Smolensko, qui appartenait au roi de Pologne. Après un règne de vingt-huit ans, il déclara Jean, son fils, pour son successeur, et se fit transporter dans un monastère, où il mourut, après avoir pris l'habit de religieux. Quelques historiens prétendent que ce fut sous son règne que les Tartares de Casan s'emparèrent de Moscou, et se répandirent dans toute la Russie, et qu'il se rendit leur vassal.

Jean, fils de Basile, n'avait pas cinq ans lorsqu'il monta sur le trône, sous la tutelle et la régence de sa mère Hélène, que les grands firent mourir quelque temps après par le poison, parce qu'elle confiait toute l'autorité à son favori.

A l'âge de dix-huit ans, Jean Basilowitz se fit couronner à Moscou, et prit les rênes du gouvernement. Les historiens sont partagés sur le caractère de ce prince : les uns le représentent comme un tyran

cruel et sanguinaire ; les autres comme un prince sage et modéré, tout occupé du bonheur de ses sujets. Selon le témoignage des premiers, après s'être rendu maître de la Livonie, il se fit amener tous les captifs l'un après l'autre, et les ayant assommés lui-même à coups de bâton, il les fit jeter dans la rivière. Il fit déshonorer en sa présence, par ses soldats, les femmes et les filles, et les fit ensuite mutiler et brûler à petit feu. Sous de faux prétextes, il fit égorger son frère et son beau-père. Les habitans de la ville de Novogorod ayant excité quelque tumulte, il en fit arrêter trois mille des plus distingués, et fut lui-même l'ordonnateur de leur supplice : il variait les tourmens de ces malheureux, et en inventait de nouveaux pour les rendre plus longs et plus horribles. Les chevaliers livoniens périrent sur des échafauds, après avoir été traînés et fouettés dans les rues de Moscou.

Après ces affreuses exécutions, il demanda en mariage la princesse Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne ; mais ses propositions furent rejetées avec indi-



*OFFRE D'UNE JUMENT POUR ÉPOUSE.*



*CRUAUTÉ RUSSE ENVERS UN AMBASSADEUR.*



gnation, et pour réponse, on lui envoya une cavale couverte d'habits de femmes. Cette insulte le rendit encore plus furieux. Il renouvela toutes ses horreurs; il accusa de trahison plusieurs de ses ministres et des principaux seigneurs de sa cour, et les fit mourir, avec leurs familles, dans des supplices inouis.

Après la mort de Sigismond, les Polonais élurent pour leur roi Etienne Battori, prince de Transylvanie. Ce nouveau monarque ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il déclara la guerre au czar de Russie; il lui envoya à ce sujet un seigneur nommé Lopatinski, homme d'une fermeté reconnue. Arrivé à Moscou, ce négociateur fut prévenu qu'on ne souffrirait pas qu'il se présentât à la cour le sabre à la main, suivant l'usage alors établi quand un ambassadeur allait déclarer la guerre. Lorsqu'on l'eut averti que le sénat était assemblé, et qu'on l'attendait, il s'y rendit avec beaucoup d'assurance; et lorsqu'on lui eut demandé le sujet de son ambassade: « Je viens, dit-il, déclarer la guerre à la Russie, au nom du roi, mon maître, et



de toute la Pologne. » On le conduisit de-là à l'audience du czar. Quand il entra dans la cour du palais, il y eut plus de cent personnes écrasées sous les pieds des chevaux. Quelqu'un s'écria à ce sujet : « Si un seul Polonais a pu faire périr tant de Russes, que ne feront-ils pas lorsqu'ils seront tous réunis ? »

A l'arrivée de l'ambassadeur, le czar affecta beaucoup de gaieté. Lopatinski lui présenta la lettre du roi de Pologne, et une épée faite en forme de faux, ce qui désignait une déclaration de guerre. Le monarque jeta sur lui un regard d'indignation, et lut la lettre en frémissant de colère. Etienne lui reprochait les outrages qu'il avait faits aux Polonais, et ses cruautés dans la Livonie; il lui proposait d'évacuer ce dernier pays, sans quoi il lui déclarait une guerre éternelle. Le czar fit assembler les grands de l'empire; la guerre fut résolue, et Lopatinski fut renvoyé.

Voici quelques traits qui feront mieux connaître que tout ce que nous en pourrions dire, la férocité et la bizarrerie du caractère de Jean Basilowitz. Il fit clouer

un chapeau sur la tête d'un ambassadeur italien qui s'était couvert devant lui: cependant Jérôme Boze, ambassadeur d'Elisabeth, reine d'Angleterre, osa mettre son chapeau en sa présence. Basilowitz lui demanda s'il ignorait le traitement qu'il avait fait à un autre ambassadeur, pour une semblable hardiesse. « Oui, lui répondit cet homme courageux; mais je suis l'envoyé d'une grande reine, et si l'on fait une insulte à son ministre, elle saura bien en tirer une vengeance éclatante. » « O le brave homme! s'écria le czar. Lequel d'entre vous, dit-il à ses courtisans, aurait agi et parlé de la sorte pour soutenir mon honneur et mes intérêts? »

Sur quelques soupçons qu'il avait conçus contre la fidélité des habitans de Novogorod, il en fit jeter deux ou trois mille dans le Volga. L'archevêque crut l'appaiser en lui donnant un grand festin; pendant le dîner, Basilowitz fit piller la cathédrale et les autres églises. Lorsqu'il eut appris que ses ordres étaient exécutés, il dit au prélat: « Il ne vous reste plus rien, je vous ai dépouillé de toutes vos richesses;

vous n'avez donc plus d'autre parti à prendre qu'à quitter votre habit. Je vais vous faire donner un ours et une musette, et vous ferez danser l'animal pour de l'argent. Je veux, de plus, que vous vous mariiez, et que tous vos prêtres vous fassent leurs présens de noces. » L'archevêque y consentit. Lorsqu'il eut reçu un présent de chacun de ses prêtres, le czar s'en empara; et s'étant fait amener une vieille cavale, il dit à l'archevêque: « Voilà ta femme, monte dessus. » Le prélat ayant monté sur la bête, on lui lia les jambes sous le ventre de cet animal; on lui suspendit au cou des instrumens de musique, et on l'obligea de jouer du flageolet. Ce fut là le dernier acte de la comédie pour le malheureux pontife; mais ses prêtres furent plus cruellement traités, le czar les ayant fait pousser à coups de piques dans le fleuve.

Ce même prince visitant quelques-unes de ses provinces, tous les ordres de l'état, depuis les grands jusqu'au peuple, lui firent des présens. Un cordonnier avait dans son jardin un navet d'une grosseur





*PATRIARCHE FORCÉ À JOUER DU FLAGEOLET.* 35



*CHOIX D'UN ENFANT POUR EMPEREUR.*



monstrueuse : il l'offrit au czar avec une paire de souliers. Ce prince en fut si satisfait , qu'il voulut que toute sa suite se fît chausser par cet homme et payât la marchandise le double de sa valeur. Un courtisan , témoin de cette libéralité , crut qu'il recevrait une récompense considérable , s'il faisait au monarque un présent beaucoup plus précieux : plein de cette idée , il courut choisir le plus beau cheval de son écurie , et revint l'offrir au prince , qui lui donna le navet du cordonnier.

Un autre trait de singularité est la requête que Basilowitz présenta à son premier ministre ; il le suppliait de lever une armée de cent mille hommes , en lui promettant de ne point l'oublier dans ses prières : avec cette armée , il se rendit maître du royaume de Casan , que les Tartares avaient conquis. Il était si flatté de cette conquête , que lorsqu'il était de bonne humeur , ou qu'il avait bu , ce qui lui arrivait souvent , il ne manquait jamais d'entonner une certaine chanson sur la prise de la ville de Casan.

On vint un jour l'avertir qu'un magistrat , sur le point de juger une affaire de conséquence , avait reçu en présent , d'une des parties , une oie remplie de pièces d'or. Il fit semblant de n'en rien savoir , et ne témoigna à ce mauvais juge aucun mécontentement ; mais passant un jour dans la place publique , il ordonna au bourreau de lui donner le *knout* (1) , sans lui en dire la raison , mais de lui demander à chaque coup comment il trouvait la chair de l'oie.

On raconte qu'ayant pris un jour un habit de paysan , il alla dans un village demander de porte en porte un asile pour passer la nuit. Il ne reçut partout que des refus , excepté dans la cabane d'un pauvre

---

(1) Le *knout* , ou le fouet , est la punition ordinaire en Russie. Celui qui le reçoit ôte ses habits , ne garde que sa chemise , se couche le ventre contre terre , et deux hommes lui tiennent , l'un les pieds , l'autre la tête , tandis que l'exécuteur le frappe sur les épaules avec des baguettes. Ce supplice n'imprime chez les Russes aucune tache d'infamie.

homme , dont la femme était près d'accoucher , et qui l'accueillit de son mieux ; en le quittant , le czar , sans se faire connaître , lui promit de le venir voir le lendemain , et de lui amener un parrain pour son enfant. Il revint en effet avec tout l'éclat de sa dignité , et combla son hôte de présens. Ensuite il commanda à ses gardes de mettre sur-le-champ le feu à toutes les maisons du village , et d'obliger les habitans à passer la nuit en pleine campagne , pour leur apprendre à être à l'avenir plus charitables , en éprouvant ce qu'on souffre pendant une nuit très - froide , sans feu , sans nourriture et sans abri.

Ce même prince s'étant joint à une troupe de voleurs , leur proposa de piller le trésor du czar , et leur dit qu'il leur faciliterait l'exécution de ce projet. Le voleur à qui il s'était adressé lui dit en le frappant : « Oses-tu bien, scélérat, nous conseiller de voler un si bon prince, lorsque tant de riches boyars le volent déjà assez ? voilà les hommes que nous devons dépouiller de ce qu'ils ont pris au meilleur des princes. » Cette réponse plut si fort



au czar , qu'il changea son bonnet contre celui du voleur , et lui donna un rendez-vous pour boire avec lui le lendemain. Cet honnête homme s'y trouva effectivement. Le czar s'étant fait connaître , l'exhorta à changer de vie , et se servit de lui pour découvrir les autres voleurs.

Jean Basilowitz se fit moine sur la fin de sa vie , et mourut dans un cloître après un règne de cinquante ans. Il laissa deux fils , Théodore et Démétrius. Le premier fut son successeur. Pendant un règne de vingt ans , ce prince , faible d'esprit , se laissa toujours gouverner par son beau - frère , Boritz Gudenow , qui , après avoir fait mourir secrètement Démétrius , fut soupçonné d'avoir donné à son souverain un poison qui abrégea ses jours.

Boritz ne se fut pas plutôt mis en possession du trône par ce double crime , que ses violences excitèrent contre lui l'indignation des grands. Un jeune moine , qui avait quelque ressemblance avec le malheureux Démétrius , voulut en profiter pour se faire passer pour ce prince. Il se



rendit en Pologne , et de -là ayant attiré quelques grands seigneurs dans son parti , il marcha contre l'usurpateur à la tête d'une armée de Polonais. Comme le mécontentement que celui - ci avait inspiré aux Russes était général , le faux Démétrius fut bientôt reconnu par l'armée même que Boritz avait envoyée contre lui ; alors Boritz n'eut plus d'autre parti à prendre que de s'empoisonner. Peut - être le nouveau czar , que le clergé et la noblesse de Moscou avaient reçu avec beaucoup de pompe , aurait régné paisiblement , malgré son imposture , s'il n'avait pas formé le dessein d'introduire dans le pays la religion catholique , et de faire égorger dans un repas tous les grands qu'il croyait contraires à son projet ; mais ceux - ci ayant été avertis à temps , soulevèrent le peuple contre lui , en démasquant son imposture. Il fut tué , son corps brûlé dans une des places de la ville , et les Polonais qui l'avaient suivi furent la plupart massacrés.

Après la mort du faux Démétrius , arrivée en 1606 , le sénat de Moscou s'occupa de l'élection d'un nouveau czar ; ce

qui n'était pas arrivé depuis le règne de Rurich. Toute l'ancienne noblesse et les personnages les plus illustres de Russie furent convoqués. Les voix furent d'abord partagées entre Basile Zuski et Jean Galitzin; mais le peuple, à qui on laissa le choix entre les deux concurrens, et qui avait été gagné, nomma le premier : choix malheureux, en ce que Basile ne fut pas plutôt monté sur le trône, que, par ses violences, il souleva tout l'empire contre lui; ce qui le fit proscrire avec la même chaleur qu'il avait été proclamé. Dépouillé des marques de la souveraineté, il fut obligé de se retirer dans un cloître, et de prendre l'habit monastique. Sous son règne, plusieurs aventuriers se firent passer pour le faux Démétrius : une mort honteuse fut toujours la peine de leur imposture.

A Zuski succéda Uladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne, par le choix d'une partie de la nation russe. L'autre partie se tourna du côté des Suédois, et offrit le trône à un fils du roi de Suède, Charles IX. Au milieu de ces divisions s'é-

leva un troisième parti , qui , indépendant de toute influence étrangère , proposa un jeune homme de quinze ans , d'une des premières familles de l'empire. Tous les Russes s'y réunirent , et Michel Romanow , fils de l'archevêque de Rostow , qui vivait avec sa mère dans un couvent de religieuses , fut proclamé czar , par l'intervention puissante de l'archevêque de Moscou. Ce Romanow est la tige de la maison qui porte aujourd'hui le sceptre de Russie.

Quelque temps après son élection , le jeune czar , frappé de la beauté d'Eudoxie , fille d'un pauvre gentilhomme , la demanda en mariage. Elle était dame d'honneur de la femme d'un sénateur , et son père demeurait à la campagne. Il ignorait que sa fille était l'épouse de son souverain , lorsqu'il vit entrer chez lui un chambellan du czar , avec une suite nombreuse , qui venait l'inviter à se rendre à Moscou : il travaillait alors dans ses champs avec ses domestiques. En l'abordant , l'envoyé du czar le salua de la part du prince et de la princesse , et lui dit qu'ils désiraient l'un et l'autre de le voir à la cour , et qu'il



avait l'ordre de l'y conduire. Ce discours parut si étrange au bon gentilhomme , qu'il crut d'abord qu'on se moquait de lui : « J'ignore qui vous êtes , dit - il au chambellan ; il est vrai que votre air , votre équipage , votre habillement et votre suite annoncent un homme de distinction ; quant à moi , quoique noble , je suis pauvre et obligé de travailler pour subsister : ne me faites pas perdre mon temps. » Mais le seigneur russe lui ayant remis une lettre de sa fille , il ne douta plus de son bonheur. Il se mit aussitôt en route pour Moscou , où déjà il avoit été nommé sénateur , et où sa famille est encore aujourd'hui fort distinguée. La douceur et la piété d'Eudoxie égalaient ses charmes , et sa mémoire est encore en vénération dans toute la Russie. Elle ne donna d'abord que des princesses au czar ; mais enfin elle le rendit père d'un prince qui fut nommé Alexis (1).

---

(1) Autrefois les alliances étrangères étaient défendues en Russie. Quand le czar voulait se marier,



On prétend que ce fut sous le règne de Michel , que toute la Sibérie acheva d'être réunie à l'empire russe. Il dut cette conquête à un cosaque , nommé Jermack , chef d'une troupe de brigands , qui , ayant été plusieurs fois battu par les détachemens qu'on envoya contre lui , se retira en Sibérie , où il se mit à faire la guerre aux Tartares , qui possédaient encore une grande partie de cette vaste province. Mais persuadé qu'il ne pourrait résister long - temps à la multitude , il voulut mériter sa grâce , en faisant proposer au czar la conquête du pays qu'il avait parcouru. On lui envoya des troupes , et avec ce secours , il se conduisit avec tant de prudence , d'activité et de courage , que partout il fut vainqueur. Son nom est encore en si grande vénération en Sibérie , qu'aux noces du peuple , on ne manque jamais de chanter des chansons en son honneur.

---

il faisait publier sa résolution dans son empire. On lui amenait les plus jolies femmes , il choisissait celle qui lui plaisait , et renvoyait les autres avec des présens.

Après un règne de plus de trente ans, Michel Romanow laissa, en mourant, la couronne à son fils Alexis, un des plus grands princes qu'ait eus la Russie. Comme son père, Alexis épousa la fille d'un pauvre gentilhomme ; mais cette épouse, par la trahison d'un ministre nommé Morosow, qui avait tout pouvoir sur l'esprit du souverain, fut renfermée dans un couvent, et céda ses droits à une autre épouse, nommée Marie, dont Morosow épousa la sœur. Toutes deux elles étaient filles d'un gentilhomme, nommé Ilia, qui, comme beau-père du czar et du ministre favori, vécut à la cour dans une grande intimité avec l'une et l'autre. Dans la suite, le monarque ayant reconnu qu'on l'avait trompé, en eut un très-grand chagrin. Il rappela le père de sa première femme, qu'il avait exilé en Sibérie, le combla de biens, et donna à sa fille une pension considérable. Elle conserva toujours précieusement l'anneau et le mouchoir qu'elle avait reçus du czar, et refusa constamment de se remarier.

Plusieurs historiens rapportent au sujet

d'Alexis deux anecdotes assez plaisantes. On dit qu'étant fort tourmenté de la goutte, il promit de très-grandes sommes à quiconque lui indiquerait un remède propre à le guérir. Une femme, irritée des mauvais traitemens de son mari, déclara qu'il possédait un spécifique souverain contre le mal qui affligeait le monarque. Le czar envoya chercher cet homme, et lui fit demander son remède : « Sans doute, répondit-il, on me prend pour un autre ; jamais je n'ai été médecin, et je ne connais de secret ni pour la goutte, ni pour d'autres maladies. » On prit ce refus pour une obstination ; et comme après bien des instances, il y persistait, il fut condamné à recevoir chaque jour un certain nombre de coups de fouet, jusqu'à ce qu'enfin il eût administré le spécifique dont sa femme assurait toujours qu'il était en possession. Enfin, réduit au désespoir, pour sauver sa vie, il dit, qu'en effet, il avait un remède, mais que ne le croyant pas assez efficace, il n'avait pas osé le proposer. Il se fit alors apporter des herbes de toute espèce, et en composa un bain pour le czar. Soit que le



mal fût à son déclin , ou que dans un si grand nombre de plantes , il s'en trouvât de propres pour la maladie du prince , celui-ci en fut sensiblement soulagé. On se confirma alors dans l'idée que les premiers refus de cet homme n'étaient qu'un effet de sa mauvaise volonté , et pour l'en punir , on le fouetta encore plus fort que le premier jour. On lui fit ensuite un présent proportionné au service qu'il avait rendu ; mais on lui défendit de témoigner aucun ressentiment à sa femme.

La seconde anecdote regarde encore un médecin. Parmi des prisonniers de guerre polonais , qui se trouvaient en Russie , il y avait un homme de très-grande considération , avec lequel il était défendu à qui que ce fût d'avoir un entretien particulier. Ce prisonnier étant tombé malade , demanda un médecin : on lui en envoya un par l'ordre du czar. Le docteur lui ordonna entre autres choses , de prendre de la *crème de tartre*. La sentinelle , qui écoutait leur entretien avec beaucoup d'attention , s'imagina à ces mots qu'ils parlaient des *Tartares de Crimée* , avec les-



quels les Russes étaient en guerre , et courut en faire son rapport au ministre , qui regarda cette affaire comme très - importante. Le ministre se fit amener le médecin, lui reprocha sa trahison, le menaça des plus cruels supplices , et finit par lui dire : « Chien que tu es ! qu'as - tu dit à ce prisonnier des Tartares de Crimée ? » Le médecin se rappelant alors le contenu de son ordonnance, répondit que c'était sans doute une méprise de la sentinelle qui, entendant nommer la *crème de tartre* , s'était figuré qu'on parlait des Tartares de Crimée.

Après avoir perdu sa première femme, Alexis épousa en secondes noces Natalie Nariskin , qui devint mère de Pierre I<sup>er</sup>, ou Pierre-le-Grand. Il mourut cinq ans après ce second mariage , avec la réputation du meilleur prince qui eût gouverné la Russie, et après un règne de plus de trente ans.

Théodore Alexiowitz , l'aîné de ses enfans , lui succéda. Un des événemens les plus remarquables de ce règne, c'est le coup que Théodore porta à la noblesse russe. Il lui ordonna d'apporter à la cour

ses chartres et ses privilèges. Lorsqu'il les eut en son pouvoir, il les jeta au feu, en déclarant qu'à l'avenir les titres de noblesse de ses sujets seraient uniquement fondés sur leur mérite et non sur leur naissance. C'est depuis ce règne, qu'en Russie, les honneurs et la considération se règlent sur le grade militaire. Un lieutenant général, quoique d'une noblesse commune, a le pas, à la cour et ailleurs, sur un prince qui n'a que le rang de colonel. La constitution du gouvernement y est toute militaire, et la noblesse est vouée au service par état.

Théodore mourut jeune, et ne laissa point de postérité. Il avait deux frères, Ivan et Pierre : ce fut celui-ci qu'il désigna pour lui succéder, quoique né d'un second mariage du czar Alexis. Cette nouveauté ne laissa pas de souffrir quelque difficulté. Sophie, sœur de Pierre et d'Ivan, résolut d'associer celui-ci à la couronne, et en vint à bout. Mais elle échoua, lorsqu'elle voulut elle-même se placer sur le trône, avec son favori, en soulevant les strélitz, en faisant mourir la famille du

jeune Pierre , et en se faisant déclarer régente de l'empire. Ses desseins furent découverts ; et le czar Ivan céda en 1688 toute l'autorité à son frère Pierre , dont le génie , le caractère et la conduite , infiniment agréables à tous les Russes , présageaient l'un des plus beaux règnes de la monarchie moscovite. Déchue de ses prétentions , Sophie n'eut d'autre parti à prendre que d'implorer la clémence du czar Pierre , son frère , et d'autre punition que d'être reléguée dans un monastère. Son favori Galitzin fut exilé avec tous ses complices , et tous ses biens , qui étaient immenses , furent confisqués.

---

Précis de l'Histoire de Russie , depuis Pierre-le-Grand jusques à Catherine II.

Le czar Pierre I<sup>er</sup> ne passa pas sa jeunesse dans l'indolence et la mollesse ; souvent il s'arrachait du sein des plaisirs pour se livrer à l'étude de l'art militaire. Il se plaisait à converser avec les officiers étrangers ; il voulait qu'ils lui apprissent l'exer-



cice, et lui-même le faisait souvent faire aux soldats. Ce prince eut à combattre une frayeur naturelle qui le faisait tomber en convulsions lorsqu'il fallait passer un ruisseau. On dit que cette frayeur lui vint d'une promenade qu'il fit, étant encore enfant, avec la czarine, sa mère, sur une chaussée auprès de laquelle était une cascade qui faisait beaucoup de bruit, et par laquelle il fut éveillé en sursaut : il en eut une si grande peur, que, dans la suite, la vue d'une eau courante lui inspirait une secrète horreur. La victoire qu'il remporta à ce sujet sur lui-même fut l'occasion de la réforme qu'il introduisit dans la marine de Russie. Un jour qu'il se promenait à Ismaïlow, une des maisons de plaisance de son aïeul, il aperçut une chaloupe anglaise qu'on avait abandonnée : c'était un objet inconnu qui piqua sa curiosité. Il la fit transporter sur un grand lac près du couvent de la Trinité, et sur ce modèle il fit bâtir trois yachts, et deux petites frégates dont il fut lui-même le pilote ; ensuite il fit construire, par des Hollandais et des Vénitiens, quel-



ques barques longues , avec plusieurs vaisseaux de trente pièces de canon , et forma une petite flotte , avec laquelle il fit des courses contre les Turcs et les Tartares. Il envoya beaucoup de jeunes gens à Livourne , à Venise et en Hollande , pour y apprendre l'art de la construction des différentes espèces de vaisseaux. Dans la suite , il donna une fête dans laquelle cette petite chaloupe , dont nous venons de parler , fut conduite sur la Néva avec une pompe extraordinaire , par lui-même et par ses amiraux et vice-amiraux. Le mât portait l'étendard de l'état , et elle entra dans le port de Pétersbourg au bruit de plusieurs salves de canon , d'un grand nombre d'instrumens militaires , et aux acclamations d'un peuple immense.

Pour s'instruire de plus en plus dans la science de la guerre , il s'attacha à un officier , nommé Lefort , Genevois , qui était venu en Russie pour s'avancer dans le service. Comme il reconnut en lui des talens militaires , il lui donna d'abord une compagnie d'infanterie ; ensuite il l'honora de toute sa confiance , et cette intimité

dura jusqu'à la mort de cet étranger. Con vaincu de tout l'avantage qui résulte de la subordination dans la profession militaire , le jeune czar voulut apprendre , par son exemple , aux seigneurs de sa cour à n'en point dédaigner l'apprentissage. Il se fit d'abord tambour dans la compagnie de ses gardes ; il fut ensuite nommé sergent , et passa successivement , mais lentement , aux autres grades.

Comme nous ne nous sommes point proposé de donner une histoire suivie des souverains de la Russie , ce qui nous aurait obligé d'aller au - delà des bornes d'un précis composé pour plaire à la jeunesse afin de l'instruire , nous nous contenterons de rapporter , au sujet de Pierre-le-Grand , les traits les plus capables de le faire connaître et d'intéresser nos lecteurs.

Deux ans après être devenu le seul monarque de la Moscovie , Pierre , se trouvant à table avec les principaux seigneurs de sa cour , entendit un jeune garçon pâtissier qui annonçait dans les rues sa marchandise avec des propos



*GARÇON PATISSIER DEVENU MINISTRE.*

68



*LE CZAR PIERRE LE G<sup>D</sup> DEVENU CHARPENTIER.*



joyeux : il le fit appeler , et l'interrogea pour s'amuser. Le jeune homme répondit sans embarras à toutes les questions du monarque , qui , charmé de sa bonne mine et de l'aisance de ses manières , conçut une bonne opinion de lui , et résolut de l'avancer. Il le fit entrer dans la compagnie de Lefort , où Menzikoff se distingua par sa bonne conduite et par son adresse dans tous les exercices militaires. Pierre le retira bientôt des grades inférieurs pour l'élever successivement aux premières dignités de l'armée , et aux places les plus éminentes de l'empire. Il lui donna toute sa confiance ; il en fit son ami de cœur , son confident , et en quelque sorte le dispensateur de ses grâces. Ce favori parvint enfin , par un chemin rapide , au commandement des armées. Il fut généralissime des troupes , gouverneur de province ; il eut le titre et la dignité de prince , et sa faveur subsista dans le plus haut degré pendant tout le règne de Pierre-le-Grand.

Il y avait plusieurs années que ce prince était sur le trône , lorsque , ne pouvant

résister au désir de s'instruire par lui-même des arts qu'il voulait établir dans sa patrie, il se proposa de voyager en simple particulier dans différentes contrées de l'Europe, et se mit à la suite de ses propres ambassadeurs. Arrivé en Hollande, il alla s'établir au village de Saardam, le principal chantier de cette république, et se fit inscrire dans le nombre des charpentiers, dont il adopta la nourriture, l'habillement et les travaux. Il les interrogeait, écoutait leurs instructions, et construisait des vaisseaux. La Hollande accordait d'honorables distinctions à ses ambassadeurs, tandis que, sous le nom de *Maître Pierre*, il s'occupait dans un village à des ouvrages grossiers et fatigans. Le mystère dont ce grand homme s'enveloppait fut trahi par un Hollandais qui reçut des lettres de Russie. Le czar s'aperçut bientôt, à la contrainte de ses compagnons, que son rang ne leur était plus inconnu; il ne trouvait plus en eux la même franchise, la même familiarité, ni la même liberté pour lui enseigner ou commander ce qu'il devait faire; alors il ne voulut pas qu'on eût

égard à son rang ; il demanda d'être toujours traité comme *Maître Pierre* , leur ami et leur camarade.

Pendant son séjour en Hollande, Pierre alla voir , sans cérémonie, à Utrecht et à la Haye, Guillaume, roi d'Angleterre : il assista ensuite, comme simple spectateur, à l'entrée de ses propres ambassadeurs et à leur audience. De retour à Saardam, il reprit ses premières occupations, acheva de ses mains un vaisseau de soixante pièces de canon, qu'il avait commencé, et le fit partir pour Archangel. De la Hollande, ce prince passa en Angleterre, toujours à la suite de son ambassade, et sa manière de vivre fut la même qu'à Amsterdam. On lui avait préparé un hôtel magnifique, mais il le quitta pour aller se placer près du chantier du roi : il sortait de grand matin pour aller s'entretenir avec les entrepreneurs et les ouvriers dont il recevait des leçons pour la construction des grands bâtimens. Le roi d'Angleterre lui donna le spectacle d'un combat naval, et lui fit présent d'un vaisseau de vingt-cinq pièces de canon. Il al-



lait, comme un simple habitant de Londres, dans les jeux, dans les cafés, aux spectacles, dans les lieux d'assemblées, portant partout le génie observateur qui lui faisait étudier les mœurs, les usages, les lois et l'industrie des peuples. Il prit à son service un Écossais, nommé Ferguson, bon géomètre, qui établit l'arithmétique en Russie, où l'on ne savait compter qu'avec des boules enfilées dans du fil d'archal. Ce fut aussi à Londres qu'il fit un traité pour établir dans ses états le commerce du tabac, malgré les remontrances du clergé moscovite.

Ce fut en 1700 que commença cette célèbre guerre entre ce prince et le fameux Charles XII, roi de Suède, dont les événemens furent si variés, et qui finit par l'entière défaite du monarque suédois à la journée de Pultava. Nous n'en rapporterons ici que les circonstances les plus agréables à la lecture, et encore serons-nous sobres dans le récit que nous en allons faire; nous continuerons ensuite à rapporter les traits qui peignent le mieux l'empereur Pierre-le-Grand.

Parmi les événemens de cette guerre , un des plus remarquables est la prise de Marienbourg en Livonie , conquête en elle-même de peu d'importance , mais célèbre par la connaissance qu'y fit le czar , d'une jeune fille , nommée Catherine , qui fut son épouse et régna après lui. Elle était née d'un paysan , et avait perdu ses parens , étant encore fort jeune ; elle fut élevée , par charité , chez le clerc de son village , ensuite chez le doyen des pasteurs de Marienbourg. Un sergent de la garnison l'avait obtenue en mariage , mais cet homme disparut le jour même de ses noces , pendant le siège de la ville. Le prince Menzikoff la vit , la trouva fort jolie , la demanda et l'obtint. Catherine eut alors l'occasion d'être connue du czar , qui venait souvent et familièrement chez son favori. Sa figure , sa conversation et son esprit plurent beaucoup à ce souverain , qui , dès ce moment , prit pour elle une inclination qui ne fit que se fortifier de plus en plus , et à un tel point qu'il crut ne pouvoir mieux faire que de l'associer à son empire en l'épousant. Catherine usa de

l'ascendant qu'elle avait sur ce monarque , pour adoucir l'aigreur et réprimer l'emportement de son caractère , et l'attacher aux intérêts de sa gloire et à ceux de ses sujets.

Ce fut en 1703 que , malgré la guerre qu'il avait à soutenir contre les Suédois , Pierre entreprit de bâtir la ville de Saint-Pétersbourg , près de l'embouchure de la Néva : il en avait lui-même tracé le plan , et il en pressa les travaux. On le voyait à la tête des ouvriers , qu'il encourageait en mettant la main à l'œuvre ; et par une sorte d'enchantement , il fit sortir du sein des flots une cité florissante , rivale de Moscou , et la nouvelle capitale du plus vaste empire du monde.

Pierre-le-Grand voulant signaler ses armes par la prise de quelques places importantes , partagea en deux corps son armée , forte de soixante mille hommes. Le comte de Czérémétof , à la tête du premier , assiégea la ville de Derp en Estonie , et s'en empara presque sans résistance ; le czar , à la tête de l'autre , alla former l'attaque de Nerva , ville de l'In-



grie. Le général Horn, gouverneur de cette place, rejeta avec mépris la proposition qui lui fut faite de se rendre. Pierre, outré de ce refus, ordonne l'assaut, et ses troupes s'y portent avec fureur. Trois bastions, célèbres par leurs noms, qui étaient *la victoire, l'honneur et la gloire*, défendaient les approches de la place. Le czar les emporte tous trois, l'un après l'autre : les Russes alors mirent tout à feu et à sang, malgré la défense du monarque. On vit ce prince courir l'épée à la main sur ses propres soldats, pour arrêter le pillage et le massacre : il arrache les femmes de leurs mains, et tue ceux de ces furieux qui refusent de lui obéir ; ensuite il entre à l'hôtel-de-ville, où les habitans effrayés se réfugiaient en foule : là, posant sur la table son épée ensanglantée : « Ce n'est point, dit-il, du sang des citoyens que cette épée est teinte, mais de celui de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la vie. » Il fit ensuite enfermer le général Horn, en lui reprochant d'avoir été la cause, par sa trop longue ré-

sistance, de la mort d'un grand nombre d'hommes.

Ce même prince, se trouvant en Lithuanie avec Auguste, roi de Pologne, l'engagea à prendre le commandement de son armée, et lui fit proposer, par le général moscovite, de nommer à deux places de colonel qui venaient de vaquer. Le roi de Pologne répondit qu'il ne connaissait pas assez les officiers russes pour faire un choix avec équité, et pria le général de lui désigner ceux qu'il jugeait les plus capables d'occuper les deux places : on lui désigna le prince Menzikoff et le lieutenant colonel Pierre. Auguste dit alors qu'il connaissait bien le mérite du prince Menzikoff, et qu'il lui ferait expédier le brevet de colonel; mais que pour l'autre, il n'était pas assez informé de ses services. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre ou le czar; enfin le roi le fit colonel.

Charles XII, admirant les belles manœuvres des Moscovites à la bataille de Pultava, qui mit un terme à ses longs et brillans succès, ne put s'empêcher de

dire : « Je vois bien que nous avons appris le métier de la guerre à nos ennemis. » Le prince Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, et le czar son chapeau et son habit percés de plusieurs balles. La célèbre Catherine, que le monarque avait épousée secrètement, était aussi au milieu de la mêlée, dans une chaise ouverte, faisant enlever les blessés, et prenant soin qu'ils fussent bien traités. Après sa victoire, Pierre espérant toujours qu'on lui amènerait le roi de Suède prisonnier, disait à ses généraux : « Ne verrai-je donc pas mon frère Charles ? » La plupart des prisonniers suédois furent envoyés en Sibérie ; mais les officiers généraux furent invités à la table du czar, qui, en buvant à leur santé, les nomma ses maîtres dans l'art de la guerre. « Votre Majesté, lui dit alors le comte de Renschild, est donc bien ingrate d'avoir si maltraité ses maîtres. »

Cette fameuse bataille, qui mit un terme aux succès du roi de Suède, et délivra la Russie de ce redoutable ennemi, donna lieu à une entrée triomphante à



Moscou, où le czar exposa aux yeux de ses sujets l'humiliation et la douleur des vaincus. On avait élevé pour cette pompe sept arcs de triomphe ornés de trophées : les pièces d'artillerie, les étendards, les timbales, les chariots de munitions, étaient portés ou conduits par les soldats qui les avaient pris aux ennemis. Les officiers prisonniers marchaient deux à deux derrière le brancard qui avait servi à Charles XII pendant la bataille. Le czar montait le même cheval qu'il avait dans cette mémorable journée de Pultava ; à quelque distance paraissaient les Russes qui s'étaient distingués par leur valeur : l'élite des troupes victorieuses augmentait la magnificence de cette marche militaire. Le son de toutes les cloches, et celui d'une infinité d'instrumens guerriers, joint au bruit de l'artillerie, remplissait le peuple de joie et d'admiration. Plus de cent mille spectateurs s'écriaient à l'envi, et tous ensemble : « Vive l'Empereur ! vive notre père ! »

Les heureux succès de la guerre que Pierre-le-Grand avait entreprise contre la Finlande, province du royaume de

Suède, procurèrent cinq ans après aux habitans de Pétersbourg le spectacle d'un autre triomphe, mais d'un genre singulier; le souverain fut représenté par le comte Romanodowski. Ce seigneur était assis sur un trône élevé, et avait tous les ornemens et tous les attributs du czar. Il distribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les soldats et matelots en eurent d'argent. Un arc de triomphe, que le czar avait dessiné lui-même, fut décoré des emblèmes de toutes ses victoires. Les vainqueurs passèrent sous ce monument triomphal. L'amiral Apraxin marchait à leur tête, ensuite le czar en qualité de contre-amiral, et tous les autres officiers selon leur grade. Les prisonniers suédois suivirent immédiatement leurs vainqueurs. Lorsqu'on fut arrivé au trône occupé par le vice-czar, l'amiral Apraxin lui présenta le contre-amiral Pierre, qui demanda à être créé vice-amiral pour prix de ses services. On alla aux voix, et toutes lui furent favorables. On sent bien que le but de ce spectacle était de montrer que les grades et les honneurs militaires ne

doivent être accordés qu'au mérite et aux services.

Lorsque Pierre - le - Grand eut donné la paix à son empire , il résolut de visiter la France. Il se mit en marche , comme à son ordinaire , avec une suite peu nombreuse. L'impératrice l'accompagnait ; mais sa grossesse l'arrêta à Rotterdam. Elle se retira à Wesel , dans le duché de Clèves , où elle mit au monde un prince qui ne vécut que peu de jours. Pierre poursuivit sa route , et ne voulut pas s'arrêter à Beauvais , où l'évêque de cette ville lui avait préparé un repas somptueux ; et comme on lui représentait que , s'il passait outre , il ferait mauvaise chère , il répondit : « Je suis un soldat , il ne me faut que de la bière et du pain. »

Ce prince arriva à Paris en 1717 , entre neuf et dix heures du soir , le roi Louis XV , qui avait alors douze ans , étant déjà couché. Il fut surpris de voir les rues Saint-Denis et Saint - Honoré tout illuminées , et remplies d'un nombre prodigieux de spectateurs. Il descendit au vieux Louvre , et fut conduit dans l'appartement de la



feue reine, mère de Louis XIV, qui lui avait été préparé. Il le parcourut pendant une demi-heure, en admirant la magnificence des meubles de la couronne. Etant entré dans une salle, où deux tables de soixante couverts chacune étaient servies en mêts gras et maigres, il les considéra un instant, et demanda un morceau de pain et des radis, goûta de cinq ou six sortes de vins, but deux verres de bière; et jetant les yeux sur la foule qui remplissait les appartemens, il pria le maréchal de Tessé de le faire conduire à l'hôtel de Lesdiguières, près l'arsenal, qui avait été meublé pour lui. En y arrivant, on ne trouva qu'une seule personne qui tenait un flambeau: il s'en saisit, et considérant le lit qui lui parut trop beau, il entra dans un cabinet voisin de sa chambre, où il y en avait un destiné pour son domestique de confiance; il dit alors au maréchal de Tessé: « En voilà assez pour me coucher, je préfère les petits endroits aux grands. »

Après avoir fait ses visites au roi et au duc d'Orléans, régent du royaume, ce prince se mit à parcourir la ville de Paris,

dès la pointe du jour , s'arrêtant dans tous les endroits où il y avait quelque chose de remarquable. Le maréchal de Villars le conduisit aux Invalides , dont il admira le magnifique hôtel. Il entra dans le réfectoire au moment où les soldats étaient à table ; il goûta de leur soupe , se fit verser du vin , et but à la santé des officiers qu'il nomma ses camarades.

Ce monarque n'omit aucun monument curieux. S'il allait chez les artistes , on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvre , et on le suppliait de les recevoir ; s'il allait voir les hautes - lisses des Gobelins , les tapis de la Savonnerie , les ateliers des sculpteurs , des peintres , des orfèvres du roi , des fabricans d'instrumens de mathématiques , tout ce qui paraissait mériter son approbation lui était offert de la part du jeune roi. En considérant dans l'église de la Sorbonne le tombeau du cardinal de Richelieu , moins frappé de ce chef-d'œuvre de sculpture que de l'image d'un ministre qui s'était rendu si célèbre , il embrassa sa statue , et s'écria : « Grand

homme, je t'aurais donné la moitié de mes états, pour conserver l'autre ! »

Pierre-le-Grand, de retour dans sa capitale, fit condamner à mort son fils qui s'était révolté pendant son absence, et punir toutes les personnes convaincues d'être ses complices. Ensuite il travailla à la réformation des anciens usages et mœurs des Russes. Il engagea les seigneurs de la cour, et ensuite tous ses autres sujets à quitter leur longue barbe qui leur donnait un air étranger en Europe. Il fit mettre aux portes des villes des modèles d'habillemens selon les modes allemande et française. Il était enjoint aux habitans de quitter leurs longues robes pour prendre des vêtemens moins embarrassans. Ceux qui ne se soumettaient pas à cette réforme, étaient arrêtés ; on les faisait mettre à genoux, coupait l'excédent de leurs robes, et ils étaient ensuite poursuivis avec de grands éclats de rire. Le czar regardait ces plaisanteries comme un moyen plus efficace que l'autorité pour corriger certains ridicules.

Les soins de ce prince s'étendaient sur



la religion comme sur les mœurs. Après avoir aboli la dignité de patriarche , il lui substitua un synode perpétuel , qu'il chargea d'abord de lui présenter les sujets qu'il jugerait les plus dignes des hautes dignités ecclésiastiques. L'empereur choisissait un évêque , et le synode le sacrait. Il présidait souvent cette assemblée : un jour , comme il s'agissait de lui présenter un sujet pour un évêché , le synode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à lui présenter : « Eh bien , dit le czar , il n'y a qu'à choisir le plus honnête , cela vaudra bien un savant. »

Il était très - attaché à la religion de son empire , et il ne manquait pas d'une sorte de dévotion. On le voyait souvent , à l'église , mêler sa voix à celle des prêtres. Un jour que le lecteur ne récitait point un psaume à sa fantaisie , il lui arracha le livre des mains , et lut lui-même le psaume très - distinctement.

S'apercevant du préjudice que l'abstinence de la viande causait à ses troupes , et voyant que les médecins ne gagnaient rien par leurs remontrances , il se rendit



LE CZAR PIERRE LE G.<sup>D</sup> DANS UN HÔPITAL. 102.



COMBAT NAVAL ACHARNE

lui-même à l'hôpital un jour de jeûne , se fit apporter une écuelle de bouillon , et s'adressant aux plus malades : « Pensez-vous , mes enfans , leur dit-il , que moi qui suis votre empereur , je voulusse vous conseiller quelque chose qui puisse vous mettre mal avec Dieu ? Ne voyez-vous pas , au contraire , que c'est l'offenser que d'être homicide de soi-même ? Ne me croyez-vous pas aussi bon Russe , aussi bon chrétien , qu'aucun de vous ? Eh bien ! me voyez-vous faire difficulté de boire le bouillon , et de manger cette viande ? Faites-en de même , mes enfans. » Et tout en les exhortant , il but du bouillon et mangea de la viande. Cet exemple fit sur ses soldats l'impression qu'il avait lieu d'en attendre. C'est depuis ce temps que l'armée russe est dispensée des carêmes et des jeûnes qui , dans la religion grecque , remplissent la moitié de l'année.

Après avoir fait couronner à Moscou , avec magnificence , son épouse Catherine , et l'avoir nommée pour lui succéder , Pierre-le-Grand mourut entre les bras de cette princesse , le 28 janvier 1725.



Des peuples grossiers et presque sauvages arrachés malgré eux à l'ignorance et à la barbarie ; des contrées incultes et désertes enrichies par le commerce et l'agriculture ; des forêts antiques et marécageuses changées en villes superbes , en palais somptueux ; la valeur éclairée substituée à l'aveugle férocité , la politique au despotisme , la raison même aux préjugés , telles sont les admirables changemens qu'opéra le génie hardi de Pierre-le-Grand. Ce prince triompha de tous les obstacles , et jamais législateur n'en eut de plus grands à surmonter. Esclaves opiniâtres de leurs usages barbares , les Moscovites fermèrent long-temps les yeux à la lumière des sciences et des arts. Plusieurs même de ceux que le souverain envoyait dans les différentes contrées de l'Europe , pour se polir et s'humaniser , se faisaient gloire de n'y rien apprendre ; et l'on en vit un à Venise , qui demeura quatre ans enfermé dans sa chambre , pour avoir le singulier honneur de reporter dans sa patrie son ignorance et sa sottise.

L'empereur Pierre-le-Grand était d'une

taille élevée, sa démarche était fière; sa physionomie noble, vive, spirituelle; il avait le regard rude, et un certain tic désagréable qui altérait souvent les traits de son visage. Il parlait avec feu, s'exprimait avec facilité, et souvent il haranguait ses soldats, son conseil et son clergé. Simple dans ses mœurs et dans sa cour, il méprisait l'éclat et le faste; mais il chargeait son favori Menzikoff de le représenter par une magnificence extraordinaire. Jamais il n'y eut d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable; il comptait tous ses momens et n'en perdait aucun. Il n'était effrayé ni de la peine, ni du danger. Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts et les plus efficaces étaient ceux qu'il préférait pour réussir dans ses projets. Ainsi, pour introduire la discipline dans ses troupes, il commença par exercer les emplois subalternes. Lorsqu'il établit des gens pour porter des secours dans les incendies, il prit le premier une de ces périlleuses commissions, et dans plus d'une occasion on le vit monter, la hache à la main, au faite

des maisons embrasées qui s'écroulaient. Sa présence semblait-elle nécessaire, ou de quelque utilité dans une partie de son empire, aussitôt il partait sans aucune suite, et volait avec une rapidité inconcevable de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Asie. Son voyage le plus fréquent était celui de Pétersbourg à Moscou, qui est de cent quatre-vingts lieues de France. Il le faisait comme s'il eût passé de son palais à une maison de plaisance. Ses peuples le croyaient toujours près d'arriver au milieu d'eux. Son activité se multipliait en quelque sorte, et le rendait présent dans toute la vaste étendue de ses états.

Pierre-le-Grand, comme nous l'avons dit, était devenu l'homme le plus savant de son empire; il parlait plusieurs langues, et s'était rendu habile dans les mathématiques, la physique, et dans la chirurgie, qu'il exerça plus d'une fois avec succès. Les plus vastes projets ne l'étonnaient point; il les suivait avec une ardeur, avec une constance qui leur ôtaient ce qu'ils paraissaient avoir de chimérique. Ce fut la hardiesse de son génie, ce fut sa passion



pour les choses extraordinaires qui lui firent entreprendre et exécuter en peu d'années la métamorphose étonnante et subite d'un peuple barbare et grossier , en un peuple éclairé et policé.

Catherine I<sup>ere</sup> , qui succéda à Pierre-le-Grand , suivit , dans son gouvernement , les sages maximes de ce prince , et prit un soin particulier de son petit - fils , fils de celui qu'il avait fait condamner à mort , pour crime de révolte contre son autorité. Elle le fit déclarer grand-duc , et le destina à lui succéder. Le crédit du prince Menzikoff devint si grand sous son règne , qui fut très-court , qu'il gouverna l'empire avec une puissance presque illimitée , ce qui lui suscita un grand nombre d'ennemis puissans. Pour les perdre , il les accusa d'avoir tramé une conspiration contre l'impératrice , dans le dessein de placer le grand-duc sur le trône. On le crut ; ils furent exilés , et il s'empara de leurs biens. Le règne de ce favori insolent ne devait pas être de longue durée. En effet , Catherine étant morte deux ans après Pierre-le-Grand , il fut dépouillé de tous ses biens

et dignités par Pierre II, et exilé en Sibérie avec toute sa famille; exemple terrible et mémorable des vicissitudes de la fortune !

Tous les peuples de Russie pleurèrent l'impératrice Catherine I<sup>ere</sup>. Jamais souveraine ne fut plus digne de l'amour et de la reconnaissance de ses sujets. C'était une mère tendre , attentive , compatissante , qui régnait sur ses enfans. L'étendue de ses connaissances , la sublimité de son génie , ses qualités héroïques , ses vertus politiques , lui avaient marqué , dès son vivant , une place parmi les plus grands rois.

L'empereur Pierre II , qui ne régna pas trois ans , laissa le trône à Anne Ivanowna , duchesse douairière de Courlande , et la seconde des filles du prince Ivan , frère de Pierre-le-Grand. Comme Catherine avait eu Menzikoff pour favori , cette souveraine eut pour le sien un Courlandais de basse naissance , nommé Biron , à qui elle fit donner par la Pologne l'investiture du duché de Courlande. Attaquée d'une maladie mortelle , après un règne de dix ans , elle ne s'occupait plus que de perpé-

tuer la fortune de ce favori , en mettant sous sa tutelle le fils de Catherine , princesse de Mecklembourg , nièce de Pierre-le-Grand, Ivan III , enfant de deux mois , qu'elle nomma pour lui succéder.

L'impératrice Anne se montra 'digne d'occuper le trône de Pierre-le-Grand et de la célèbre Catherine , par la vigueur et la sagesse de son règne. L'empereur d'Allemagne Charles VI rechercha son alliance ; sa puissance fut respectée de tous les états du Nord ; elle affermit la couronne de Pologne sur la tête d'Auguste III , électeur de Saxe , son allié ; elle réprima la révolte des Tartares , et reprit sur eux les villes dont ils s'étaient emparés par surprise. Les frontières de l'empire furent reculées de cent lieues vers la mer Caspienne. Les Turcs voulurent tenter de remettre sous leur domination la ville d'Azof ; mais l'Impératrice les prévint , et rendit leurs projets inutiles.

Les dernières dispositions d'Anne furent d'abord exécutées après sa mort ; mais Biron ne tarda pas à éprouver le sort de Menzikoff. Aidée des mécontents , la princesse Cathe-



rine , mère de l'empereur , se fit déclarer régente : Biron fut arrêté et relégué en Sibérie. Une nouvelle révolution ne tarda pas à se manifester. La princesse Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine, fit valoir ses droits au trône de Russie : ils furent reconnus , et tous les ordres de l'état lui décernèrent la couronne avec d'autant plus d'empressement , que l'enfance de l'empereur , et le mariage de la princesse de Mecklembourg avec un prince de Brunswick , ne pouvaient inspirer que peu de confiance dans le nouveau gouvernement. Dans la nuit du 5 au 6 décembre 1741 , une partie du régiment des gardes se rendit à l'appartement d'Elisabeth ; elle se mit à leur tête , et suivie du reste des troupes , elle se fit ouvrir les portes du palais. Dans cet état , elle entra dans l'appartement de l'empereur et de la régente ; mais en leur annonçant leur disgrâce , elle n'oublia pas de les traiter avec les égards dus à leur naissance. Elle fut proclamée de suite impératrice de toutes les Russies à la tête des troupes , et quelques

jours après, la régente et le prince son fils se retirèrent en Allemagne.

La nouvelle impératrice nomma une commission pour faire le procès à tous ceux qui, sous les règnes précédens, l'avaient éloignée du trône. Ils furent condamnés à mort; mais elle leur accorda leur grâce, ne voulant pas que sous son règne aucun criminel perdît la vie. Ensuite elle fit venir à sa cour le fils de sa sœur, Anne Pétrowna, femme du duc de Holstein Gottorp, et le désigna pour être son successeur, après lui avoir fait embrasser la religion grecque. Il reçut le nom de *Pierre Pétrowitz*, comme petit-fils de Pierre-le-Grand, et le titre de grand-duc. Ainsi que Catherine et Anne, Elisabeth eut son favori, et ce fut Alexis Razumowski, qui, de simple grenadier, devint dans ses bras grand-veneur de la couronne, ensuite hetman des cosaques de l'Ukraine. Le comte Bestucheff fut néanmoins celui des ministres de cette princesse qui exerça l'influence la plus longue et la plus marquée.

Voltaire, vendu à la cour de Russie, n'a cessé d'exalter les grandes qualités d'E-

lisabeth. Il est vrai qu'en montant sur le trône, elle voulut faire aimer son gouvernement par une certaine ostentation d'humanité; mais elle ne tarda pas à se faire connaître pour ce qu'elle était, par le supplice de la comtesse Lapukin, une des plus belles femmes de l'empire, qui avait trempé dans une conspiration tramée par le ministre d'Autriche. Madame de Lapukin subit la peine du knout; et par un raffinement de cruauté, Elisabeth ne voulut pas qu'elle pérît sous les coups de l'exécuteur, pour qu'elle en portât éternellement les traces. Ce qui ajoute à cette atrocité, c'est que cette infortunée était enceinte, et l'on rapporte même que l'impératrice osa repaître ses regards de cet horrible châtimement.

Peu de princesses furent plus populaires avec les soldats que l'impératrice Elisabeth. Pour gagner leur affection, elle hantait les casernes où elle passait avec eux une partie des nuits. On a beaucoup vanté son humanité; mais ce n'était qu'une hypocrisie de sa part. Cette femme, à laquelle on supposait un cœur si humain,



à cause de quelques grâces qu'elle avait accordées en montant sur le trône , et de quelques paroles d'une trompeuse modération , ne savait pas se faire aimer de ses sujets , auxquels elle préféra constamment les étrangers et les soldats ; parce qu'avec les seconds, elle s'était élevée au rang suprême , et que par les premiers , elle s'assurait un appui contre ses propres sujets , dont son usurpation la portait sans cesse à se défier : mais punie par le souvenir même des moyens qu'elle avait employés pour l'exécuter , elle avait continuellement à la bouche cette maxime de la morale naturelle qui la condamnait : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît à toi-même*. En devenant la plus insupportable despote de la Russie , malgré les belles promesses qu'elle avait faites à son avènement au trône , elle devint à elle-même son propre bourreau ; ses favoris qu'elle chérissait le plus lui étaient suspects : au sein des voluptés , Élisabeth , comme un autre Damoclès , voyait un poignard suspendu sur sa tête. Elle ne

couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre ; ne mangeait jamais à la même heure , et ne voulait point que le public fût instruit de ce qui se passait dans l'intérieur du palais où elle faisait son séjour. Une garde nombreuse et farouche veillait nuit et jour dans les avenues de ce palais , pour en repousser ceux qui s'en approchaient de trop près , ou pour obliger de s'éloigner ceux qui étaient vêtus de deuil. La couleur noire , en rappelant à l'impératrice sa dernière heure , empoisonnait les plus doux momens de sa vie. Un jour , en signant un ordre du cabinet , elle vit tomber une mouche dans son encrier , au moment où elle y plongeait sa plume ; elle frémit à ce présage , et la plume lui échappa d'entre les doigts.

La Russie est pourtant redevable à Elisabeth de plusieurs lois sages et humaines. On y distingue celle qui défend aux Russes de maltraiter les étrangers.

Avant de mourir , elle voulut marier le grand-duc Pétrowitz , et lui donna pour épouse Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst , si célèbre depuis sous le nom de *Cathe-*

*rine-Alexiewna*, qu'elle prit en embrassant la religion grecque. Cette union parut d'abord formée sous les auspices les plus heureux ; les jeunes époux parurent épris l'un de l'autre, mais les ravages de la petite-vérole rendirent bientôt Pétrowitz insupportable à la jeune Catherine.

Ce prince, destiné à devenir le souverain d'un vaste empire, avait apporté parmi les Russes les mœurs et les préjugés des Allemands. Plein d'enthousiasme pour Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, il affectait puérilement de le prendre pour modèle. Il s'habillait à la prussienne, et exerçait à la prussienne sa garde d'Oranienbaum. D'ailleurs, livré à des compagnons de débauche, il se familiarisa bientôt avec tous ces vices grossiers, ces habitudes crapuleuses qu'on pardonne à peine aux personnes de la plus basse condition. Dépourvu de jugement autant que de fermeté, Pierre ne croyait point s'avilir par une telle conduite, mais seulement manifester son goût pour les mœurs des camps et les usages militaires. Pendant que son imbécille époux s'éloignait ainsi de la di-



gnité nécessaire à un souverain, Catherine s'appliquait à captiver les grands, le clergé et le peuple, et s'était déjà attaché deux favoris, Soltikow et Poniatowski.

Le commencement du règne de Pierre III fut glorieux, et lui rendit la faveur de la nation. Il rappela les exilés condamnés sous le règne précédent, parmi lesquels on distinguait Biron, et Munich, excellent général, qu'Elisabeth avait payé de la plus noire ingratitude pour les grands services qu'il lui avait rendus à la tête de ses armées. Il rendit une ordonnance en faveur de la noblesse; il abolit ce tribunal d'inquisition connu sous le nom de *Chancellerie secrète*; il fit plusieurs réformes utiles dans toutes les parties de l'administration, et montra qu'il était digne du trône par une conduite pleine de douceur et d'affabilité, et par une vie sobre et régulière, qui formait un contraste surprenant avec les excès auxquels il s'était livré pendant qu'il n'était que grand-duc. Malheureusement pour lui, cette conduite ne fut pas de longue durée. Bientôt son enthousiasme pour le roi de Prusse éclata

sans contrainte, d'imprudentes réformes lui enlevèrent l'attachement de l'armée; et la résolution qu'il prit ensuite de répudier Catherine pour épouser sa maîtresse Voronzoff, ne tarda pas à faire éclater la révolution qui lui ôta la souveraine puissance et la vie.

Catherine, instruite du coup qui la menaçait, et d'ailleurs résolue de s'emparer seule de la souveraine puissance, prévint l'exécution du projet de son époux. Les plus grands seigneurs attachés à ses intérêts, tels qu'Orloff, Poniatowski, Rasumowski, Panin, etc., et surtout la princesse d'Aschkoff, femme spirituelle et douée au suprême degré de l'esprit d'intrigue, servaient son ambition, quoique divisés d'affections et d'intérêts, et les régimens des gardes paraissaient disposés à défendre sa cause. La fatalité entraînait Pierre III à sa perte; et quand tout conspirait autour de lui, il méditait de partir pour le Danemarck, sans avoir pris aucune précaution pour mettre sa personne en sûreté. Cependant un des conjurés venait d'être arrêté par l'indiscrétion d'un des soldats qu'il avait sé-

duits. Cette circonstance hâta l'exécution du complot. Catherine en étant informée, et croyant qu'il n'y avait aucun moment à perdre, se rendit, avec ses amis, du château de Pétershoff à Pétersbourg, et se présenta au quartier des gardes, qui la reconnurent aussitôt pour leur seule et légitime souveraine. Dans ce moment critique, Pierre III ne fit paraître qu'une indigne faiblesse, et l'acte de renonciation que sa femme lui fit bientôt signer, mit le comble à son déshonneur. Catherine ne se crut pas néanmoins hors de tout danger ; et les regrets des troupes et du peuple, manifestés d'une manière peu équivoque, la portèrent, peu de temps après, à s'assurer la couronne par l'empoisonnement de son mari, qu'elle avait fait renfermer dans une forteresse. Après la mort de ce prince, dont le corps fut exposé aux regards publics, le peuple fit éclater sa douleur et son indignation. Les conjurations se formèrent et se succédèrent avec une effrayante rapidité ; et bien des victimes furent immolées à la vengeance de Catherine, mais à l'ombre du mystère.



---

Précis de l'Histoire de Russie , depuis l'avènement de Catherine II au trône, jusqu'à celui d'Alexandre I<sup>er</sup>.

Les premiers actes d'autorité de Catherine furent dictés par la clémence. Douée d'un grand caractère, elle voulut régner seule, et tous ceux qui avaient la prétention de primer dans les conseils, en furent éloignés. A peine l'année de son avènement était-elle écoulée, qu'elle se fit couronner à Moscou avec la plus grande pompe. Ce fut alors que les mêmes régimens qui l'avaient proclamée conspirèrent contre elle; mais les coupables ayant été découverts et convaincus, furent condamnés à l'exil.

A peine assise sur le trône, Catherine s'appliqua à la réforme des abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice : les procès furent moins longs et mieux jugés. Un acte de justice qui lui fit beaucoup d'honneur, ce fut l'abolition de la torture, coutume barbare qui était encore en vigueur dans plusieurs des états

les plus policés de l'Europe. A la même époque, son influence dans les délibérations de la diète polonaise, et surtout son armée, firent élire, après la mort d'Auguste III, son favori Poniatowski, roi de Pologne. C'était un instrument utile qu'elle préparait pour l'exécution de ses vues ultérieures sur ce grand royaume.

Une nouvelle conspiration fit penser à cette princesse que sa puissance n'était pas encore bien affermie. Pour se débarrasser de tout ce qui pouvait lui donner de nouvelles inquiétudes, elle résolut de se défaire du prince Ivan, détrôné par Elisabeth, qui renfermé à Schlussembourg, était devenu, pour quelques conjurés, l'objet d'une conspiration. A cet effet, elle se rendit en Livonie, et ordonna aux officiers chargés de la garde de ce prince de le faire mourir.

Cependant la Pologne n'était pas tranquille; Catherine voulut profiter des troubles élevés entre les catholiques et les dissidens, et y envoya des troupes qui se cantonnèrent dans les campagnes. Cet acte de violence ne fit qu'augmenter les trou-

bles; la Pologne fut déchirée, le sang fut répandu, et un grand nombre de dissidents, qui avaient cherché un asile dans les états du Grand-Seigneur, y furent poursuivis et inquiétés. La Porte, d'abord indisposée par la fixation proposée des limites de ses provinces et de celles de la monarchie polonaise, et qui n'attendait qu'une nouvelle occasion de déclarer la guerre à la Russie, qui ne cessait de l'outrager, profita de celle-ci, à l'instigation présumée du ministre des affaires étrangères de France. De son côté, Catherine fit pour cette campagne les plus grands préparatifs : elle mit sur pied plusieurs armées qui marchèrent à l'ennemi depuis Azof sur la mer Noire, jusqu'au Danube. Une flotte nombreuse partit de la mer Baltique, et après une longue traversée, se présenta dans l'Archipel. Cette première campagne fut célèbre par les victoires des princes Galitzin et Prosorowski sur le Dniester. Les Turcs et les Tartares furent battus, et la place de Choczim en Moldavie tomba au pouvoir des vainqueurs.

La campagne de 1770 fut illustrée par



les exploits du comte de Romanzow. Les Russes firent des prodiges de valeur sous ce général, et remportèrent sur le Danube une grande victoire, où les Turcs, commandés par le grand-visir, qui prit la fuite, laissèrent aux vainqueurs tout leur camp, une nombreuse artillerie et une immense quantité de munitions; quelque temps après, la forteresse de Bender fut prise par le comte de Panin, et la ville d'Akerman, à l'embouchure du Dniester, par le baron d'Igestrom. Cependant la flotte russe croisoit dans l'Archipel, sous le commandement de l'amiral Spiridow, et du contre-amiral anglais Elphinston. Les deux flottes ennemies se rencontrèrent entre l'île de Scio et le golfe de Smyrne. Le vaisseau amiral russe accrocha *la Sultane*, de 90 canons, montée par le capitain-pacha; le feu prend à ce dernier vaisseau, se communique au vaisseau amiral russe, et ces deux énormes bâtimens sautent en même temps. Les Turcs, consternés, se réfugient dans la baie de Tchesmé, où ils sont bloqués par la flotte russe. Elphinston fait préparer quatre brûlots; au milieu de la nuit un combat

s'engage ; la flotte turque est incendiée par les brûlots , et dans quelques instans réduite en cendres.

L'année suivante les armées russes se signalèrent contre les Tartares. Dès l'ouverture de la campagne , le prince Dolgorouki força les lignes de Pérékop , entra dans la Crimée , et la soumit en moins d'un mois. Tous ces succès firent concevoir à Catherine les plus hautes espérances, et sans calculer les vicissitudes de la fortune, elle ne se promit rien moins que d'abattre l'empire ottoman , et de chasser les Turcs de l'Europe.

Pendant que les armées russes triomphaient des Turcs , la peste ravageait Moscou , dont le peuple courait en foule invoquer une image placée au-dessus d'une de ses principales portes. Pour empêcher ces rassemblemens , qui augmentaient le fléau au lieu de le diminuer, l'archevêque fit enlever l'image. Alors le peuple entre en fureur , il crie à l'impiété , court à un monastère où le prélat s'était retiré, et le massacre avant que l'autorité ait pu s'opposer à ce crime. Ce trait de barbarie nous

donne une juste idée de la sauvage superstition à laquelle la nation russe était livrée à une époque si rapprochée de nous , et où Voltaire et autres philosophes français prodiguaient à l'impératrice les plus basses adulations , aux dépens de l'honneur de leur patrie.

La campagne contre les Turcs recommença au printemps de 1773 , malgré les négociations qui avaient été entamées entre les deux puissances ; mais elle fut beaucoup moins glorieuse que la précédente, les Russes ayant été obligés d'abandonner le siège de Silistria par l'armée du grand-visir, et de battre en retraite. Ce fut dans cette même année que Catherine, d'accord avec la maison d'Autriche et le roi de Prusse , effectua le premier démembrement de la Pologne ; infâme traité que la cour de France aurait dû empêcher, et qui fut signé à Pétersbourg, à la honte de l'ambassadeur de cette puissance, et du ministre français que son devoir obligeait à s'y opposer. Tout souriait à Catherine. Après le démembrement de la Pologne , elle eut encore la gloire de forcer



la Porte, par le traité de paix de Kainardgi, à lui accorder la libre navigation sur la Méditerranée et la mer Noire, le passage des Dardanelles, l'indépendance de la Crimée, et la possession d'Azof et de Tangarock. En faisant des conquêtes sur les Turcs, Catherine céda définitivement au Danemarck toutes ses prétentions sur les duchés de Holstein et de Sleswick, sans doute parce que le roi de Prusse mettait obstacle à l'occupation de ces provinces.

Un événement bien singulier fit dans ce temps là, et pendant la guerre contre les Turcs, une vive sensation en Russie. Le bruit se répandit qu'une fille de l'impératrice Élisabeth vivait retirée en Italie, où le prince de Radziwil, obligé de quitter la Pologne pendant les troubles, l'avait conduite. Cette jeune personne, nommée aussi Élisabeth, menait à Rome une existence peu brillante, dans la compagnie d'une seule femme. Cependant la cour de Russie en prit ombrage. Le comte Alexis Orloff, qui se trouvait à Livourne, conçut le projet de la surprendre et de livrer à sa souveraine cette personne, qui,

sans doute, n'avait jamais pensé au trône de Russie. Il se fit introduire auprès d'elle, gagna sa confiance par le vif intérêt qu'il paraissait prendre à sa position, l'invita un jour à une fête qu'il donna sur la flotte, et par la plus noire trahison, la retint prisonnière, puis l'envoya à Pétersbourg, où elle fut plongée dans un cachot.

Il venait de s'opérer une révolution en Suède, et Gustave III s'était affranchi des bornes mises par le sénat de Stockholm à sa puissance et à celle de ses prédécesseurs. Ce monarque devenait donc pour la Russie un voisin d'autant plus dangereux, que son pouvoir et son ambition allaient éprouver moins d'obstacles de la part du peuple suédois. Catherine s'alarma de ce changement, et fit préparer un armement à Cronstadt ; mais le roi de Suède se rendit en personne auprès de cette princesse, pour traiter avec elle des intérêts de leurs couronnes. Il fut reçu avec magnificence et avec toutes les apparences de l'amitié, et on lui fit de riches présens.

La Prusse et l'Autriche étaient sur le

point de se faire une guerre sanglante au sujet de la succession de la Bavière , que réclamait la seconde de ces puissances , et Catherine déclara son intention de secourir la première : mais le cabinet de Versailles , qui était alors en bonne intelligence avec elle , la fit se désister de ce projet ; elle fut choisie pour médiatrice avec Louis XVI , et la paix fut conclue à Teschen , en Silésie.

La conduite que tint Catherine pendant la guerre de l'Angleterre avec ses colonies américaines , est ce qui fait le plus d'honneur à sa mémoire. La France, l'Espagne, la Hollande, prirent part à cette grande querelle, et donnèrent de puissans secours aux insurgens : mais les autres puissances européennes, simples spectatrices de cette lutte de la liberté contre la tyrannie , ne tardèrent pas à éprouver dans leur commerce les attentats du despotisme britannique , qui ne respectait pas même les pavillons des neutres. Les villes anseatiques et le Danemarck s'adressèrent à la Russie, qui elle-même avait été outragée. Excitée par le ministère de



France, Catherine forma avec elles une confédération navale ou neutralité armée, que l'Angleterre fut obligée de respecter. Pourquoi Alexandre n'a-t-il pas imité sa politique, ni même celle de son père, Paul I<sup>er</sup>.

Catherine n'avait pas renoncé à son projet de rétablir l'empire d'Orient, soit qu'elle voulût placer sur ce trône son petit-fils, le grand-duc Constantin, ou peut-être son favori Potemkin, dont on prétend qu'elle fit son époux quelque temps après. Elle commença par s'emparer de la Crimée, qui s'était mise sous sa protection, et du Kuban. Le premier de ces pays reprit son ancien nom de *Tauride*, et le second celui de *Caucase*.

Catherine voulut visiter elle-même ces nouvelles conquêtes : pendant ce long voyage, qui eut tout l'air d'un triomphe, elle eut avec Poniatowski, roi de Pologne, et l'empereur Joseph II, des entretiens, où, sans doute, il fut question des plus hauts intérêts de l'Europe. A peine cette princesse était rentrée dans sa capitale, qu'elle apprit le soulèvement de la Crimée

et celui du Kuban, et que les habitans de ces deux pays s'étaient joints aux Turcs pour lui faire la guerre : dans le même temps, Gustave III, roi de Suède, se disposait aussi à l'attaquer. Une armée suédoise, commandée par le monarque en personne, passa en Finlande, et une flotte de la même nation se présenta devant le port de Cronstadt, pour le bloquer. Les armes de Gustave furent d'abord heureuses, et peut-être aurait-il humilié l'orgueil de Catherine, si les officiers de son armée avaient fait leur devoir, et n'avaient pas refusé de lui obéir.

Cependant les armées russes remportaient des victoires contre les Ottomans. Dans une bataille livrée sur la mer Noire, la flotte du capitan-pacha fut mise en déroute, et le vaisseau amiral fut brûlé. Le favori Potemkin, qui commandait la principale armée de terre, mit le siège, pendant l'hiver, devant la ville d'Oczakow, la prit d'assaut, et fit périr par le fer et le feu la garnison et une grande partie des habitans. Quarante mille Russes périrent dans ce siège, autant par la rigueur du

froid que par la défense opiniâtre des assiégés. A la prise d'Oczakow, succéda quelques années après celle d'Ismail, où le féroce général Suwarow fit périr par le feu toute la population de cette ville, et celle de Bender, place importante de la Moldavie. Après avoir duré quatre ans, cette guerre se termina en 1792, par un traité conclu à Iassy entre les plénipotentiaires russes et ottomans. Un peu plus d'un an auparavant, Catherine avait fait la paix avec le roi de Suède.

Devenue tranquille du côté des Turcs, cette princesse voulut profiter des troubles qui agitaient la France et la Pologne, pour consommer l'anéantissement de ce dernier royaume. Elle déclara la guerre aux Polonais, affaiblis par leurs longues divisions. Désespéré de sa ruine prochaine, ce qui restait de ce peuple résolut de vendre chèrement sa liberté : mais que pouvait une armée de cinquante mille soldats de nouvelles levées, contre une armée prussienne réunie à plus de cent mille vieux soldats russes ? Les Polonais firent, dans cette extrémité, des prodiges de va-





SUWAROW ET SES SOLDATS.



MORT DU PÈRE D'ALEXANDRE I<sup>ER</sup>.

leur sous la conduite de Thadée Kosciusko, mais et leurs succès et leurs défaites les conduisaient également à leur perte. Irrités par le malheur de leur situation, ils se portèrent à des extrémités envers des Russes qui vivaient paisiblement au milieu d'eux : ce qui irrita au dernier point le vainqueur, fatigué d'une longue résistance ; et lorsque Varsovie succomba, elle fut saccagée, et son faubourg de Prague vit ses habitans égorgés sans distinction de femmes, de vieillards, ni d'enfans. Suwarow, général de l'armée russe, commandait ces atrocités. Kosciusko se battit en héros ; il vit tomber toute son armée, et lui-même, tout couvert de blessures et respirant à peine, devint la proie du vainqueur, qui le fit jeter dans une prison. Ce respectable guerrier ne mourut pas néanmoins, il recouvra la santé ; et lorsque Paul I<sup>er</sup> fut monté sur le trône, il lui rendit la liberté, parce qu'il le considérait plus encore comme un brave officier que comme un ennemi qui n'était plus à craindre.

Ainsi finit le royaume de Pologne, digne

d'un meilleur sort. Il fut partagé entre la Russie , l'Autriche et la Prusse , et cela sous les yeux de la France qui combattait alors avec les plus grands succès pour sa propre liberté. La Russie ne se contenta pas du vaste territoire qui lui était échu. Catherine joignit encore à ses domaines le duché de Courlande , petit état qui lui était avantageux par les excellens ports dont ses côtes sont garnies. Au milieu de ses victoires , cette princesse n'était pas tranquille. La révolution française lui causait de vives inquiétudes ; mais ce qui l'affecta le plus , ce fut la conduite du jeune roi de Suède à son égard. Ce monarque s'était rendu à Pétersbourg , dans l'intention d'épouser la grande duchesse Alexandrine Paulowna. Quelques prétentions exagérées de la cour de Russie parurent inadmissibles au conseil de Gustave. Celui-ci partit brusquement de Pétersbourg , et épousa quelque temps après une princesse de Bade. Cependant Catherine dissimula le chagrin que cette étourderie lui causait , et la paix continua entre elle et la Suède.



Catherine venait de commencer une guerre très-coûteuse avec la Perse sur le bord de la mer Caspienne , lorsqu'une mort inopinée vint la frapper : elle mourut d'un coup d'apoplexie , à l'âge de soixante-sept ans , après un règne glorieux de trente - quatre , dans l'année 1796.

Ce règne est un des plus brillans dans l'histoire des empires. Le caractère de Catherine était plein de force , de grandeur et de fermeté ; elle était humaine et compatissante : douée d'une rare prudence , elle ne se laissa jamais maîtriser par sa vaste ambition au point de se compromettre avec les grandes puissances de l'Europe. Il est vrai que par le premier démembrement de la Pologne , elle attaquait directement les intérêts de la France ; elle le savait , et ce fut un grand coup de sa politique , d'endormir la cour de Versailles sur une opération si hardie , et qui devait avoir tôt ou tard sur la situation de l'Europe et sur l'équilibre des puissances la plus redoutable influence.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de tout ce que cette princesse a fait pour

la civilisation de ses peuples, pour la prospérité intérieure de son empire, et de faire l'énumération de tous les établissemens et de tous les ouvrages dont la Russie lui est redevable. Elle augmenta l'académie des beaux-arts, fondée par Elisabeth, et établit des prix pour exciter l'émulation parmi ses membres; elle forma un établissement magnifique pour l'éducation de deux cents jeunes demoiselles nobles. Le corps des cadets lui doit plus de solidité et plus d'éclat. Elle créa aussi des écoles de marine, d'artillerie, et un corps de cadets grecs; rien n'échappa à ses vues bienfaisantes. Les tribunaux de justice furent mieux administrés; des maisons d'enfans trouvés devinrent le modèle des établissemens de cette espèce; et de sages réglemens rendirent aux prévenus de crime ou aux criminels le séjour des prisons moins malsain et moins pénible. Il faut le dire à la gloire de la France, ce furent les conseils et les écrits des Français les plus distingués par leur sagesse, leur humanité et leur science, qui portèrent la lumière dans le Nord, et ce fut

en consultant ces illustres écrivains que Catherine apprit le grand art de régner.

Si ses grandes qualités et l'éclat de son règne lui ont presque fait pardonner la mort de Pierre III, son mari, elle ne put éviter le reproche d'avoir négligé, oublié, pour ainsi dire, et relégué dans une maison de campagne, son fils unique, Paul, l'héritier de sa couronne. On prétend qu'elle aurait bien voulu nommer pour son successeur son petit-fils Alexandre, si elle n'eût pas craint de plonger l'empire dans les plus grands troubles, en privant l'héritier légitime du trône de ses ancêtres.

Voici quelques traits qui feront connaître au juste le caractère de Catherine II.

Malgré le faste et les prétentions de la cour impériale de Pétersbourg, il ne se trouvait pas un seul Russe capable d'enseigner dans sa propre langue l'histoire et la géographie à ses compatriotes. Catherine invita un savant d'Allemagne à se charger de cette besogne. Le professeur arrive et enseigne avec succès; mais il ne sait point faire sa cour; il ose même contrarier la souveraine qui l'a fait venir dans



ses états ; celle-ci feint de lui savoir gré de cette franchise ; mais bientôt , sans égard pour le mérite de cet homme , elle le prive de la chaire qu'il occupait avec distinction , et parce qu'elle n'a pas été louée , elle ne s'embarrasse plus du progrès des lumières dans son empire. Voltaire fut plus fin courtisan que le savant d'Allemagne : c'est la raison pour laquelle Catherine l'honora long-temps de sa correspondance.

Catherine affichait l'égalité dans l'intérieur de son palais. Les dames de sa cour qui se levaient à son arrivée au salon , étaient condamnées à une amende qu'elle exigeait elle-même , et laissait tomber dans un tronc : mais les flatteurs se laissaient taxer. Personne n'était plus aimable que cette princesse : malheureusement , cette amabilité ne s'étendait pas au-delà des murs de Pétersbourg. Les jours de cérémonie , elle avait la patience de poser sa main pendant une heure sur un coussin de velours , pour être baisée par le premier venu. Le dernier paysan de ses états pouvait se procurer cette faveur.

En 1782 se fit l'inauguration de la

fameuse statue de Pierre-le-Grand. Falconet , artiste français , avoit conçu le dessein de l'élever sur un rocher brut , piédestal emblématique qui devait instruire la postérité de l'ignorance et des obstacles qu'avaient eus à surmonter ce premier législateur de la Russie. Cette idée neuve parut sublime , et l'on s'occupa aussitôt de trouver un roc dont la masse et la forme répondissent à la grandeur du projet. Le hasard servit heureusement Falconet : au milieu d'un marais de la Carélie , et non loin d'une baie formée par le golfe de Finlande , on trouva un rocher isolé , élevé au-dessus du sol de vingt-un pieds , et qui en avait quarante-deux de long , sur trente-quatre de large. On creusa tout autour , et l'on découvrit qu'il ne tenait à aucun autre rocher.

Il semblait presque impossible de mettre en mouvement cette masse énorme du poids de près de 1700 mille kilogrammes , et les plus savans mécaniciens de Pétersbourg ne proposaient que des moyens insuffisans , lorsqu'un simple forgeron proposa de le placer sur des châssis à coulisse

très-épais , remplis de boulets de canon , et de le faire haler sur ces boulets avec des cabestans. Ce moyen eut un plein succès , et quoiqu'il y eût onze werstes , un peu moins de trois lieues , du marais à Pétersbourg , quoiqu'il fallût lui faire traverser des hauteurs , des chemins bourbeux , des rivières , et l'embarquer sur la Néva , il arriva heureusement au lieu de sa destination.

Un des côtés du rocher avait été frappé de la foudre , et lorsqu'on voulut y porter le ciseau pour en ôter les parties endommagées , on vit qu'au lieu d'être toute composée de la même matière , la masse n'était qu'une collection de plusieurs pierres précieuses , comme de cristal de roche , d'agathes , de granit , de topazes , de cornalines , d'améthystes. Bientôt les femmes les plus élégantes de Pétersbourg furent parées de bracelets , de boucles d'oreilles et de colliers , dont la matière provenait de cet étonnant rocher. La statue équestre de Pierre-le-Grand est posée sur cet énorme piédestal. Il est vêtu à la romaine et couronné de lauriers. Le cheval



qu'il monte paraît s'élancer, les deux pieds de devant en l'air ; de ceux de derrière, il foule un serpent de bronze, symbole de l'envie. Ce serpent, en mordant la queue flottante du cheval, en assure l'équilibre.

Le 6 janvier de chaque année, jour de la bénédiction solennelle des eaux, le confesseur de Catherine II rassemblait par son ordre les ministres de toutes les communions, et leur donnait un grand festin, que cette princesse appelait *le dîner de tolérance*. En 1783, on vit réunis à ce banquet singulier le patriarche de Géorgie, l'évêque russe de Polotsk, des archimandrites grecs, un évêque catholique, un prêtre de la même religion, un prêtre arménien, des franciscains, des jésuites, des pasteurs luthériens, calvinistes et anglicans.

Catherine, au milieu des grandes affaires qui l'occupaient sans cesse, ne négligeait pas l'instruction de ses petits enfans. Elle-même la dirigeait, et chaque jour elle y consacrait une partie de son temps. L'éducation des jeunes princesses

était confiée à la veuve du lieutenant général de Liéven , femme de beaucoup d'esprit et de mérite ; les jeunes princes avaient pour instituteurs des hommes dignes de remplir cette place éminente. L'impératrice composa pour ces princes divers essais d'histoire et de morale , où l'on trouve un abrégé médiocre de l'histoire de Russie. Elle assistait fréquemment à leurs leçons , s'entretenait avec leurs maîtres , et se faisait montrer les cahiers de leurs études , sur lesquels elle faisait ordinairement des notes , adressées soit aux élèves , soit aux instituteurs. Un jour , qu'en leur absence , elle était entrée dans la salle d'études , et que la leçon avait pour objet le gouvernement de la Suisse , duquel l'instituteur avait parlé en homme qui savait apprécier tous les avantages de la liberté , elle écrivit de sa main , au bas du cahier : « M. Laharpe , continuez vos leçons de cette sorte ; vos sentimens me plaisent beaucoup. » Si telle était la façon de penser de Catherine , pourquoi laissait-elle plus des trois quarts de ses sujets dans l'esclavage de l'autre quart ?

En 1794, tout ce qui put échapper aux Russes après leur victoire sur l'armée polonaise, commandée par Kosciuszko, alla se renfermer dans Prague, faubourg de Varsovie, au-delà de la Vistule, et y fut poursuivi par le général Souwaroff. Le siège ne fut pas long. Le lendemain de son arrivée, ce féroce général donna l'assaut, et s'étant rendu maître du faubourg, il fit passer au fil de l'épée, non-seulement les soldats, mais tous les habitans, sans distinction d'âge, ni de sexe. Vingt mille innocens furent les victimes de sa cruauté. Couvert du sang de ces infortunés, le barbare entra dans Varsovie à la tête de son armée. En apprenant cet horrible succès, Catherine éleva le sanginaire Souwaroff au rang de feld-maréchal. Par cet exemple, les Polonais savent ce qu'ils ont à attendre aujourd'hui des Russes, s'ils ne soutiennent pas leur nouvelle indépendance de tous leurs efforts.

L'impératrice Catherine II était ordinairement vêtue à la manière russe. Elle portait une robe verte assez courte, qui formait par devant une espèce de veste,



et dont les manches étroites descendaient jusqu'au poignet. Ses cheveux , légèrement poudrés , flottaient sur ses épaules , et étaient surmontés d'un petit bonnet couvert de diamans. Dans les dernières années de sa vie , elle mettait beaucoup de rouge , de peur de laisser paraître sur son visage les empreintes de l'âge. Les jours de cérémonie , elle réunissait sur sa personne et dans sa cour , tout ce que l'élégance européenne peut ajouter au faste asiatique. Alors ses cheveux et sa robe étaient couverts de pierreries , et sa tête était ornée d'une couronne de diamans d'un prix inestimable. Elle portait en sautoir les croix de Saint-Alexandre-Newski, de Saint-Wolodimir et de Sainte-Catherine ; d'un côté elle avait le cordon de Saint-André , et de l'autre celui de Saint-George , avec les brillantes plaques de ces deux ordres , qui sont les premiers de l'empire. Les courtisans des deux sexes s'efforçaient à l'envi d'imiter le faste de la souveraine. Ce luxe , qui consumait de grandes richesses , rendait la cour de Russie la plus brillante de l'Eu-

rope , sans contribuer en rien au bonheur de la nation.

L'ambitieuse Catherine avait formé depuis long-temps le dessein de faire un voyage en Crimée. Elle partit de Pétersbourg le 18 janvier 1787 , accompagnée de ses dames d'honneur , de plusieurs courtisans , des ambassadeurs d'Autriche , de France et d'Angleterre. Les traîneaux allaient la nuit comme le jour. Un grand nombre de chevaux avaient été rassemblés à chaque station ; de grands feux étaient allumés à de courtes distances , et une foule immense de curieux bordaient la route. Le sixième jour après son départ , l'impératrice arriva à Smolensko , dont sans doute elle ne prévoyait pas le sort funeste que les armées russes viennent de lui faire éprouver. Quinze jours après , elle fit son entrée à Kioff , ancienne capitale de l'Ukraine , où plusieurs princes polonais , dévoués à la Russie , s'étaient rendus pour lui rendre leurs hommages. On avait fait sauter les rochers qui gênaient la navigation du Dnieper , et cinquante galères , magnifiquement ornées , avaient été pré-

parées pour recevoir Catherine et sa suite. Au commencement du printemps , cette souveraine se rendit à Krémentschouk , et s'y embarqua avec son nombreux cortège.

Le lendemain la flottille jeta l'ancre vis-à-vis de Kanieff. Le roi de Pologne , qui s'y était rendu , sous son ancien nom de Poniatowski , se rendit aussitôt à bord de la galère de l'impératrice. Ces deux souverains ne s'étaient pas vus depuis vingt-trois ans. Quand ils s'abordèrent, Catherine parut un peu troublée ; mais le roi de Pologne conserva son sang-froid et parla avec beaucoup d'assurance. Bientôt ils restèrent seuls , et eurent une conférence qui dura une demi-heure ; ils passèrent ensuite sur une autre galère , où ils dînèrent ensemble. Satisfait en apparence de l'accueil qu'il avait reçu , Stanislas-Auguste fit tirer sur les bords du Dnieper un très - beau feu d'artifice ; ensuite la flottille continua sa route. A Krémentschouk , Catherine avait logé dans un palais construit exprès pour elle , magnifiquement orné , et à côté duquel on avait



planté un très-beau jardin. Elle avait trouvé dans cette ville une armée de douze mille hommes , habillés à neuf , qui lui offrirent une image de la guerre, en manœuvrant sur quatre colonnes , avec un bataillon carré de Cosaques.

La route par eau fut encore plus agréable. Les rives du Dnieper étaient couvertes de villages factices , de paysans vêtus avec élégance , et de nombreux troupeaux qui se rendaient par des chemins de traverse dans les endroits où la flottille longeait la plage , et se reproduisaient sans cesse aux yeux de l'auguste voyageuse. La beauté de la saison ajoutait encore à l'illusion de ce spectacle , et tout concourait à changer cette espèce de solitude en un pays délicieux.

L'empereur d'Allemagne Joseph II avait précédé à Kherson l'arrivée de Catherine, sous le titre de comte de Falkenstein. Il se hâta d'aller à sa rencontre , et la trouva à Kaïdak. Elle débarqua aussitôt et se rendit par terre à Kherson ; là , Catherine logea à l'amirauté , où l'on avait élevé un trône de la valeur de près

de soixante mille francs. Kherson, où l'on avait fait venir des marchandises de Moscou et de Varsovie, paraissait déjà une ville opulente ; elle avait plusieurs riches magasins , un port rempli de navires , et des chantiers bien pourvus. On y lança à la mer , en présence de l'impératrice , un vaisseau de soixante-six pièces de canons , et une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville , cette princesse lut , sur la porte du côté de l'orient , une inscription grecque , qui signifiait : *C'est ici le chemin de Byzance.*

Il y avait alors à Kherson un grand nombre d'étrangers ; on y voyait des Grecs , des Tartares , des Français , des Espagnols , des Anglais , des Polonais. Le favori Potemkin présenta à l'impératrice un espagnol nommé *Miranda* , qui , forcé de fuir sa patrie , cherchait un asile parmi les Russes , et qui , depuis , est devenu général en France pendant la révolution , et dans ces derniers temps le principal instigateur des troubles de l'Amérique méridionale.

Long - temps avant d'exécuter son voyage en Crimée , Catherine en avait fait

prévenir le ministère ottoman. Le divan en parut inquiet , et peu s'en fallut qu'il ne regardât ce voyage comme une déclaration de guerre : il se prépara donc à la résistance , et tandis que l'impératrice était à Kherson , quatre vaisseaux de ligne turcs et seize frégates vinrent mouiller à l'embouchure du Dnieper. Cet aspect fatigua Catherine , elle ne put contempler ces vaisseaux , sans un dépit secret. Les Tartares l'accueillirent beaucoup mieux. Tout à coup , mille de leurs soldats entourèrent les voitures , et leur servirent d'escorte. Joseph II , qui n'avait pas été prévenu de ce qui arriverait , témoigna quelque inquiétude ; mais l'impératrice conserva sa tranquillité.

L'impératrice entra avec pompe dans Batschiserai , et logea avec sa suite dans le palais du kan. Le soir , elle y jouit du spectacle d'une montagne qu'on avait illuminée , et qui paraissait tout en feu ; partout on cherchait à flatter ses regards , et elle cherchait à gagner les cœurs. A son retour , elle fut conduite à Pultawa , endroit célèbre par la défaite de Charles XII ,



roi de Suède. Bientôt on vit paraître deux armées; elles s'approchèrent l'une de l'autre, combattirent, et lui donnèrent une représentation exacte de la bataille où Pierre-le-Grand remporta la victoire sur le monarque suédois. Catherine dit alors à quelques courtisans qui lui faisaient remarquer une faute de l'armée suédoise : « Voilà donc à quoi tiennent les empires ! sans cette faute, nous ne serions pas ici. »

Ce fut à Moscou que Joseph II se sépara de Catherine, pour retourner dans ses états ; et cette impératrice rentra à Pétersbourg, après un voyage qui avait duré six mois, et coûté plus de 30,000,000 de fr.

---

Paul 1<sup>er</sup>.

Paul I<sup>er</sup> avait quarante-trois ans lorsqu'il succéda à sa mère. Dès le commencement de son règne, il fit rendre à la dépouille de l'infortuné Pierre III, les honneurs dont elle avait été privée trente-quatre ans auparavant. Il la fit exhumer du monastère de Saint-Alexandre-Newski ; on fit sur elle la cérémonie du couronnement, qui n'avait pas eu lieu, ensuite on la

transporta en grande pompe aux tombeaux des empereurs , et on la plaça auprès du cercueil de Catherine. Toute la vengeance que Paul exerça contre ceux qui avaient concouru à la mort de ce prince , fut de leur ordonner d'accompagner le convoi à pied , exposés aux regards de la multitude ; de manière qu'en les voyant , chacun pouvait dire : « Voilà les assassins de Pierre III. »

Les premiers actes d'autorité du nouvel empereur furent d'abord un changement total dans l'uniforme et dans les manœuvres de ses troupes. Comme il était, ainsi que son père, grand admirateur des usages militaires et de la tactique de l'armée prussienne , il se hâta d'obliger la sienne à s'y conformer. A ces actes d'autorité en succédèrent d'autres d'humanité, de clémence et de justice. L'impôt que payaient les paysans en grains ou en farines, fut supprimé ; la liberté fut rendue aux officiers polonais arrêtés et exilés sous le règne précédent. De ce nombre fut le célèbre et brave général Kosciuszko qui, avant de quitter la Russie, fut comblé des faveurs de l'em-

pereur ; tous ceux enfin qui avaient des plaintes ou des demandes à adresser au souverain , purent les lui faire parvenir ; ce qui donna lieu à la répression d'un grand nombre d'abus d'autorité , et à une infinité d'actes de justice.

Un des premiers objets , comme nous l'avons dit plus haut , vers lesquels se porta l'attention de Paul I<sup>er</sup> , fut la constitution militaire de son empire. Il enleva leurs privilèges aux régimens des gardes , et les assimila aux régimens de l'armée de ligne. Dès lors , tout militaire , même des plus grandes maisons , se vit obligé , pour parvenir aux grades supérieurs , de passer par les grades subalternes : disposition qui causa beaucoup de chagrin à cette jeunesse qui , auparavant , était pourvue de l'honneur de commander , avant d'avoir appris à obéir.

Quoique l'empereur Paul fût naturellement humain et juste , il se livra néanmoins à des actes qui portaient le caractère d'une cruauté réfléchie , et jaloux à l'excès de la conservation de ses droits : par la crainte que lui inspiraient les prin-



cipes des Jacobins , il se livra jusque dans les moindres détails à un despotisme odieux et inquisitorial , qui lui attira la haine des premières familles de l'empire. Nous aurions encore beaucoup de choses à dire sur l'administration de Paul ; mais les bornes de ce précis nous obligent de rendre compte à nos lecteurs de ses rapports et de sa conduite avec les puissances étrangères.

Malgré les raisons qu'ils avaient de ménager Paul I<sup>er</sup> , les Anglais, irrités de l'admiration qu'il manifestait pour la nation française, malgré les défaites de ses armées en Italie et en Hollande, se permirent contre lui d'amères plaisanteries, et répandirent les plus indécentes caricatures pour tourner ce souverain en ridicule. Paul en conçut un vif mécontentement, et se mit à employer les voies de rigueur contre les Anglais établis dans ses états ; de plus il mit un embargo sur les vaisseaux de cette nation qui se trouvaient dans ses ports. L'Angleterre voulut avoir raison de ces hostilités, et envoya une flotte dans la Baltique. Ce fut alors que Paul prit la

résolution de former une alliance avec Napoléon, premier consul de la République française, dont il fit placer le buste dans le palais de l'Hermitage. Il se préparait également à envoyer en Perse une grande armée, peut-être pour ébranler dans l'Inde la puissance britannique. Dès lors la mort de ce prince fut résolue, et une conspiration fut tramée contre ses jours par des agens anglais et plusieurs russes de distinction, au nombre desquels l'histoire nomme avec indignation les trois Zubow, et le comte Pahlen, gouverneur militaire de Pétersbourg. Pour faire le récit de cette catastrophe, qui étonna et indigna tout à la fois l'Europe civilisée, nous ne pouvons mieux faire que de nous servir des traits et des expressions de M. Damaze de Raymond dans son Tableau de l'Empire de Russie : car avant cet écrivain nous n'avions sur la mort de Paul I<sup>er</sup> que des renseignemens ou peu certains ou peu étendus, qui laissaient toujours la curiosité en défaut.

« Enfin, le jour fatal arrive. Le 23 mars (1801), l'empereur, qui projetait à cette

époque un voyage à Moscou , s'occupa avec tranquillité des apprêts de ce voyage , et parut en public avec une sérénité inaccoutumée : son âme paraissait dégagée de tout soupçon et de toute inquiétude. C'est ainsi , quand une loi inexorable a prononcé l'arrêt du malade agonisant , que ses douleurs s'arrêtent , que l'espoir de la vie ranime son courage , et qu'il lève vers les cieux un regard qui sera le dernier.

» A onze heures de la nuit , vingt conjurés se présentent à une des portes du palais Saint-Michel ; elle leur est refusée : ils objectent un ordre de l'empereur lui-même , et le soldat qui gardait cette porte , trop simple et trop généreux , peut-être , pour voir des assassins sous ces vêtemens brillans et ces décorations qui attestaient les rangs et les dignités , les laisse entrer. Ils montent en silence dans les appartemens de l'empereur. Argamakoff se présente seul au hussard cosaque qui gardait l'antichambre. Celui-ci l'arrête : *L'empereur repose* , dit-il. — *Le feu est à la ville* , répond Argamakoff , *je dois l'éveiller* ; et à ces mots il passe



outré. Le cosaque voit arriver les autres, crie : *trahison !* et tombe percé de coups.

» Surpris dans son sommeil , l'empereur saute de son lit, veut fuir, et manque l'issue secrète qu'il cherchait ; mais, saisissant une épée , il se tourne courageusement vers les conjurés : *Quel est ton dessein ?* demande-t-il à Zuboff qui s'offre à sa vue, *que veulent ceux qui t'accompagnent ?* — *Que tu descendes du trône*, répond le scélérat , et il veut lire un acte d'abdication. — *Eh quoi ! Platon*, dit l'empereur , *toi que j'ai comblé de mes bienfaits ! ....* — *Tu n'es plus notre maître*, réplique Zuboff ; *la nation t'a donné Alexandre pour successeur*. Paul s'indigne et lève son épée sur lui. Les conjurés étonnés de son courage s'arrêtent. L'anglais Benington frémit et s'écrie : *Si vous balancez , vous êtes perdus !* Ranimés par cette voix infernale, enhardis par l'exemple de Zuboff, qui porta le premier coup sur son souverain , tous ensemble se précipitent sur lui, l'accablent ; il tombe sans défense et implore leur pitié : c'est vainement ; ils frappent encore : l'in-

jure , l'outrage lui sont prodigués ; on le traîne, on le mutile : la nuit voilant de ses ténèbres une partie de ces horreurs, semblait exalter leur férocité. Enfin , pour achever leur victime , dont les cris aigus ont troublé le palais , les assassins lui passent une écharpe autour du cou ;.... elle expire.

» Ainsi tomba sous les coups de quelques lâches assassins, Paul I<sup>er</sup>, au moment où, ramené à une plus saine politique, et à de plus nobles desseins, il méditait un heureux traité avec la France. »

---

Précis de l'Histoire de Russie, depuis l'avènement d'Alexandre I<sup>er</sup>, jusqu'au passage du Niémen par l'empereur Napoléon.

Alexandre, fils aîné de Paul I<sup>er</sup>, prit possession du trône impérial aussitôt après la mort de son père. Son caractère, bien différent de celui de son prédécesseur, promettait le bonheur à la Russie, et l'on attendait tout d'un jeune prince sur l'enfance duquel Catherine, son aïeule,

avait veillé d'une manière toute spéciale, et à l'éducation duquel cette souveraine avait consacré tous les momens de loisir qu'elle pouvait dérober aux soins qu'exigeait l'administration de ses vastes états. Mais l'Europe resta surprise qu'il laissât impuni l'indigne attentat commis sur la personne de son père, et que, suivant des maximes de gouvernement bien opposées aux véritables intérêts de son empire, il se tournât vers l'Angleterre, auteur présumé de ce régicide. Paul avait haï les Français tant qu'ils s'étaient montrés les ennemis des institutions monarchiques, du bon ordre et d'eux-mêmes; mais quand ils se furent rapprochés d'un gouvernement régulier et solide, qu'ils eurent déposé l'autorité suprême dans les mains du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, et que ce grand homme lui eut renvoyé sans échange ses sujets prisonniers, il devint l'admirateur et l'ami du premier consul. Son fils ne suivit pas cet utile et généreux exemple, et, livré à la faction anglaise, qui était nombreuse et puissante à Pétersbourg, il méditait des hostilités,



lorsque la paix d'Amiens vint mettre un terme à la guerre qui désolait les mers depuis dix ans. Alors un ambassadeur russe vint à Paris avec des intentions en apparence pacifiques ; mais bientôt cet envoyé, au lieu de se pénétrer des devoirs que lui imposait l'auguste caractère dont il était revêtu, s'étant mis à entretenir avec le ministère anglais une correspondance contraire à l'esprit des traités, fut obligé de quitter la France, ne laissant pour le remplacer qu'un simple chargé d'affaires. Dès lors il s'établit entre les deux cabinets une froideur, présage certain des dispositions peu amicales de celui de Pétersbourg.

La paix d'Amiens n'était pour l'Angleterre qu'une trêve, pendant laquelle elle ne cessait d'en violer les articles les plus importants. Elle cessa donc un an après avoir été conclue, pour faire place à de nouvelles hostilités. En rentrant dans la carrière des combats, la Grande-Bretagne forma le projet d'une nouvelle croisade contre la France, et ses émissaires entraînèrent vers sa cause l'empereur François II

et Alexandre I<sup>er</sup>. Cependant celui-ci aurait dû songer que l'occupation de Malte par les Anglais ne lui était pas moins injurieuse qu'au premier consul. Encouragé par la promesse d'un puissant secours de la part de la Russie, l'empereur d'Allemagne se détermine à déchirer le traité de Lunéville, et fait marcher ses troupes vers le Rhin. Il n'y avait pas dix mois que Napoléon avait été couronné empereur des Français, et ensuite roi d'Italie, lorsqu'il se vit obligé de faire marcher une grande armée des rivages de l'Océan au-delà du Rhin, et d'aller se mettre lui-même à la tête de ses légions. Parti de Paris le 24 août 1805, le 10 septembre il avait tourné l'ennemi, s'était emparé de la ville d'Ulm, et avait traversé le Danube.

Partout les armées de l'Autriche, enveloppées, coupées, dispersées, cédèrent à la valeur française. De semblables défaites attendaient les soldats russes qu'une longue marche avait empêchés de se présenter plutôt sur le théâtre des batailles. Quoique nombreux, intrépides, et fiers

de leur vieille renommée militaire , ils ne peuvent résister aux puissantes combinaisons de Napoléon et au courage de ses compagnons d'armes. Attaqués, chassés à Amstetten par le prince Joachim , ils sont contraints , après une perte considérable , de chercher leur salut dans une retraite précipitée. Bientôt , à Dirnstein , quatre mille français se font jour à travers trente-six mille russes étonnés d'une si rare intrépidité. Cette action présenta un spectacle d'acharnement presque inoui dans les batailles modernes. Quand les soldats eurent épuisé leurs cartouches , ils combattirent à coups de crosses , de pieds , de poings et de pierres.

Mais ce fut sur le champ de bataille d'Austerlitz qu'Alexandre vit s'éclipser d'une manière bien déplorable la renommée de ses phalanges et la gloire de ses généraux. Sans la générosité de Napoléon , ce prince , mal conseillé , ou peut-être incapable de suivre de bons conseils , aurait vu toute son armée détruite , si le vainqueur avait voulu poursuivre sa victoire , et au lieu de conserver sa garde , il



l'aurait perdue jusqu'au dernier homme. Sans doute, un procédé si noble de la part de son ennemi, devoit le porter à la reconnaissance. Mais telle est la malheureuse destinée de la Russie depuis le commencement de la guerre de la France contre l'Angleterre, que ses souverains, surtout Alexandre, ont toujours mieux aimé suivre les avis de la faction anglaise, que consulter leurs propres intérêts, et s'accommoder aux circonstances. Alexandre, au lieu d'imiter la prudence de l'empereur François, n'accéda point à la paix de Presbourg, et refusa de ratifier celle qui, l'année suivante, avait été signée à Paris par son ministre plénipotentiaire M. d'Oubril. L'inimitié de ce jeune souverain, entretenue par son cabinet tout dévoué à la cause britannique, crut sa gloire intéressée à une nouvelle coalition. Ainsi, à peine une année s'était écoulée depuis le désastre de son armée à Austerlitz, qu'il forma une alliance hostile contre Napoléon avec l'Angleterre, la Prusse et la Suède.

Cette nouvelle campagne fut encore plus

humiliante et plus malheureuse pour les Russes que la précédente. Partout où ils voulurent se mesurer contre les Français, ils furent vaincus. Pulstuk, Golymin, Eylau, Friedland, virent successivement leurs bataillons renversés par les baïonnettes ou par l'artillerie française. Tant de défaites ouvrirent les yeux à Alexandre; il vit la monarchie prussienne renversée, et ses soldats découragés, réduits à l'impuissance d'empêcher l'armée victorieuse de traverser le Niémen et de porter la guerre jusque dans le cœur de son empire. Il connaissait le caractère généreux de son ennemi, il lui demanda la paix; et dans une conférence qu'il eut avec lui au milieu du Niémen, il dut se convaincre de quelle importance était pour la Russie l'amitié d'un si grand et si puissant monarque.

Comme Napoléon avait de l'estime pour Alexandre, et qu'il ne le regardait que comme une victime des fureurs du cabinet anglais, il lui accorda à Tilsitt une paix telle qu'il auroit pu la désirer s'il eût remporté des victoires. Non-seulement il ne paya

aucuns frais de la guerre , mais ses possessions furent encore augmentées par la cession d'une partie de la Pologne prussienne ; la possession de la Moldavie et de la Valachie lui fut garantie contre l'empire ottoman ; il eut la liberté d'exercer toute son influence dans la Servie , depuis six ans en insurrection contre la Porte , et même il put faire des préparatifs pour l'invasion de la Finlande suédoise. Pour tant d'avantages , Napoléon n'imposa à ce prince dans le traité qu'il conclut avec lui à Tilsitt , que des conditions indispensables pour la sûreté de l'Europe ; savoir , une rupture entière avec la Grande-Bretagne , et l'interdiction de tous les ports de son empire aux vaisseaux et au commerce de cette ambitieuse dominatrice des mers. Alexandre accepta des conditions si modérées , et la paix entre les deux plus puissans monarques de l'Europe fut signée dans la ville de Tilsitt , sur les bords du Niémen.

Débarrassé d'une guerre où il n'avait éprouvé que des désastres , le monarque russe fut libre d'envoyer de plus grandes



forces contre les Ottomans , et de faire entrer une armée nombreuse dans la Finlande suédoise pour la subjuguier. La victoire , quand il n'eut plus à combattre contre des armées françaises , se réconcilia avec ses drapeaux. La Moldavie et la Valachie tombent en son pouvoir ; et le sultan , effrayé dans son sérail , semble prévoir la chute prochaine du croissant. Heureusement pour lui , le Danube et ensuite le Mont-Hémus sont de puissantes barrières pour le vainqueur , et le camp retranché de Schumla devient comme un rempart inexpugnable au pied duquel viennent expirer et sa fierté et sa valeur. Dans le même temps , il soumettait la Finlande , cette belle province , l'un des plus beaux fleurons de la couronne de Suède , et ce grand succès était la cause de l'expulsion de Gustave IV du trône de ses aïeux.

Près d'une année et demie s'était écoulée depuis la paix de Tilsitt , lorsque la maison d'Autriche , voulant profiter des troubles de l'Espagne , et du séjour d'une armée française dans ce royaume , arma toutes ses milices , vint fondre sur la Bavière ,

et menaça les états de la Confédération du Rhin et l'Italie d'une invasion aussi générale qu'inattendue. Comme , d'après les propres paroles de Napoléon , l'empereur de Russie était uni avec lui pour la guerre et pour la paix , des troupes russes durent se rendre sur le théâtre de la guerre pour seconder l'armée française , qui en un clin d'œil aurait cerné , coupé , dispersé les phalanges autrichiennes ; mais , soit la longueur des marches , et la grande distance qu'elles avaient à franchir , soit toute autre cause , la guerre était presque terminée lorsqu'elles arrivèrent sur les frontières de la Galicie , comme pour ne faire autre chose que prendre possession de cette province , presque sans avoir tiré l'épée. Napoléon tint néanmoins sa promesse , et l'Autriche perdit par le traité de Vienne un district peuplé de quatre cent mille âmes , dont les Russes prirent possession , dans le même temps que l'empereur François devenait le beau-père de l'empereur Napoléon. Un si grand accroissement de territoire et de puissance devait sans doute lier

de plus en plus le cabinet de Pétersbourg aux intérêts de celui des Tuileries , et Napoléon qui , contre les principes de sa propre politique , laissait nos deux plus anciens alliés , la Suède et l'empire Ottoman , à la merci d'Alexandre , avait raison d'exiger de ce monarque la plus scrupuleuse exactitude à se conformer au traité de Tilsitt , quant aux dispositions relatives à l'Angleterre.

Cependant quelle fut la conduite d'Alexandre , ou plutôt de son cabinet ? Si les communications de la Russie avec l'Angleterre furent plus secrètes qu'auparavant , elles n'en furent pas moins réelles. L'industrie anglaise trouva des débouchés dans les ports de cet empire ; des agens anglais intriguèrent à Pétersbourg. Quand toute l'Europe , et la Prusse elle-même si fatiguée de la guerre précédente , proscrivaient le commerce britannique , et quand Napoléon était obligé d'entretenir des forces nombreuses sur les côtes de la France , de la Hollande et de l'Allemagne , pour en écarter les bâtimens de nos ennemis , et qu'il allumait partout des bû-



chers pour y consumer leurs marchandises, tant de précautions devenaient illusoires, parce que les ports du golfe de Finlande recevaient tout ce qui ailleurs était pros- crit : bien plus, le commerce français, gêné par des prohibitions sans nombre établies sur les frontières russes, s'étonnait d'une situation où la guerre paraissait le placer bien plus que la paix. Il n'est pas de notre ressort d'entrer dans les autres griefs que Napoléon a pu avoir contre le monarque de Russie ; nous dirons seulement que les troupes que celui-ci assemblait depuis quelques mois sur les frontières du grand duché de Varsovie, exigeaient que l'empereur des Français se mît en mesure pour se préparer à tout événement, ou pour contraindre des forces si menaçantes et qui portaient l'alarme dans les royaumes et autres états limitrophes, à se dissoudre ou à se retirer à une distance capable de tranquilliser les princes ou alliés ou amis de son empire.



Récit de la Campagne des Français contre les Russes jusqu'au mois de décembre 1812.

Le récit que nous allons faire est celui d'un des plus grands événemens que les annales de l'histoire moderne puissent nous offrir. Ce n'est pas celui d'une guerre ordinaire où deux états voisins, d'une grandeur quelconque, font marcher deux armées l'une contre l'autre, pour la conquête d'une ou de deux provinces, pour la prise d'une ville ou de plusieurs, ou enfin pour la fixation de quelques limites contestées. C'est ici le choc du midi de l'Europe contre le nord, et des deux plus grands empires de la terre l'un contre l'autre. Il ne s'agit point d'un intérêt local que d'autres puissances peuvent dédaigner, ni même d'un changement qui puisse influencer sur la situation de quelques peuples, mais de l'intérêt de toutes les puissances européennes qui ont des possessions voisines de la mer, et même celui des états lointains qui ont des relations avec l'Europe. Aucun événement plus fertile en conséquences de la plus

haute importance ne se présenta jamais à la plume de l'historien , que celui sur lequel nos regards se fixent aujourd'hui. Un changement total dans l'état politique de l'Europe , et peut-être de l'univers entier , doit en être le résultat , puisque des victoires de Napoléon dépendent la tranquillité des monarchies du continent , et l'anéantissement du despotisme maritime de l'Angleterre.

Pour bien faire comprendre à nos lecteurs toute l'importance de la grande lutte qui vient de s'élever entre Napoléon et Alexandre , il suffit de leur exposer la double alternative de leurs succès ou de leurs revers , et les suites qui en doivent résulter. Si Napoléon est vainqueur et dicte les conditions du traité qui doit mettre fin à la guerre , la Russie sera désormais dans l'impuissance de troubler la paix du continent ; les généreux Polonais seront rétablis dans leur indépendance ; l'empire Ottoman n'aura plus à trembler pour le sort de ses provinces voisines du Danube ; la maison d'Autriche sera indemnisée de ses sacrifices ; le roi de Prusse ,



s'il ne change pas de système, n'aura qu'à se féliciter d'avoir concouru aux triomphes de l'armée française et de ses alliés, et les princes de la Confédération du Rhin pourront entretenir aisément et librement leurs relations avec l'empire Français ; enfin une barrière insurmontable sera opposée aux invasions de cette puissance dont les agrandissemens successifs doivent alarmer toutes celles du midi. Si l'empereur Napoléon est vainqueur, l'Angleterre, exclue de tout le continent européen, ne pourra plus y exciter des troubles ou des coalitions ; sa marine ne pourra plus se procurer ces bois de construction, qui lui sont si nécessaires et si précieux pour son entretien ; ses denrées coloniales et ses marchandises fabriquées n'auront plus de débouché, et la chute de son commerce amènera celle de sa puissance.

Supposons, au contraire, que la victoire favorise les armes d'Alexandre, et que le cabinet de Pétersbourg dicte à Napoléon les articles de la paix. La Pologne ravagée se verra contrainte de subir une vengeance rigoureuse et terrible. Le roi de

Prusse perdra la plus belle portion de ses domaines ; la Saxe sera peut-être envahie ; tous les princes de la Confédération seront plus ou moins punis de leur alliance avec l'empire Français ; l'Autriche pleurera la perte de quelques-unes de ses provinces ; et l'empire Ottoman, de nouveau attaqué, sera menacé d'une entière destruction. Si Alexandre est vainqueur, l'Angleterre, devenue plus orgueilleuse que jamais, lèvera pour toujours un sceptre de fer sur toutes les mers du globe ; et, de son côté, la Russie dictera, avec les baïonnettes et les lances de ses cosaques, des lois barbares à tous les peuples civilisés. L'union de ces deux puissances victorieuses, l'une sur mer, et l'autre sur terre, que pourrait-elle produire qui ne fût la cause de l'humiliation et de l'asservissement des Français et de leurs amis, et celle du retour des siècles barbares dont les ténèbres ont couvert si long-temps les plus belles parties de notre continent !

Sans doute, l'empereur Napoléon était pénétré de ces pensées, lorsqu'il forma le dessein de commencer la guerre contre la

Russie. Il ne se dissimula point les difficultés et les obstacles qu'il aurait à vaincre ; mais , plein de confiance dans la grandeur de ses moyens , et dans la valeur de ses troupes , il s'occupa plusieurs mois d'avance à faire des préparatifs dont l'immensité étonne l'imagination , et à rassembler la plus grande armée qui , depuis plusieurs siècles , eût obéi aux ordres d'un seul homme. A sa voix , les guerriers des extrémités de l'Italie , des provinces Illyriennes , et des plaines de l'Autriche , se réunirent sous ses drapeaux , comme les nombreux bataillons de son empire ; à sa voix accoururent les Wurtembergeois , les Bavares , les Westphaliens , les Saxons , les Prussiens , et les braves Polonais du grand duché de Varsovie , qui brûlaient de rompre les fers de leurs anciens compatriotes , courbés sous le joug des Moscovites. Ainsi , on vit autrefois tous les guerriers de l'Europe chrétienne se rassembler sous les étendards de Godefroy de Bouillon , pour marcher contre les Sarrasins , féroces tyrans de la Terre-Sainte. Tous ont les mêmes intérêts à défen-



dre, tous sont animés d'une égale ardeur, tous jurent de se rendre dignes du grand capitaine qui va les commander. En attendant qu'il leur montre les endroits vers lesquels ils doivent aller combattre les hordes moscovites, ils s'assemblent dans les plaines situées entre la Vistule et le Niémen. L'empereur, en faisant ces grands préparatifs, n'avait pas oublié de placer de fortes garnisons dans les places qui pourraient être exposées aux attaques de la Russie, et la ville de Dantzick en reçut une de vingt mille hommes.

Lorsque Napoléon apprit que toutes ses troupes ainsi que celles de ses alliés s'étaient rendues à leur destination, et n'attendaient plus que ses derniers ordres pour commencer la guerre, il partit de Saint-Cloud le 9 mai 1812, et se rendit à Dresde avec l'impératrice. Dans cette capitale de la Saxe, arriva bientôt l'empereur d'Autriche, son beau-père, accompagné de son auguste épouse, des princes ses frères, et des princesses ses filles, sœurs de Marie-Louise. On peut se faire une idée de l'attendrissement de ces grands person-

nages, lorsqu'ils se réunirent, et sur-tout de celui de l'impératrice de France, lorsqu'elle put presser contre son sein l'impératrice sa belle-mère et ses jeunes sœurs, dont elle avait été séparée pendant près de deux ans. Pendant les trois jours des fêtes auxquelles donna lieu cette imposante réunion de deux puissans empereurs et d'un grand nombre de princes, Napoléon ne cessa point de faire auprès de l'empereur de Russie toutes les démarches nécessaires pour l'engager à se désister des prétentions qu'il avait manifestées dans une déclaration envoyée à tous les cabinets, et surtout dans une sommation faite en son nom par son ambassadeur le prince Kourakin à l'empereur des Français, d'évacuer le territoire des princes ses alliés; sommation dont le résultat, s'il avait eu lieu, aurait été de mettre les états de ces princes, surtout les possessions du roi de Prusse et le grand duché de Varsovie, à la merci des armées russes. Comme l'empereur de Russie se trouvait alors à Wilna, en Lithuanie, ce fut dans cette ville que Napoléon lui envoya successivement le gé-

néral Narbonne , son aide de camp , et le comte de Lauriston ; mais le premier fut obligé de revenir quelques jours après , et le second ne put approcher ni d'Alexandre , ni de son ministre des affaires étrangères.

Napoléon avait quitté Dresde , et se trouvait à son quartier général de Gumbinnen , lorsqu'il reçut la nouvelle de l'affront fait à ce dernier envoyé. Aussitôt il donna l'ordre à tous les corps de sa grande armée de passer le Niémen sur les bords duquel il avait arrêté six ans auparavant l'élan de ses légions : « Les vaincus , dit-il alors avec une sorte d'inspiration , prennent le ton des vainqueurs : la fatalité les entraîne ; que leurs destins s'accomplissent ! » Et bientôt après , il ordonne que la proclamation suivante soit mise à l'ordre de l'armée , et lue en présence de tous les soldats :

« SOLDATS !

» La seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. La Russie a juré



une alliance éternelle à la France , et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite , que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin , laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité , ses destins doivent s'accomplir.

» Nous croirait - elle donc dégénérés ! ne serions - nous donc plus les soldats d'Austerlitz ! Elle nous place entre le déshonneur et la guerre ; le choix ne saurait être douteux : marchons donc en avant ! passons le Niémen ! portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises , comme la première ; mais la paix que nous conclurons , portera avec elle sa garantie , et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

Ces paroles animent toute l'armée. Elle brûle de s'élancer au-delà du Niémen , et de se précipiter ensuite sur les hordes de la Russie. Mais avant de suivre ses mouvemens impétueux , disons les noms des

capitaines qui la conduisent, et des grands corps qui la composent.

Le roi de Naples Joachim, beau-frère de l'empereur, illustre guerrier, dont la sagesse égale l'intrépidité, commande la cavalerie. Il a sous ses ordres les braves généraux Nansouti, Montbrun, Bruyères, Saint-Germain, Valence, Vattier, Sébastiani et Defrance. Le maréchal prince d'Eckmühl, qui, dans la dernière guerre contre l'empereur d'Autriche, s'est illustré dans le combat dont le nom lui a été donné comme un titre glorieux, marche à la tête du premier corps, dont le deuxième et la garde impériale suivent le mouvement. Le prince vice-roi, fils adoptif de Napoléon, conduit les quatrième et sixième corps. Ce jeune prince, qui déjà a donné tant de preuves signalées de sa valeur dans les combats les plus périlleux et dans les marches les plus pénibles, brûle de cueillir de nouveaux lauriers, et d'ajouter à sa gloire par de nouveaux exploits. Le roi de Westphalie, qui, dans la dernière campagne de Pologne, a mérité un trône par ses grandes qualités militaires, conduit les

cinquième , sixième et huitième corps. Que d'autres noms célèbres dans les fastes de la victoire nous aurions à citer ! Mais pouvons-nous omettre les maréchaux ducs d'Elchingen, de Tarente , de Reggio , de Bellune, qui tous ont reçu de Napoléon le commandement des autres corps de l'armée ! Les généraux des divisions sont dignes de ces chefs suprêmes ; il suffit de nommer les Morand , les Pajol , les Heudelet , les Lagrange , les Durute , les Partonneaux , les Rapp , les Bruyères , les Castex , les Borde-Soult , les Grouchi , les Gouvion Saint-Cyr , les Eblé , les Régnier , les Colbert , pour prévoir l'issue de la campagne , et les désastres de l'ennemi. C'est faire un brillant éloge des chefs des troupes alliées , que de dire qu'ils sont tous estimés et considérés de l'empereur des Français.

Les troupes n'attendent plus que le dernier signal , pour franchir les flots du Niémen. Le 23 juin , à deux heures du matin , l'empereur arrive aux avant-postes , près de Kowno ; il prend une capote et un bonnet polonais , et visite les rives du



fleuve , accompagné du seul général du génie Haxo. Ce monarque voulait s'assurer par lui-même des endroits où le passage pourrait le plus aisément s'effectuer , et, pour en épargner à ses soldats tous les dangers , il ne craignait pas de s'y exposer lui-même. Enfin le signal est donné ; tout s'ébranle. Au commencement de la nuit du même jour , plusieurs ponts sont jetés sur le Niémen , et toute l'armée , transportée d'ardeur , défile sur la rive droite , sans être inquiétée que par quelques détachemens de cosaques qui s'enfuient bientôt à son approche.

L'empereur de Russie faisait depuis quelques mois son séjour à Wilna , capitale du grand duché de Lithuanie , lorsqu'il apprit le passage du Niémen par l'armée française ; qu'une partie de son armée , commandée par le général Bagavout , coupée de cette ville , se dirigeait sur la Dwina , et que Napoléon s'approchait avec toutes ses forces , pour livrer bataille à ses troupes. Mais celles-ci n'attendirent pas les Français ; après quelques coups de canon , elles battirent en retraite , les laissant maîtres de s'em-

parer de Wilna et de pousser leurs succès jusqu'à la Dwina. Cette marche de notre grande armée, dont tous les corps s'appuyaient les uns sur les autres, en prenant néanmoins différentes directions, causa presque la dissolution de l'armée russe, dont plusieurs corps assez considérables, coupés du centre de leurs opérations, se trouvèrent contraints d'errer pendant plusieurs jours, toujours harcelés, toujours poursuivis par des colonnes nombreuses détachées contre eux : tel fut le sort d'un corps de quarante mille hommes, commandés par le prince Bagration, et d'un autre moins fort de moitié, sous les ordres du général Doctorow. Le premier, ne pouvant faire autrement, s'avança vers le Borysthène, et le second sur la Dwina.

Par la prise de Wilna, et par la fuite des différens corps de l'armée russe que de simples manœuvres avaient déconcertés plus que n'aurait pu faire une bataille perdue, et qui avaient perdu leurs plus riches magasins, la plus grande partie des provinces polonaises, animées de l'esprit

de liberté, et plus encore de vengeance contre leurs oppresseurs, s'insurgèrent de toutes parts. Pour augmenter et régulariser cet élan universel, une confédération générale s'assembla à Varsovie. Là, tous les Polonais sujets de la Russie, ou nouvellement délivrés du joug qui avait pesé sur eux depuis le dernier démembrement, et même depuis le premier, furent invités, au nom de la patrie, à s'unir à leurs compatriotes du grand duché de Varsovie, à prendre les armes, et à embrasser tous les moyens de se soustraire pour jamais à la domination moscovite.

L'entrée des Français à Wilna ne devait pas être suivie du repos. On continua donc de poursuivre l'armée russe, qui ne savait trop sur quel point se diriger devant le torrent qui menaçait de l'engloutir. Le roi de Naples rencontre la cavalerie de son arrière-garde sur la rivière de Dziana, et ordonne à une brigade de cavalerie légère de la charger; ses ordres sont exécutés avec une rare intrépidité, et une ligne entière de dragons et de hussards ennemis est renversée. On



vit alors les régimens prussiens , wurtembergeois et polonais rivaliser d'ardeur et de courage avec les Français qui combattaient avec eux. Arrivé sur l'autre bord de la rivière , l'ennemi se dispose à défendre le passage des ponts qu'il occupe ; mais le général Montbrun qui , deux mois après , devait terminer sa glorieuse carrière à la bataille de la Moskova , fait avancer cinq batteries d'artillerie légère , et la mort vole pendant cinq heures dans les rangs ennemis. Après cet exploit , rien ne retarde plus la marche de notre armée , dont l'avant-garde arriva bientôt sur la Dwina. D'un autre côté , mais sur la même ligne et dans la même direction , la cavalerie commandée par le comte Nansouty , passait la Dziana et culbutait six escadrons de hussards et de dragons russes. Trois jours auparavant , le général des cosaques , cavalerie légère composée de brigands et de pillards , fuyait de Grodno avec six mille de ces barbares. Autant l'armée française avait de corps , autant elle remportait de victoires. Le prince d'Eckmühl entra à Minsk , en chassant devant lui le prince

Bagration ; le roi de Westphalie s'emparait de Nowogrodek ; le général Régnier arrivait à Slonim , le baron de Colbert à Vilcika , où il se rendait maître d'une grande quantité de munitions de bouche , et le prince de Schwartzenberg passait le Bug , à la tête du corps d'armée autrichien , et poursuivait les troupes qui lui étaient opposées.

Ainsi , depuis dix jours que la campagne était commencée par le passage du Niémen , la grande armée avait poussé ses avant-postes sur la Dwina ; la Lithuanie , cette vaste et fertile province , peuplée de quatre millions d'hommes , avait été arrachée en grande partie au sceptre moscovite , et plus de trois cent mille hommes avaient fait près de cent lieues. Mais le spectacle que présentent tant de milliers d'hommes , sous les ordres d'un seul capitaine , dont tous les pas sont marqués par des victoires , est peut-être moins sublime que celui de tout un peuple qui , dans un clin d'œil , brise les chaînes de la servitude , reprend ses droits et se rétablit au rang des nations , dont une am-

bition insatiable l'avait effacé. De tous côtés , le peuple s'émeut ; partout l'aigle blanche de la Pologne est arborée. Du même enthousiasme animés , les ministres des autels , les grands et les nobles , les habitans des campagnes et les femmes même donnent l'exemple du dévouement à la sainte cause de la patrie. Oh ! combien l'empereur fut vivement ému ! quelle douce jouissance pour son cœur , lorsque , traversant l'ancien domaine des Jagellons , usurpé par les descendans des czars moscovites , il se voyait entouré , au milieu des grands duchés de Varsovie et de Lithuanie , d'un nombre infini d'habitans des campagnes , qui , se pressant sur ses pas , lui témoignaient dans leur langage la reconnaissance dont ils étaient pénétrés pour les bienfaits de la liberté qu'il leur apportait. Les Lithuaniens ne s'arrêtent pas à ces démonstrations ; ils s'empressent de marcher sous les étendards de Napoléon ; bientôt la Lithuanie aura fourni à la grande armée six régimens d'infanterie et quatre de cavalerie , et se sera engagée à ne plus rentrer sous la domination



russe, en se réunissant à la Confédération générale de Varsovie, pour le rétablissement du royaume de Pologne.

Pendant que la Lithuanie rentrait dans ses droits, le maréchal duc de Tarente s'emparait de la capitale de la Samogitie, une des plus belles et des plus fertiles provinces de la Pologne, et bientôt se rendait maître du reste du pays, sans que les Russes osassent tenir devant les bataillons prussiens qui les poursuivaient. Ainsi que les Lithuaniens, les Samogitiens font éclater les transports de leur patriotisme. Ils étaient libres, et ils sont devenus esclaves; et les propriétaires, dépouillés de leurs domaines, en ont vu passer les plus beaux aux Zubow, ces favoris de Catherine II. Ainsi l'armée française s'est investie de l'apostolat de la liberté, à l'égard des Polonais, et les armes dont elle se sert contre les Russes servent à briser les chaînes de plusieurs millions d'hommes dont les ancêtres avaient combattu sous les drapeaux de Sobieski.

L'aile droite de l'armée répondait à l'aile gauche, par ses succès. Le prince

d'Eckmühl, après être entré dans la ville de Minsk, s'emparait de la place forte de Borisow, sur la rivière de Bérésina; le général Latour-Maubourg se rendait maître de Mir, après un combat contre l'arrière-garde ennemie, où les Polonais, inférieurs en nombre à la cavalerie russe composée de plusieurs milliers de cosaques, prouvaient avec éclat ce que peut le courage animé de l'esprit de patriotisme contre une bravoure aveugle et sauvage.

Avant de suivre le centre de la grande armée française dans sa marche contre celui de la grande armée russe, arrêtons un instant nos regards sur cette confédération générale de Varsovie, assemblée pour rétablir, sous les auspices de l'empereur des Français, l'antique indépendance et les brillantes destinées de la Pologne. Le choix qu'elle a fait, pour la présider, du prince Adam Czartorinski, vieillard vénérable, annonce que la prudence réglera ses délibérations, comme le courage les soutiendra. Aussi à peine a-t-elle invité tous les Polonais à se confédérer, qu'elle prend la résolution d'envoyer une

députation au roi de Saxe , grand duc de Varsovie , pour lui demander son accession à la grande révolution qu'elle prépare , et une autre à Napoléon , pour le supplier de couvrir de sa puissante protection le berceau de la Pologne renaissante.

Le roi de Saxe eut bientôt donné son consentement à cet élan généreux de ses sujets de Pologne vers leur ancien gouvernement ; et ce fut à Wilna que l'empereur Napoléon reçut les députés partis de Varsovie pour lui offrir les hommages de la Confédération polonaise ; c'était le 11 juillet ; et le 28 juin ce monarque avait fait son entrée à Wilna , au milieu des acclamations des habitans de cette grande ville. Sans prendre de repos , il se rendit le même jour sur les bords de la Vilia , sur laquelle il ordonna que deux ponts fussent construits. Pendant ce travail de deux heures , assis sur un banc de bois , il se plaisait à s'entretenir avec une extrême affabilité avec tous ceux qui avaient le bonheur d'approcher de sa personne. Il leur parloit des établissemens du pays , de la manière dont ils





AFFABILITÉ DE NAPOLEON.

179



NAPOLEON RECOMMANDANT LES BLESSÉS.

étaient administrés, et s'informait de tous les détails relatifs à la prospérité de la Lithuanie.

Nous ne rapportons point en son entier le discours du président des députés de la Confédération à l'empereur ; nous en citerons seulement les paroles suivantes, qui font connaître le but de cette députation. «.... Sire, la Confédération nous a députés devant vous pour soumettre l'acte par lequel elle s'est constituée, à votre sanction suprême, et pour vous demander votre puissante protection pour le royaume de Pologne..... L'intérêt de l'empire de votre majesté veut le rétablissement de la Pologne. Peut-être l'honneur de la France y est-il intéressé.... Nous présentons à votre majesté l'acte de confédération qui proclame la renaissance et l'existence de la Pologne. Nous renouvelons devant elle, au nom de nos frères, l'engagement solennel de poursuivre jusqu'à la fin, et par le concours de toutes les volontés, de tous les moyens, et, s'il le faut, par tout le sang qui coule dans nos veines, l'entreprise que nous

n'aurons pas formée en vain , si votre majesté daigne la protéger.»

« J'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire , répondit l'empereur aux députés : Polonais , je penserais et j'agirais comme vous ; j'aurais voté comme dans l'assemblée de Varsovie : l'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé. Dans ma position , j'ai bien des intérêts à concilier et bien des devoirs à remplir. Si j'eusse régné lors du premier , du second et du troisième partage de la Pologne , j'aurais armé tout mon peuple pour vous soutenir. Aussitôt que la victoire m'a permis de restituer vos anciennes lois à votre capitale et à une partie de vos provinces , je l'ai fait avec empressement , sans toutefois prolonger une guerre qui eût fait couler encore le sang de mes sujets. J'aime votre nation. Depuis seize ans , j'ai vu vos soldats à mes côtés , sur les champs d'Italie , comme sur ceux d'Espagne. J'applaudis à tout ce que vous avez fait : j'autorise les efforts que vous voulez faire ; tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions ,



je le ferai. Si vos efforts sont unanimes , vous pouvez former l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits ; mais dans ces contrées si éloignées et si étendues , c'est surtout sur l'unanimité des efforts de la population qui les couvre , que vous devez fonder vos espérances de succès.

» Je vous ai tenu le même langage lors de ma première apparition en Pologne : je dois ajouter ici que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses états , et que je ne saurais autoriser aucune manœuvre , ni aucun mouvement qui tendrait à le troubler dans la paisible possession de ce qui lui reste des provinces polonaises. Que la Lithuanie , la Samogitie , Witepsk , Polotsk , Mohilow , la Volhinie , l'Ukraine , la Podolie , soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne , et la providence couronnera par le succès la sainteté de votre cause ; elle récompensera ce dévouement à votre patrie , qui vous a rendus si intéressans , et vous a acquis tant de droits à mon estime et à ma protection, sur la-

quelle vous devez compter dans toutes les circonstances. »

Trois jours après cette audience mémorable, donnée par l'empereur à la députation polonaise, une fête nationale fut célébrée à Wilna avec un enthousiasme universel. Tout le peuple se rendit à l'église cathédrale, où, en présence des députés de la Confédération et de tous les magistrats nommés en dernier lieu par l'empereur, fut chanté le cantique d'actions de grâces, usité dans les églises catholiques, pour remercier Dieu de ses bienfaits, et ensuite fut lu l'acte d'adhésion de la Lithuanie à la Confédération générale de la Pologne. C'était un grand spectacle que celui qu'offrait tout un peuple délivré de l'oppression étrangère, levant les mains au ciel pour le remercier de lui avoir envoyé un libérateur dans la personne de Napoleon-le-Grand ! Pour ajouter à la solennité de ce beau jour, et consacrer la réunion de la Lithuanie à la grande Confédération du duché de Varsovie, le gouvernement provisoire décida qu'une dot de 1,000 fr. serait donnée à une fille lithuanienne qui

épouserait un homme né dans la Grande-Pologne, et une autre de pareille somme à une polonaise qui s'unirait à un lithuanien. Le premier couple se présenta au même instant et reçut la bénédiction nuptiale. Un bal magnifique que l'empereur honora de sa présence termina cette mémorable journée. De retour à Varsovie, les députés ayant mis sous les yeux de la Confédération la réponse de l'empereur, il fut ordonné qu'elle serait gravée sur le marbre en lettres d'or, et placée dans la salle de la diète.

Pendant que ces choses se passaient à Wilna, l'empereur Alexandre se retirait à Witepsk, et son armée traversait en fuyant l'espace de quatre-vingts lieues qui sépare Wilna de cette dernière ville, en reculant de Drissa. Mais Witepsk devait être aussi bientôt évacuée, et Smolensk devait trembler pour elle-même.

Pendant que le corps d'armée du prince Bagration, vivement poursuivi par le prince d'Eckmühl, cherchait son salut dans les marais et fuyait sur le Dnieper, à plus de cent lieues de la grande armée russe, celle-



ci, commandée par l'empereur Alexandre en personne, se retirait sur la Dwina, harcelée dans sa retraite par le général Sébastiani, et sur son flanc gauche par le maréchal duc de Reggio, qui s'étant emparé de Dunabourg, marcha sur Dronia. Comme elle venait de se réunir, au nombre de plus de cent mille hommes, dans le camp retranché de Drissa, et qu'elle venait d'obtenir un léger avantage sur la cavalerie du général Sébastiani, il était vraisemblable qu'elle y voulait attendre l'armée française pour lui livrer bataille. Dans cette persuasion, Napoléon marcha de ce côté, pour la forcer dans ses retranchemens; mais elle ne l'attendit pas, et elle évacua son camp, dont les ouvrages, qui avaient coûté une année entière de travail, furent détruits. L'armée française ne trouvant plus d'obstacles pour traverser la Dwina, parce que tous les ouvrages que les Russes avaient faits pour en défendre le passage, avaient été abandonnés, marcha sur la rivière d'Oula, et sur Witepsk, où Alexandre s'était rendu, et s'empara de Polotsk. Dans le même temps, le prince

d'Eckmühl s'approchait de Mohilow, et après avoir exterminé deux mille hommes qui formaient la garnison de cette ville, il s'en rendait maître, malgré les cosaques du prince Bagration, dont le corps d'armée éprouva une grande perte dans un combat livré près de cette ville.

---

Combat d'Ostrowno à l'avantage des Français.

L'empereur Alexandre et le grand duc Constantin, voyant la marche impétueuse de notre armée, avaient quitté Witepsk, laissant quatre corps de leur armée chargés de l'arrêter, pendant qu'un autre, commandé par le prince de Wittgenstein, couvrirait la route de Pétersbourg où ils s'étaient rendus. Aucun combat important n'avait encore eu lieu. Ce fut à deux lieues en avant d'Ostrowno, que, le 26 juillet, deux divisions de cavalerie aux ordres du général Nansouti, et le huitième régiment d'infanterie légère, rencontrèrent l'armée russe. Le combat s'engagea. En vain l'ennemi, soutenu de son artillerie,

vent enfoncer nos colonnes ; sa cavalerie et son infanterie sont culbutées après plusieurs charges brillantes , et ses batteries sont enlevées. Plus l'avant-garde de l'armée avançait , et plus elle trouvait de résistance. Le lendemain 27 , le vice-roi voit à une lieue d'Ostrowno une nombreuse arrière-garde , maîtresse de plusieurs positions dont les bois augmentent l'importance. Il l'attaque. Près de vingt mille hommes sont engagés. Après la plus opiniâtre résistance , l'ennemi est contraint d'abandonner ses positions les unes après les autres , et les bois qui les protégeaient sont emportés à la baïonnette.

Malgré ces deux défaites successives , les Russes de l'arrière-garde voulurent tenter encore une fois le sort des combats. Le jour suivant , dix mille hommes de leur cavalerie parurent au lever du soleil , postés en échelons dans la plaine. De sa droite , cette cavalerie était appuyée à la Dwina , et de sa gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Ce fut dans cette circonstance que deux compagnies de voltigeurs , animées du



courage d'une armée entière , offrirent le plus beau spectacle dont l'histoire fasse mention après le dévouement célèbre des trois cents Spartiates de Léonidas. Ces deux cents hommes suivent avec intrépidité la rive du fleuve , laissant bien loin derrière eux les troupes qui pouvaient les soutenir , et marchent fièrement sur cette énorme masse de cavalerie qui s'avance pour les envelopper. Déjà on désespère de leur vie ; mais au milieu d'un si grand danger , ces braves se réunissent , se resserrent , et pendant une heure investis de tous côtés , ils font mordre la poussière à plus de trois cents hommes , et donnent par leur héroïque défense le temps à notre cavalerie de se montrer tout entière dans la plaine. Bientôt , par les savantes manœuvres du roi de Naples et du prince vice-roi , en moins d'une heure toutes les positions de l'ennemi sont emportées , et il est rejeté au-delà d'une rivière qui coule à une petite lieue en avant de Vitepsk. Voyant la déroute de leur arrière-garde , les Russes déployèrent dans cet espace une armée

de quinze mille hommes de cavalerie et de soixante mille d'infanterie.

Des forces si nombreuses firent croire à l'empereur que les généraux russes voulaient livrer bataille le lendemain. Il passa donc le reste du jour à reconnaître le terrain et à faire ses dispositions ; mais cet appareil de l'ennemi n'était qu'une vaine ostentation de ses forces , et le jour suivant , il avait continué de grand matin sa retraite sur Smolensk , laissant Vitepsk à la disposition de l'armée française.

L'empereur était sur une hauteur , dans le moment même qu'il se retirait dans toutes les directions. Tout près de là étaient postés les deux cents voltigeurs , qui , seuls , avaient attaqué la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur belle contenance , il envoya demander de quel corps ils étaient. Ils répondirent : *du neuvième , et les trois quarts enfans de Paris.* — *Dites-leur* , dit l'empereur , *que ce sont de braves gens : ils méritent tous la croix.* Courageux Français ! de quels sentimens ne fûtes-vous pas pénétrés dans ce beau moment ! Sans doute ,



*NAPOLÉON DISTRIBUANT DES CROIX AUX BRAVES*

219



*MORT D'UN JEUNE HOMME QUI AVAIT PRÉDIT  
L'ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS MOSCOU.*



oubliant les dangers que vous aviez courus, vous jurâtes d'en affronter de nouveaux, et de sacrifier votre vie pour un prince si attentif à récompenser votre bravoure! Le même jour 28, Napoléon fit son entrée à Vitepsk, y établit son quartier général, et mit l'armée en quartiers de rafraîchissement, en attendant qu'elle pût voler à de nouvelles victoires.

Deux jours après, le maréchal duc de Reggio, qui s'était avancé de Polotsk sur Sébej, rencontra le corps d'armée du général Wittgenstein. Un combat s'engagea, et la seule division Legrand soutint tout l'effort de l'ennemi. Le lendemain 31 juillet, celui-ci, comptant sur la supériorité de ses forces, se porta sur la Drissa, derrière laquelle le duc de Reggio prit position avec le deuxième corps, et fit masquer une batterie de quarante pièces de canon. Le prince de Wittgenstein n'hésite pas, le 1<sup>er</sup> août, de faire passer la rivière à son armée; c'était à quoi le maréchal s'attendait. Lorsque quinze mille hommes ont traversé avec quatorze pièces de canon, il fait démasquer cette terri-

ble batterie, qui pendant une demi-heure vomit sur eux un épouvantable déluge de mitraille. En même temps, deux divisions marchent sur eux au pas de charge et la baïonnette en avant. Ce n'est pas un combat ; mais une boucherie ; et de ces quinze mille hommes, la moitié est prisonnière, tuée ou noyée. Ainsi quelques jours ont suffi à l'armée française pour remporter trois belles victoires sur les armées russes, à Mohilow, à Ostrowno et à Polotsk : heureux présages des nouveaux triomphes qui l'attendent ! Cependant quelle conduite tenaient les généraux de la Russie, dans des circonstances si malheureuses pour leurs armées ? Ils envoyaient de toutes parts des proclamations mensongères et virulentes contre l'armée française et son auguste chef, et cherchaient par tous les moyens à porter les troupes alliées à une criminelle désertion. De plus, qui le croira ? Quand l'armée russe fuyait à marches forcées, en détruisant ses magasins, on chantait des *Te Deum* dans toutes les églises de Pétersbourg, de Smolensk et de Moscou.

Avant les trois combats dont nous venons de parler, le corps prussien aux ordres du général Grawert, lequel faisait partie du corps d'armée commandé par le maréchal duc de Tarente, avait soutenu, le 9 juillet, un glorieux combat, près du village d'Ekau contre un corps russe chargé de défendre les approches de la ville de Riga. Dans cette affaire glorieuse pour les armes prussiennes, le général Grawert, avec cinq bataillons seulement, le général de Kleist, qui n'en commandait que trois, et six escadrons de cavalerie, repoussèrent l'infanterie russe, forte de huit bataillons, et la cavalerie composée de huit escadrons et d'un régiment de cosaques.

Pendant son séjour à Witepsk, ville considérable et très-peuplée, l'empereur ne cessait de travailler la nuit comme le jour. Animé d'une sollicitude vraiment paternelle pour les soldats, il voulait tout voir de ses propres yeux; il descendait dans les moindres détails pour tout ce qui concernait leur bien-être; les blessés et les malades étaient surtout l'objet de ses attentions, et les hôpitaux celui de ses visites.



Aussi l'organisation de ces asiles de l'humanité ne laissait-elle rien à désirer, et les braves qui y étaient admis, y recevaient-ils tous les soins qu'exigeait leur situation. Pour tenir ses troupes en haleine, malgré le repos qu'il leur donnait, tous les matins il les rassemblait en grande parade et en passait la revue devant le palais où il logeait, propriété du prince de Wurtemberg, gouverneur de la Russie Blanche : ce fut dans une de ces revues, qu'il voulut récompenser le général Friant, de ses longs et glorieux services, en le nommant colonel des grenadiers de sa garde, en remplacement du général d'Orsenne qui venait de mourir à Paris.

Comme l'armée se refaisait de ses fatigues, dans ses cantonnemens aux environs de Witepsk, le 8 août, douze mille hommes de cavalerie ennemie se portèrent sur le village d'Inkovo, occupé par une partie de la cavalerie du roi de Naples, sous les ordres du général Sébastiani. Trop faible pour résister à des forces si nombreuses, cette division fut contrainte

de battre en retraite ; mais elle le fit en si bon ordre, que , pendant toute la journée, elle ne recula que d'une demi-lieue , faisant éprouver à l'ennemi une perte égale à la sienne. Deux jours après , l'empereur résolut de marcher à l'ennemi qui s'était retiré à Smolensk , et de s'emparer de cette grande ville, en s'y portant par l'autre rive du Borysthène. Le roi de Naples et le duc d'Elchingen se portèrent alors sur ce fleuve à l'embouchure de la Bérézina, vis-à-vis Khomino , et y jetèrent deux ponts dans la nuit du 13 au 14 du même mois. Le 12 , l'armée russe partie de Smolensk , s'était mise en marche , ne sachant trop quel parti prendre, ni de quel côté se diriger. La terreur que lui avaient inspirée les combats précédens était la cause de son hésitation. Tous les corps formant le centre de la grande armée étaient en mouvement. Le vice-roi se rendit à Rasasna , où se réunit le troisième corps de cavalerie , et où l'empereur porta son quartier général. On jeta trois ponts dans cet endroit sur le Borysthène. Presque dans le même temps , le prince d'Eck-

mühl réunissait tout son corps à Dombrowna, et le prince Poniatowski, à la tête de ses polonais, arrivait de Mohilow à Romanow. Le 14, le général Grouchi partit de Rasasna à la pointe du jour, marcha sur Liadié, et après avoir chassé deux régimens de cosaques, réunit son corps à celui du général Nansouti. Le même jour, la cavalerie du roi de Naples, soutenue par le corps du duc d'Elchingen, arriva à Krasnoi, sur la route de Smolensk. En face de cette ville, une division ennemie forte de sept mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et de douze pièces de canon, osa s'opposer à la marche de cette avant-garde. Sa résolution lui fut fatale. En un instant attaquée et chassée, elle se replia sur la ville de Krasnoi qu'elle voulut défendre. Plusieurs charges de cavalerie, exécutées avec intrépidité, et les baïonnettes de l'infanterie légère la réduisirent à moitié.

Après ce succès, l'armée marcha en avant, et le 16 elle se montra en bataille sur les hauteurs voisines de Smolensk. Cette ville, une des plus belles de la



Russie, et considérée par les Russes comme le boulevard de Moscou, présentait une enceinte de murailles de près de deux lieues de tour, de dix pieds d'épaisseur et de vingt-cinq pieds de hauteur, flanquées de tours de distance en distance, et armées en plusieurs endroits de canons de gros calibre. L'empereur reconnut la ville et plaça son armée, qui resta en position pendant toute la journée. Le maréchal duc d'Elchingen fut placé à la gauche, vers le Borysthène, le prince d'Eckmühl occupa le centre, le prince Poniatowski forma la droite; la garde fut mise en réserve au centre; le prince vice-roi à la droite, à l'extrémité de laquelle fut envoyée la cavalerie, sous les ordres du roi de Naples. Le huitième corps, commandé par le duc d'Abrantès, s'était égaré, pour avoir fait un faux mouvement.

---

Bataille de Smolensk gagnée contre les Russes,  
le 17 août. Embrasement de cette ville.

L'armée française resta en observation pendant la moitié de la journée du 17.

Sur la rive droite du Borsythène, on apercevait les corps ennemis qui avaient été tournés, revenant sur leurs pas avec précipitation, afin de défendre une ville pour le salut de laquelle les généraux russes avaient reçu des ordres réitérés, fallût-il même livrer bataille. Trente mille hommes occupaient Smolensk, et le reste de l'armée russe, double de ce nombre, se formait sur la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, avec laquelle trois ponts la mettaient en communication. Il était deux heures après midi, et l'ennemi restait immobile, malgré une fusillade qui dès le matin s'était soutenue sur toute la ligne. L'empereur, instruit qu'il se fortifiait dans les murs de Smolensk, qu'il refusait la bataille, et que, malgré les ordres qu'il avait reçus, et la belle position qu'il pouvait prendre, il manquait de résolution, se porta sur la droite de l'armée, et ordonna au prince Poniatowski de faire un changement de front, de porter sa droite en avant, de la placer sur le Borysthène, et d'occuper un des faubourgs par des postes et des batteries, pour intercepter, en dé-

truisant le pont, la communication de la ville avec la rive droite. Cependant le prince d'Eckmühl eut ordre d'attaquer deux faubourgs retranchés à deux cents toises de la place, et dont chacun était défendu par sept à huit mille hommes d'infanterie et des pièces de canon de gros calibre. Le général Friant acheva l'investissement, en appuyant sa droite au corps du prince Poniatowski, et sa gauche au centre commandé par le prince d'Eckmühl.

Ces dispositions ordonnées avec autant de promptitude que de précision, la division de cavalerie du comte Bruyères chassa les cosaques et la cavalerie ennemie, et s'empara du plateau le plus voisin du premier pont. Une batterie de soixante pièces de canon ayant été établie en cet endroit, les masses d'infanterie russe qui occupaient la rive droite du fleuve, foudroyées par la mitraille de cette artillerie, abandonnèrent leur position. L'ennemi, voulant éteindre le feu de cette terrible batterie, se décida à en placer deux de vingt pièces de canon, dans un couvent; mesure qui n'empêcha pas la communication avec la rive droite



de devenir extrêmement difficile pour le passage d'une armée, ou même d'un simple corps de troupes.

Nous avons dit que l'ennemi avait retranché deux faubourgs à deux cents toises de la place. Le général Morand fut chargé par le prince d'Eckmühl d'attaquer celui de droite, et le général Gudin celui de gauche. Cette double attaque, commencée par une longue canonnade, et continuée par une fusillade assez courte, fut terminée par la baïonnette. Les faubourgs furent enlevés avec la plus rare intrépidité; et ceux qui les défendaient se retirèrent dans le chemin couvert, non sans éprouver une grande perte. L'ennemi avait une position hors de la ville, sur la gauche de l'armée française; le duc d'Elchingen s'en empara, et poursuivit les fuyards jusque sur les glacis.

Les faubourgs emportés, il fallait attaquer le corps de la place. Trois batteries de pièces de douze furent placées contre les murailles, à six heures du soir. L'ennemi fut contraint d'abandonner les tours qu'il occupait, pour échapper au feu qu'y

mirent les obus, et des batteries d'enfilades lui rendirent impraticables ses chemins couverts. La résistance n'était pas moins opiniâtre que l'attaque était vive. Les quatre divisions de l'armée russe, qui défendaient d'abord la ville, avaient été renforcées par deux divisions et deux régimens d'infanterie de la garde, envoyés de la rive droite. Ce surcroît de forces engagea l'ennemi à tenir dans la ville pendant plus de la moitié de la nuit, quoiqu'elle fût tout en feu, que les trois batteries de brèches tirassent avec la plus grande activité, et que deux compagnies de mineurs fussent attachées aux remparts. C'était pour les Français le spectacle d'un volcan, que les tourbillons de flamme et de fumée qui s'élevaient au milieu des ténèbres du sein de cette ville embrasée ; spectacle bien affligeant pour des soldats civilisés et accoutumés à faire la guerre avec tous les ménagemens qu'exige l'humanité. Enfin, à une heure après minuit, l'armée russe, voyant l'impossibilité de défendre une place incendiée, se retira et alla rejoindre les divisions qui étaient restées

immobiles sur la rive droite du fleuve. Les Français ignoraient cette circonstance, lorsque les grenadiers montèrent à deux heures à l'assaut; et ce ne fut que par la facilité qu'ils eurent d'escalader les remparts sans éprouver aucune résistance, qu'ils reconnurent qu'ils étoient maîtres de la ville.

La bataille de Smolensk coûta à l'armée russe au moins quatorze mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers, et les Français n'y perdirent que sept cents morts, et n'y eurent au plus que trois mille deux cents blessés. Deux cents pièces de canon et mortiers de gros calibre tombèrent en leur pouvoir. Ce fut néanmoins un grand désavantage pour l'armée française que la ville de Smolensk, une des plus considérables de la Russie, fût devenue la proie des flammes. Sans cet incendie, qui consuma d'immenses magasins de denrées de toute espèce, elle aurait été d'une grande ressource pour l'armée. Néanmoins, dans l'état où elle était après ce funeste événement, elle offrait encore de grands avantages sous le point de vue mi-



litaire. D'ailleurs, la province de ce nom étant très-fertile, l'armée française devait y trouver en abondance des subsistances et des fourrages.

Le lendemain de cette victoire, les ponts du Borysthène, que les Russes avaient brûlés en se retirant, furent rétablis, et les progrès de l'incendie furent arrêtés. Ensuite l'armée victorieuse se mit à la poursuite de l'armée vaincue, dont les divisions, au nombre de douze, avaient été ou défaites ou entamées dans les combats précédens, excepté deux et la garde de l'empereur de Russie.

---

Victoire remportée à Polotsk contre les Russes, par le maréchal de Reggio, le 17 août.

Dans le même temps que la grande armée russe était chassée de Smolensk, le duc de Reggio remportait à Polotsk une victoire sur le général Wittgenstein, dont le corps d'armée avait été renforcé de douze bataillons de la garnison de Dunabourg. Informé de cette circonstance, et voulant attirer ce général à un combat en-deçà

d'un défilé situé sous Polotsk, il rangea les deuxième et sixième corps d'armée en bataille, en avant de cette ville. Le général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et le 17 août, et fut repoussé avec la plus grande vigueur. Dans ces deux combats, se distinguèrent les Bava-rois, commandés par le général de Wrède. Malheureusement, le duc de Reggio reçut une dangereuse blessure à l'épaule, au moment où il cherchait à profiter de sa victoire, en poussant les vaincus contre le défilé. Le lendemain 18, le général Gouvion-Saint-Cyr, qui l'avait remplacé dans le commandement des deux corps d'armée, fit ses dispositions pour attaquer les Russes à quatre heures après midi. A une heure, il fit filer les équipages de l'armée, placés derrière Polotsk, sur la rive gauche de la Dwina et sur la route d'Oula. Pour en imposer à l'ennemi, il fit semblant de faire couvrir ce mouvement par des troupes qui la veille étaient repassées sur la rive gauche.

A trois heures après midi, cette colonne d'équipages avait filé en vue de l'ennemi; les troupes qui les protégeaient et qui

s'étaient dirigées derrière Polotsk, ainsi qu'une division de cuirassiers et une brigade de cavalerie légère, repassèrent la Dwina et rentrèrent à Polotsk, avec la plus grande partie de l'artillerie. Vers les cinq heures environ, toutes les troupes avec l'artillerie étaient en position d'attaquer l'ennemi, sans qu'il eût rien aperçu de ces préparatifs. A cinq heures l'attaque commença par un grand feu de l'artillerie, et dans le moment même les colonnes de l'infanterie s'élancèrent pour attaquer la gauche et le centre de l'ennemi. La division bavaroise du général de Wrède, débouchant de la droite du village de Spas, attaqua, avec autant d'intelligence que de bravoure, la gauche des Russes; les Bavaois, aux ordres du général Deroy, débouchèrent par ce même village; la division Legrand à gauche, se liait elle-même à celle du général Vernier, dont une brigade observait la droite de l'ennemi. La division Merle couvrait le front de la ville de Polotsk et une partie du revers.

Les Russes, quoique surpris, soutinrent d'abord nos attaques avec beaucoup de



calme et de sang-froid, par la confiance que leur inspiraient leurs forces et une artillerie de cent pièces de canon ; mais avant la nuit leur aile gauche était entièrement forcée et leur centre dans une déroute complète , quoiqu'ils eussent défendu leur position avec beaucoup de valeur et un grand acharnement. Ce fut un bonheur pour eux que de s'être placés près des bois. Sans cet abri , ils auraient perdu un très-grand nombre de prisonniers , en abandonnant le champ de bataille , couvert de plusieurs milliers des leurs , morts ou blessés , et vingt pièces de canon.

Dans cette brillante affaire , où le général Gouvion-Saint-Cyr montra toute l'habileté d'un capitaine consommé , les Bava-rois se montrèrent dignes de la haute réputation de valeur qu'ils s'étaient acquise dans la dernière campagne de Pologne , et dans la dernière guerre contre l'Autriche. Mais l'armée française eut à regretter leur vieux et brave général Deroy qui , blessé dangereusement , ne vécut que quelques jours après sa blessure. Du

moins, il eut en mourant la consolation de recevoir les témoignages les plus glorieux de l'estime et de la munificence de l'empereur, qui, à la nouvelle de la victoire de Polotsk, le créa comte de l'empire avec une dotation de 30,000 fr. de revenu. Quant au général Saint-Cyr, il méritait la distinction suprême des guerriers; il fut créé, par Napoléon, maréchal de l'empire. Les bienfaits de ce monarque s'étendirent aussi aux officiers et aux soldats qui avaient contribué au succès de cette journée; le corps bavarois surtout obtint de lui des récompenses et des décorations.

---

Combat de Valontina. Nouvelle victoire de l'empereur.

Après avoir incendié Smolensk, qu'ils disaient devoir être le tombeau des Français, et avoir repassé le Borysthène, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Russes prirent la route de Moscou, et cherchèrent différentes positions pour arrêter les progrès de l'armée française; mais l'activité

de l'empereur ne leur donna pas le temps de se retrancher pour attendre des renforts. Le 19, le pont sur le Borysthène étant achevé, le maréchal duc d'Elchingen, passa sur la rive droite de ce fleuve, et se mit à leur poursuite. A une lieue environ, il rencontra le dernier échelon de leur arrière-garde. C'était une division de cinq à six mille hommes, avantageusement postée sur des hauteurs. Il les fait attaquer aussitôt à la baïonnette par le quatrième et le soixante-douzième régiment d'infanterie de ligne ; ils ne peuvent résister à l'impétuosité de nos soldats ; ils fuient et abandonnent leur position, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, et près de quatre cents prisonniers en notre pouvoir. Alors ils se retirent sur le second échelon placé sur les hauteurs de Valontina. Le dix-huitième régiment de ligne les y poursuit et leur enlève cette nouvelle position. Peu après, et environ à quatre heures après midi, toute l'arrière-garde ennemie, forte d'environ quinze mille hommes, se présente au combat. Si le duc d'Abrantès, qui aviat



passé le Borysthène à deux lieues sur la droite de Smolensk, avoit mis plus de décision dans sa marche, en débouchant sur les derrières de l'ennemi, il aurait pu, en interceptant la grande route de Moscou, opposer un puissant obstacle à la retraite de cette arrière-garde. Les autres échelons de l'armée russe profitèrent de cette indécision et revinrent sur leurs pas.

Quatre divisions s'avancèrent pour soutenir leur arrière-garde déjà engagée par une vive fusillade. De ce nombre étaient les divisions de grenadiers qui n'avaient pas encore combattu. Près de six mille hommes de cavalerie soutenaient leur droite, et des bois garnis de tirailleurs couvraient leur gauche. Cette position, qui était fort belle et paraissait inexpugnable, devait être conservée le plus long-temps possible par l'ennemi, pour qu'il pût ou effectuer tranquillement sa retraite, ou réussir dans ses desseins ultérieurs. L'armée française ne la jugeait pas moins importante, et ne désirait pas moins de l'enlever, afin d'accélérer la retraite des Russes, et de s'emparer des chariots qui transpor-

taient les blessés , et tous les équipages dont l'arrière-garde protégeait l'évacuation. Ce furent ces circonstances qui donnèrent lieu au combat de Valontina , un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

A six heures du soir , la division commandée par le général Gudin , qui , dès l'instant qu'on s'était aperçu du grand secours que l'ennemi avait envoyé à son arrière-garde , avait reçu l'ordre d'aller soutenir le troisième corps , déboucha en colonne sur le centre de la position des Russes , et , soutenue par la division du général Ledru , enleva cette position après une heure de combat. La valeur des troupes ne fut pas ralentie par une blessure mortelle que reçut , au commencement de l'action , le général Gudin. Atteint à la cuisse d'un boulet de canon , il termina par une mort glorieuse , une vie pleine de belles actions. Cette perte fut très - sensible à toute l'armée , dont ce général était un des officiers les plus distingués , autant par ses qualités morales et sociales que par sa valeur et son intrépidité.

Après ce combat où il avait perdu huit généraux tués ou blessés, un autre fait prisonnier, et près de huit mille hommes morts, blessés ou prisonniers, l'ennemi s'enfuit avec tant de précipitation, que le lendemain notre cavalerie légère ne rencontra pas un seul cosaque dans l'espace de huit lieues. Après cette défaite, l'armée russe s'affaiblit, non-seulement par la perte qu'elle venait d'éprouver sur le champ de bataille, mais encore par la désertion de la plupart des soldats polonais des provinces de Mohilow et de Smolensk, qui profitèrent de la proximité de leurs villages pour abandonner leurs drapeaux.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'empereur ayant fait assembler l'armée sur le champ de bataille couvert de morts, de mourans et de débris, voulut récompenser les régimens et les soldats qui s'étaient distingués dans les deux combats précédens. Le cent vingt-septième régiment de ligne de la division du général Gudin, qui était un nouveau régiment, et qui s'était comporté avec beaucoup de courage, quoiqu'il ne se fût encore trouvé



à aucune bataille, reçut le droit d'avoir une aigle; et quatre-vingt-sept braves des douzième, vingt-unième régimens d'infanterie de ligne, et du septième d'infanterie légère, reçurent la décoration de l'honneur dans un cercle tenu en présence de l'empereur. Ces choix, fondés sur des actions d'éclat, furent confirmés par les acclamations des troupes. C'était un beau spectacle que celui qu'offraient plus de cent mille hommes sur un champ de bataille couvert des trophées de la victoire, ayant les yeux fixés sur le plus grand capitaine de l'univers, entouré des princes et des maréchaux; et confirmant par des cris prolongés le jugement sévère et impartial, qu'il portoit, de concert avec les chefs de l'armée, sur la bravoure de ses soldats. Qu'ils étaient grands à leurs propres yeux, ces braves sur lesquels s'arrêtaient les éloges d'un souverain si juste appréciateur du mérite et de la valeur, et les applaudissemens de leurs innombrables frères d'armes!

Nous ne suivrons point pour le moment les hordes russes dans leur fuite précé-

pitée , brûlant les ponts , dévastant les routes pour retarder la marche de l'armée française , dont l'avant-garde est à leur poursuite, et traitant leur propre pays avec autant d'inhumanité que des provinces ennemies.

Portons un instant nos regards sur la gauche et la droite de l'armée, pendant que, semblable à un coin terrible, le centre enfonçait la grande armée russe. Le duc de Tarente continuait à détruire la place de Dunabourg sur la Dwina. Des bois de construction , des palissades, des débris de toute espèce servaient à faire d'immenses feux de joie par lesquels le dixième corps d'armée célébrait l'anniversaire de la naissance de l'Empereur. Cette opération était un préliminaire du siège de Riga , pour lequel l'équipage de siège se portait de Tilsitt sur la Dwina. Plus près du centre , le maréchal Saint-Cyr , après le glorieux combat de Polotsk , prenait position sur la Drissa , sans que l'ennemi , dont la déroute avait été complète osât s'opposer à ce mouvement. Le duc de Bellune , à la tête de trente mille hommes formant le neu-

vième corps , qui devait composer la réserve , marchait de Tilsitt sur Wilna , pour être prêt à renforcer l'armée du maréchal Saint-Cyr , ou le centre , commandé par l'empereur en personne. Entre l'Elbe et la Vistule , le duc de Castiglione commandait un autre corps destiné à marcher en avant , au premier signal. Sur notre droite , le prince de Schwartzenberg , à la tête des Autrichiens et des Saxons , poursuivait l'ennemi sur la route de Divin , ou l'obligeait de brûler ses bagages , ou lui prenait huit cents chariots qu'il n'avait pu ni emmener , ni détruire. Par ce revers , l'armée russe , commandée par le général Tormasow , se trouvait dans la plus grande détresse , et hors d'état de rien entreprendre de sérieux.

Cependant l'ennemi , battu en dernier lieu à Valontina , faisait mine quelques jours après de vouloir tenir à Doroghoboui , et avait en conséquence fait quelques tranchées et construit des batteries ; mais à peine l'armée française se montra-t-elle , et l'empereur parut-il avoir le dessein de l'attaquer , qu'il prit le parti de la



retraite , abandonnant au vainqueur cette ville , peuplée de dix mille âmes. Toujours fugitif et toujours poursuivi , à peine prenait-il position dans un endroit , qu'il était obligé de l'abandonner devant les trois grandes colonnes de l'armée française qui , marchant sur une lisière de six lieues au plus , ne lui laissaient que la terreur et l'indécision en partage. En effet , le prince vice-roi manœuvrait sur la gauche à deux lieues de la grande route que suivaient le roi de Naples , le prince d'Eckmühl , le maréchal duc d'Elchingen et la garde ; le prince Poniatowski marchait sur la rive gauche de l'Osma. Le 27 , l'ennemi voulant coucher sur cette rivière , vis-à-vis du village de Riebké , prit position avec son arrière-garde. Mais le roi de Naples ne le lui permit pas , s'étant porté sur sa gauche , forte de près de huit mille hommes de cavalerie et de plusieurs bataillons d'infanterie. Alors eurent lieu plusieurs charges où la valeur française l'emporta toujours sur l'opiniâtreté moscovite ; et le quatrième régiment de lanciers enfonça un bataillon ennemi. Dans le combat , l'ar-

rière-garde russe perdit ses positions et fut contrainte de se retirer avec une nouvelle précipitation. Le lendemain , nouvelles escarmouches , nouveaux avantages pour les Français, dont l'avant-garde , sous les ordres du général Caulaincourt fit son entrée le 29 dans la ville de Viazma , quoique les ponts en fussent rompus. Les Russes en la quittant n'avaient pas tenu une conduite moins féroce qu'à Smolensk ; ils en avaient brûlé les magasins , et avaient mis le feu aux plus belles maisons. Mais les soldats français , qui font la guerre pour vaincre et non pour détruire , eurent bientôt contenu l'incendie , et sauvé la plus grande partie des bâtimens menacés de l'embrasement. Par cette barbare conduite de l'armée russe , qui ruinait ceux qu'elle ne pouvait défendre , tous les habitans des villes se trouvaient forcés d'abandonner leurs foyers pour s'accumuler au nombre de près de quinze cent mille , dans la ville de Moscou.

La marche rapide de l'armée française ne permettait pas à celle des Russes de s'arrêter un instant. Bientôt le roi de Naples , à la

tête de l'avant-garde , porte son quartier général à deux lieues en avant de Ghjat , le vice-roi se place à deux lieues sur la gauche , et le prince Poniatowski , à la même distance , sur la droite. Le centre s'avance au milieu de ces redoutables colonnes. A l'extrême gauche de l'armée , les Prussiens , qui menacent Riga , repoussent l'ennemi chaque fois qu'ils sont attaqués , et enfin ils l'obligent de se renfermer dans les murs de cette place dont il ont brûlé les faubourgs , et de n'en plus défendre les approches que par des sorties infructueuses.

En Volhynie , le prince de Schwartzenberg répondait par de brillans succès à ceux des troupes qui combattaient sous les yeux mêmes de Napoléon. Il poursuivait au milieu des marais et par des chemins impraticables , l'armée russe qui lui était opposée , gagnait contre elle la bataille de Podubnie , s'emparait de Pinsk , et la poussait au-delà du Bug. Dans toutes ces affaires , que la position des lieux rendait difficiles , les corps autrichiens , les Saxons et les troupes du septième corps d'armée ,



étaient animés du même esprit, du même courage, et du même zèle pour la prospérité des armes de l'empereur.

---

Grande bataille de la Moskoua gagnée par l'empereur contre les Russes, le 7 septembre.

Enfin, ce monarque a forcé l'armée russe à se présenter tout entière sur le champ de bataille. Le 4 septembre, il partit de Ghjat et vint camper près de la poste de Gritueva. Le lendemain, à cinq heures du matin, l'armée se mit en mouvement. A deux heures après midi, on découvrit l'armée russe, dont la droite s'étendait vers la Moskoua, et la gauche s'appuyait sur les hauteurs voisines de la rive gauche de la Kalogha. A douze cents toises en avant de cette gauche, neuf à dix mille hommes occupaient un beau mamelon fortifié entre deux bois. L'empereur ayant reconnu cette position, résolut de l'enlever sans délai. Il ordonna donc au roi de Naples de passer la Kalogha avec la division du général Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski, qui était arrivé par la droite,

se trouva en mesure de tourner le mamelon. Il était quatre heures lorsque l'attaque commença. Une heure après, la redoute ennemie était prise avec ses canons, et le corps chargé de la défendre mis en déroute, après avoir laissé environ trois mille hommes sur le champ de bataille. A sept heures le feu avait cessé.

Le lendemain, à deux heures du matin, l'empereur parcourut le front des avant-postes ennemis. On passa toute la journée de part et d'autre à se reconnaître. Les Russes avaient pris une position très-resserrée. Leur gauche, affaiblie par la perte de celle qu'ils occupaient la veille, était appuyée à un grand bois, et soutenue par un beau mamelon que couronnait une redoute armée de vingt-cinq pièces de canon. Deux autres mamelons, situés à cent pas l'un de l'autre, et aussi garnis de redoutes, protégeaient sa ligne jusqu'à un grand village qu'elle avait démoli pour en couvrir le plateau d'artillerie et d'infanterie, et y appuyer son centre. Sa droite passait derrière la Kalogha, en arrière de l'emplacement du

village , et s'appuyait à deux beaux mamelons couronnés de redoutes et armés de batteries. Cette position parut belle et forte. Il était facile de manœuvrer et de forcer l'ennemi à l'abandonner ; mais il n'était pas dans les intentions de l'empereur de remettre la partie à un autre temps ; et d'ailleurs la position n'était pas jugée tellement forte , qu'il fallût éluder une bataille générale, la première surtout dont l'occasion se présentât depuis le passage du Niémen. Il était facile de distinguer que les redoutes n'étaient qu'ébauchées, le fossé peu profond, et ni palissadé, ni fraisé. On évaluait les forces de l'armée russe à cent vingt ou cent trente mille hommes. Elle était commandée par le général Kutusow qui , en dernier lieu , avait été élevé au rang de prince. L'armée française était d'une égale force ; mais elle était commandée par Napoléon , et n'avait encore remporté que des victoires . ce qui lui donnait une supériorité incontestable sur des troupes qui avaient essuyé autant de défaites qu'elles avaient livré de combats.



Le 7 septembre , dès les deux heures du matin , l'empereur était entouré des maréchaux , sur le mamelon dont on s'était emparé l'avant-veille. A cinq heures et demie , le soleil se leva sans nuages ; la veille il avait plu. *C'est le soleil d'Austerlitz* , dit l'empereur : en effet , quoiqu'on fût au mois de septembre , il faisait aussi froid qu'en Moravie au mois de décembre. L'armée accepta cet augure avec enthousiasme. On battit un ban , et on lut cet ordre du jour :

« SOLDATS ,

» Voici la bataille que vous avez tant désirée ! désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire ; elle nous donnera l'abondance , de bons quartiers d'hiver , et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz , à Friedland , à Witepsk , à Smolensk , et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : *ils étaient à cette grande bataille sous les murs de Moscou.* »

L'armée répondit à cette énergique et courte proclamation par les cris de l'enthousiasme. De tous les guerriers qui la composaient, il n'y en eut aucun qui ne promît de faire tous ses efforts pour répondre au vœu de l'empereur. Comme le plateau sur lequel était l'armée, était encore couvert des cadavres des Russes tués l'avant-veille, ce spectacle lui offrait le présage de la victoire.

Le prince Poniatowski, qui formait la droite, reçut l'ordre de se mettre en mouvement pour tourner la forêt sur laquelle l'ennemi appuyait sa gauche. Le prince d'Eckmühl se mit en marche le long de cette même forêt, précédé de la division Compans. Deux batteries, chacune de soixante pièces de canon, qui avaient été construites pendant la nuit, tonnaient contre la position de l'ennemi. Celle de droite, qui avait été armée avec l'artillerie de la réserve de la garde, et qui était commandée par le général comte Sorbier, commença le feu à six heures du matin. Le général Pernetti prit avec trente pièces de canon la tête de la division Compans, la quatrième du

premier corps, et, longeant le bois, tourna la tête de la position de l'ennemi. Dans cette circonstance, le brave Compans fut blessé, et le prince d'Eckmühl eut son cheval tué sous lui. L'attaque devenait sérieuse de plus en plus, on s'approchait, et la mousqueterie s'engageait. Le prince vice-roi, dont les troupes formaient notre gauche, attaqua en même temps et prit le village de Borodino, situé sur la rive gauche de la Kalogha, et que l'ennemi avait oublié de défendre. Il y avait plus d'une heure que la bataille avait commencé, lorsque le maréchal duc d'Elchingen s'ébranla, et se porta sur le centre de l'armée russe, sous la protection de soixante pièces de canon, que la veille on avait dirigées contre ce centre. Alors mille pièces d'artillerie vomissent la mort de part et d'autre. L'armée française combat avec son intrépidité accoutumée. Le succès couronne ses efforts; et à huit heures, les positions des ennemis sont enlevées malgré son acharnement, ses redoutes tombent en notre pouvoir, et notre artillerie couronne ses mamelons. Ainsi, nous sommes maîtres



de l'avantageuse situation que ses batteries avaient eue pendant deux heures; ces parapets qui le mettaient à l'abri de notre feu, nous servent contre lui, et lorsqu'il croit la bataille à peine commencée, il reconnoît qu'il la perdue; une partie de son artillerie lui est enlevée, et le reste est évacué en arrière de ses lignes. Dans cette extrémité, le désespoir le porte à rétablir un combat qui lui a été si funeste; il prend la résolution d'attaquer avec toutes ses masses ces fortes positions qu'il n'a pu garder; mais elles sont foudroyées par trois cents pièces de canon placées sur ces hauteurs, et les braves qui les composent viennent mourir au pied de ces parapets qu'ils avaient élevés avec tant de soin, et à l'abri desquels ils se promettaient la victoire. Dans ce moment, la cavalerie du roi de Naples ajoute ses ravages à ceux de l'artillerie; le duc d'Elchingen se couvre de gloire par son sang-froid et son intrépidité. L'ennemi est consterné en voyant ses efforts inutiles, et bientôt il nous cède les trois quarts du champ de bataille, après que l'empereur l'a fait charger de front,

la droite en avant. Cependant le prince Poniatowski se battait avec des succès variés dans la forêt qu'il avait été chargé de tourner.

Restaient à l'ennemi les redoutes de son aile droite. Le général Morand y marche, les attaque et les enlève; mais bientôt attaqué lui-même par des forces supérieures, il ne peut s'y maintenir. Encouragé par le succès, l'ennemi fait avancer ses réserves, dont la garde impériale fait partie. Plein d'audace et d'espoir, il fond sur notre centre sur lequel notre droite avait pivoté. Son impétuosité fait craindre un instant qu'il n'enlève le village brûlé dont il venait d'être chassé. La division commandée par le général Friant, se porte en cet endroit contre les colonnes ennemies, qu'arrêtent et écrasent quatre-vingts pièces de canon. Ces colonnes étonnées, mais non découragées, se serrent et restent immobiles sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer, et paraissant renoncer à la victoire. Le roi de Naples les tire de leur incertitude, en les faisant charger par le quatrième corps de cavalerie. Cette masse

redoutable pénètre par les brèches que la mitraille de nos canons a faites dans les bataillons serrés des Russes, et dans les escadrons de leurs cuirassiers, et les force à se débander de tous côtés. Dans ce moment, le général de division, comte Caulincourt tombe frappé d'un coup de canon, en chargeant à la tête du cinquième régiment de cuirassiers, et comme il entrait dans la redoute de gauche par la gorge. Une heure avant lui, le général de division Montbrun, qu'il avait remplacé, était mort non moins glorieusement, frappé d'un pareil coup. La charge, exécutée par le général Caulaincourt, fut le signal de la victoire. Il était deux heures après midi. Dès ce moment, toute espérance abandonna l'ennemi; la bataille était terminée, et si la canonnade se fit entendre pendant quelque temps encore, c'est que l'armée ennemie se battait pour sa retraite et son salut, mais non pour la victoire.

Depuis long-temps les Russes n'avaient essuyé une si grande défaite. Leur perte fut de quarante à cinquante mille hommes, et soixante pièces de leur artillerie tom-



bèrent au pouvoir de l'armée française : celle-ci eut à regretter à peu près dix mille hommes, dont deux mille cinq cents restèrent morts sur le champ de bataille, et plusieurs généraux distingués par leurs talens et leur courage. Pendant les huit heures que dura cette sanglante bataille, l'empereur ne fut jamais dans le cas de s'exposer ; ni la garde à pied, ni la garde à cheval n'eurent besoin de donner ; et ne perdirent pas un seul homme : c'est que la victoire n'avait jamais été douteuse. Si l'ennemi, chassé de ses positions au bout de deux heures, ne s'était pas obstiné à les vouloir reprendre, en se tenant pendant six heures consécutives sous le feu des batteries françaises, sa perte aurait été moins considérable que la nôtre. Il faut dire, à la gloire de notre armée, que tous les guerriers qui la composaient, se distinguèrent par leur intrépidité, et que parmi tant de milliers de braves, le roi de Naples et le maréchal d'Elchingen se firent remarquer. Dans cette mémorable journée, notre artillerie se surpassa, et celle de la garde ajouta à la haute réputation qu'elle

s'était acquise dans les précédentes batailles.

Un si glorieux succès devait être rapporté à cette providence qui protège depuis vingt ans les armes de la France : aussi l'empereur ordonna-t-il aux premiers pasteurs de l'empire de faire rendre dans tous les temples des actions de grâces à l'Éternel , pour cette victoire. Les peuples ses sujets, et les princes ses alliés, joignirent leur reconnaissance à la sienne , et depuis les rives du Borysthène jusqu'à celles du Tibre, un cantique solennel de gratitude et de joie s'éleva de la terre jusqu'au trône du Dieu des armées.

---

Entrée de l'armée française à Moscou , incendie de cette capitale.

Immédiatement après la bataille de la Moskoua , l'armée victorieuse se mit à la poursuite des Russes sur les trois routes de Mojaïsk , de Svenigorod et de Kalogha , à Moscou. Mais leur armée, réduite à l'état le plus déplorable , fuyait plus vite encore qu'elle n'était poursuivie. Aussi

L'empereur Napoléon n'éprouva-t-il aucune résistance pendant les sept jours qu'il mit à franchir l'intervalle qui séparait le champ de bataille de la ville de Moscou. Ce fut donc le 14 septembre que l'armée française fit son entrée dans cette ancienne et première capitale de l'empire russe. Quel affreux spectacle s'offrit alors à ses regards ! Trois mille malfaiteurs, auxquels on avait ouvert les prisons où ils étaient détenus, avaient mis le feu dans cinq cents endroits de cette ville immense ; les flammes en dévoraient les palais, les temples, les maisons, les hôpitaux, et vingt mille blessés, objets sacrés pour tout ce qui porte un cœur d'homme, achevaient leur existence au milieu de ce feu impie, allumé par les ordres du féroce Rapstochin, gouverneur militaire de cette malheureuse capitale. Le Kremlin, cette antique forteresse, ce palais des czars, défendu par quelques milliers de satellites, restait seul debout au sein de l'incendie. Cette lâche canaille, qui le croirait ! osa vouloir résister à l'avant-garde commandée par le roi de Naples. Quelques coups de canon en eurent bien-



tôt fait justice, et le Kremlin abandonné par elle devint aussitôt, après les recherches commandées par la prudence, le séjour de l'empereur.

Moscou était l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe. Ses magasins étaient immenses. Toutes ses maisons étaient approvisionnées pour huit mois de toutes sortes d'objets de commerce et de subsistances. Ce n'était que de la veille et du jour même de l'entrée de l'armée française que le danger avait été bien connu. Moscou, une des plus belles et des plus riches villes du monde, n'existe plus ! Perte incalculable pour la Russie, pour son commerce, pour sa noblesse qui y avait tout laissé ! Cette ville sainte, nouvelle Jérusalem, ce centre de l'empire, ce berceau des czars a été dévoré par le feu ! Ses deux cent mille habitans errent dans les campagnes, dans les bois, sans asile, sans ressource ! Et c'est au commencement du dix-neuvième siècle, c'est dans un empire dont on vantait la civilisation toujours croissante, qu'il s'est trouvé un gouverneur qui, de sang-froid, a armé trois mille brigands de torches in-

cendiaires ! qui a pu signer la destruction d'une grande ville européenne , et la ruine de cinquante mille familles innocentes des crimes de cette guerre et des victoires des Français ! Si Rapstochin commande jamais cent mille hommes , ô courageux Polonais ! marchez tous contre lui ; combattez jusqu'au dernier homme , si vous ne voulez pas être témoins de l'embrasement de vos villes , du ravage de vos campagnes , du massacre de vos femmes et de vos enfans ! Si les Russes ont allumé des bûchers autour des braves que le fer ennemi avait atteints , que respecteront-ils si jamais la victoire les ramène dans vos contrées !

Cependant les fureurs de Rapstochin et de ses barbares satellites , dont le châtiement va bientôt atteindre un grand nombre , n'ont pas tout détruit. L'armée française trouve encore dans Moscou des ressources qui leur ont échappé. Au milieu des décombres fumans , elle se remet de ses fatigues , et les caves que l'incendie a respectées lui fournissent des provisions de toute espèce en vivres , en vins , en marchandises ; et plusieurs magasins , res-

tés intacts, lui offrent un grand nombre de ces précieuses fourrures, abri certain contre la rigueur du froid.

Le gouverneur militaire de Moscou n'était pas seul coupable de l'embrasement qui a fait disparaître les dix mille maisons de cette ville et tous ses monumens de la surface du globe ; il avait trouvé un instrument digne de lui, dans un nommé Schmidt, soupçonné d'être anglais de nation. Cet homme, accompagné d'un aide de camp du prince d'Oldenbourg, s'était établi dans une maison située à Woronzow, à une lieue de Moscou, sur le chemin de Kalogha. Ce fut là que cet incendiaire s'occupa, du consentement de Rapstochin, de la confection des baguettes à artifice, desquelles les malfaiteurs dont nous avons parlé s'étaient servis pour mettre le feu à Moscou. Pour tranquilliser le peuple de cette capitale, on fit courir le bruit, quelques jours auparavant, que les travaux dont on s'occupait à Woronzow avaient pour objet un énorme ballon destiné contre l'armée française. On fit même l'essai de cette machine ; mais quoiqu'elle ne pût pas s'enlever, le peuple



de Moscou n'en fut pas moins détourné de l'idée de ce qui se préparait contre cette ville. Il était loin de s'attendre à voir ses habitations livrées aux flammes par ceux-là même qui les devaient défendre.

Parmi les horreurs qui signalèrent cette triste journée, dont les annales de la Russie conserveront long-temps le souvenir, nous ne devons pas oublier l'action atroce du gouverneur à l'égard d'un malheureux qui avait écrit, il y avait six mois, que cet espace de temps ne serait pas écoulé sans que l'empereur des Français ne fût maître de Moscou. Wertiagin, c'était son nom, était détenu depuis six mois dans un cachot, pour ce prétendu crime. A la première nouvelle de l'arrivée des Français, Rapstochin se le fit amener, et sans aucune forme juridique, sans aucune espèce de jugement, il ordonna qu'on lui coupât la main droite, et qu'on l'achevât à coups de sabre; ce qui fut exécuté dans la cour même de son palais. Ce féroce gouverneur voulut se donner l'affreux plaisir d'insulter à cet infortuné. « Tu as annoncé, lui dit-il, que l'empereur des Français vien-

draît à Moscou; s'il y vient, tu ne le verras pas.» Par un raffinement de cruauté, Raps-tochin avait envoyé chercher le père de sa victime, pour être témoin de son supplice; heureusement il avait pris la fuite.

L'avant-garde de l'armée française s'avancait avec une telle rapidité, que les Russes n'eurent pas le temps d'enlever le corps horriblement mutilé de ce malheureux. On le trouva tout près de l'hôtel du gouverneur. Si ce barbare n'avait pas craint que la vengeance des Français ne s'appesantît d'une manière terrible sur ses compatriotes, que les événemens des combats avoient mis entre leurs mains, il est à croire qu'il aurait fait périr dans les supplices les quatre cents négocians français établis à Moscou, qu'il envoya en Asie, après les avoir dépouillés de leurs biens, et en insultant à leur misère.

Que se passait-il à Pétersbourg et en Angleterre, quand la grande armée russe, désorganisée et fugitive, se retirait sur Kalogha, à la lueur de l'incendie qui dévorait Moscou; quand cette armée, étonnée, indignée et profondément affligée de

ce spectacle, s'éloignait, en gardant un silence religieux, de ces remparts, dont bientôt les vastes ruines devaient apprendre au voyageur qu'ils avaient existé ? A Pétersbourg, en célébrant l'anniversaire de l'empereur Alexandre, le peuple, trompé par des rapports mensongers, poussait des cris de victoire et de joie ; et à Londres, le gouvernement lui-même, abusé par son ambassadeur à la cour de Russie, se réjouissait de la journée de la Moskoua, comme si l'armée française eût éprouvé une défaite entière et irréparable.

Pendant son séjour à Moscou, l'empereur Napoléon n'oublia rien pour adoucir la situation des infortunés habitans de cette ville et de la province qui en porte le nom. Des mesures à la fois sages et sévères y rétablirent l'ordre peu à peu ; un certain nombre d'incendiaires furent punis de mort ; des recherches exactes eurent lieu pour la découverte des subsistances cachées et des effets précieux que le gouverneur n'avait pas eu le temps de faire enlever, au nombre desquels on trouva une statue de la Vierge, enrichie de dia-



mans, que la reine Anne avait donnée à la ville de Moscou, et tous les drapeaux pris par les Russes sur les Turcs dans différentes guerres. Pour la sûreté de la place et de l'armée, le maréchal duc de Trévise fut établi gouverneur de la ville et de la province, et le général Milhau commandant de la place, qui fut divisée en vingt quartiers, dont chacun eut son commandant spécial. Pendant que ces soins occupaient le vainqueur, l'ennemi découragé et réfugié entre Tula et Kalogha, réunissait avec peine ses bataillons dispersés, et semblait observer avec crainte la direction que l'armée française croirait devoir prendre, afin d'échapper à des mouvemens qu'il n'était plus en état de maîtriser. Nos avant-postes établis le long des rives fertiles de la Pakra, la cavalerie du roi de Naples qui occupait la route de Moscou à Kalogha, le maréchal duc d'Elchingen qui s'avancait vers celle de Cazan, et le prince vice-roi qui menaçait d'intercepter la navigation du Volga, en poussant sur Tweer ; toutes ces démonstrations le jetaient dans un embarras d'autant plus cruel, qu'il ne pouvait aban-

donner sa position sans perdre Toula, ville importante, où est établie la plus considérable manufacture d'armes de la Russie.

Dans le temps que la grande armée se rétablissait de ses fatigues dans la ville de Moscou, et par ses différentes positions, causait à l'ennemi de vives inquiétudes sur ses desseins ultérieurs, le corps d'armée prussien, sous les ordres immédiats du lieutenant général d'Yorck, remportait en Courlande de glorieux avantages sur la garnison de Riga, dans plusieurs combats livrés depuis le 28 septembre jusqu'au 20 octobre.

---

Avantage remporté par le corps prussien contre la garnison de Riga.

Comme la garnison de Riga avait été renforcée de vingt à trente mille hommes, le lieutenant général d'Essen, gouverneur de cette place, résolut de surprendre le corps prussien qui occupait, en trois divisions séparées les unes des autres par des marais inaccessibles, un circuit de plus de douze lieues. Le 26, les Russes mena-

cèrent le poste de Tamozna , repoussèrent les gardes du camp du colonel de Horn , et marchèrent avec des forces considérables contre le général d'Yorck. Cet officier général , qui avait fait une reconnaissance sur la grande route de Mittau à Riga , se réunit au colonel de Horn , et se porta sur Ekau. A peine avait-il opéré sa jonction , que le 27 les Russes l'attaquèrent avec des forces supérieures. Leurs projets étaient d'enlever le parc d'artillerie destiné au siège de Riga , et d'obliger le général prussien à renoncer, au moins pour quelque temps, à l'attaque de cette place. Celui-ci se replia sur Bauske , et marcha jusqu'à Rubenthal pour défendre le parc. Le 29 , la brigade du général de Kleist étant arrivée à cet endroit , le général d'Yorck apprit que les Russes passaient la rivière d'Aa , non loin de Gravenhal ; en conséquence , il envoya sur la rive gauche une partie des troupes du général de Kleist. L'avant-garde , aux ordres du colonel Jauveret , avait déjà commencé l'attaque avec succès. Dès ce moment , le combat devint plus sanglant et plus acharné : les Russes furent



repoussés et contraints de repasser la rivière, avec perte de cinq cents prisonniers. Le lendemain, ils furent poursuivis sur les deux rives de l'Aa, et atteints près de Schlockhoff. On leur livra bataille en cet endroit, et ils furent chassés de leur position. Dans cette affaire, un régiment de chasseurs ennemis et un bataillon mirent bas les armes devant un régiment de hussards prussiens. Le 1<sup>er</sup> octobre, l'ennemi fut encore repoussé. Il décampa pendant la nuit, après avoir perdu la presque totalité du régiment de dragons et de celui des cosaques de Finlande. Le 2, les vainqueurs se remirent à sa poursuite; mais il se hâta de rentrer dans Riga, après avoir perdu en moins de six jours environ sept mille hommes tués ou faits prisonniers.

Par ces différens combats, les troupes prussiennes parvinrent non-seulement à sauver le parc d'artillerie que l'ennemi voulait détruire, mais encore à raffermir toute l'aîle gauche de l'armée alliée dans son importante position. Après cette glorieuse expédition, elles rentrèrent dans la capitale de la Courlande et dans toutes les

positions qu'elles occupaient auparavant. On peut juger de l'importance de cette victoire par l'empressement avec lequel le gouverneur russe était accouru de Riga à Mittau pour organiser de nouveau la Courlande, qu'il regardait comme reconquise.

Si nous nous sommes un peu étendus sur ces combats livrés par le corps prussien à l'armée russe, commandée par le général Essen, c'est pour montrer à nos lecteurs que les soldats prussiens n'ont point dégénéré de leur ancienne valeur, et que, commandés par des généraux qui reçoivent leurs ordres de ceux de Napoléon, ils ne peuvent être vaincus, et doivent toujours compter sur la victoire.

---

Nouveaux détails sur la bataille de la Moskoua.

Avant de rendre compte à nos lecteurs de la situation de l'armée dans les environs de Moscou, des événemens qui la concernent avant son départ pour entrer en quartiers d'hiver, et des différens combats qu'elle eut à soutenir en faisant ce grand mouvement dans un espace de plus de cent

lieues, enfin du dernier combat livré par le maréchal Saint-Cyr au général russe Wittgenstein, près de Polotsk, nous avons pensé qu'ils nous sauraient bon gré de les entretenir des nouveaux détails relatifs à la bataille de la Moskoua, envoyés à l'empereur par le prince major général de l'armée. C'est en confrontant les quatre rapports du roi de Naples, du vice-roi, du maréchal d'Elchingen et du prince Poniatowski, qu'ils pourront se faire une juste idée de cette bataille à jamais célèbre, où les Français déployèrent toute leur valeur, et dont les résultats furent et l'entière déroute de la plus grande armée que la Russie eût mise sur pied depuis long-temps, et la destruction de son ancienne capitale. Sans nous assujettir à la lettre de ces importants rapports, nous espérons en saisir l'esprit et les détails principaux avec assez d'exactitude et de jutesse, pour que l'on ne nous fasse pas le reproche de les avoir tronqués ou rendus d'une manière infidèle, tout en parlant à la troisième personne des généraux qui, en les faisant, se sont exprimés à la première.



Dans la nuit du 6 au 7 septembre, le roi de Naples reçut les dispositions générales pour la bataille. Il en ordonna l'exécution, et dès les cinq heures du matin, les premier, deuxième et quatrième corps de réserve de cavalerie étaient en colonnes, par brigade, au pied de la principale redoute de l'ennemi. Le premier corps de réserve devait appuyer l'attaque du premier corps d'armée, le deuxième celle du troisième corps d'armée, le quatrième marchait en réserve au centre, et devait au besoin appuyer l'un ou l'autre. L'empereur avait mis le troisième corps de réserve à la disposition du vice-roi qui devait tourner la droite de l'ennemi. Le signal de l'attaque donné, tout se mit en mouvement selon ces dispositions.

Le prince d'Eckmühl ayant été blessé légèrement, le roi de Naples, qui avait reçu un ordre de l'empereur de le remplacer dans le commandement du premier corps d'armée, revint pour apprendre à ce monarque que, malgré sa blessure, le maréchal pouvait continuer de commander. Un moment après, il partit au galop

pour aller voir ce qui se passait aux redoutes. Nos troupes légères, qui avaient été repoussées de la seconde, y rentrèrent à son arrivée. Elles avaient été chargées par les cuirassiers russes qui, reçus par une vive fusillade de notre infanterie, furent ramenés à leur tour avec la plus grande vigueur par la première brigade de la division Bruyère. Le régiment Wurtembergeois de la brigade du général Beurman fit en même temps une charge avec le plus grand succès, sur l'infanterie russe qui marchait à la première redoute, et la sabra entièrement. Alors on marcha au pas de charge sur la deuxième redoute, qui fut enlevée pour toujours.

Tout le premier corps de cavalerie reçut ensuite l'ordre de se porter derrière ces mêmes redoutes, et le quatrième celui de s'avancer, de passer le ravin qui nous séparait du village démoli, position la plus importante de l'ennemi, et de charger les pièces de canon et l'infanterie qui la défendait. Le général Latour-Maubourg, à la tête des cuirassiers Saxons, déboucha le premier sur l'ennemi, et malgré le feu

de son artillerie et de son infanterie, lui sabra un grand nombre d'hommes, et se maintint dans sa position. Cependant le général Nansouty, à la tête de la première division de cuirassiers, aux ordres du général Saint-Germain, chargeait tout ce qui se trouvait sur la droite des deux redoutes, et balayait la plaine jusqu'au ravin du village; dans ce moment, l'empereur envoya au roi de Naples la division Friant. Le général Dufour passa le ravin à la tête du quinzième régiment d'infanterie légère, chassa successivement l'ennemi, et arriva sur les hauteurs principales de la position qui se trouvait en arrière du village. Ce mouvement fut appuyé par tout le reste de la division du général Friant, disposée en réserve par brigades. Le roi de Naples fit passer alors le général Caulaincourt au-delà du ravin, à la tête du deuxième corps de réserve. A peine y fut-il arrivé, qu'il chargea sur la gauche avec autant de célérité que de bravoure tout ce qu'il trouva d'ennemis, et aborda la grande redoute qui, nous prenant en flanc, nous faisait beaucoup de mal. Ce brave général, à la



tête de la deuxième division de cuirassiers, aux ordres du général Vathier, culbuta tout ce qu'il rencontra devant lui, dépassa la grande redoute de gauche, et en rabattant dessus, l'enleva à l'ennemi. Ce fut dans cette même redoute, qui fut conservée jusqu'à l'arrivée des troupes de la division Gérard, que ce vaillant guerrier termina glorieusement sa vie.

Cependant les Russes formèrent plusieurs masses d'infanterie, composées de la garde et de leur réserve. Appuyés par une nombreuse cavalerie, ils marchaient pour reprendre le village. Le roi de Naples avait fait arriver successivement toute l'artillerie de la cavalerie et de la division Friant. Environ quatre-vingts pièces de canon furent mises en batterie jusqu'à portée de mitraille des masses ennemies. Ce fut alors un feu roulant qui arrêta les mouvemens des Russes, et joncha le terrain de leurs cadavres. Les cuirassiers ennemis qui appuyaient le mouvement de leur infanterie, chargèrent à différentes reprises et avec la plus grande fureur sur l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie françaises.

Inutiles efforts ! ils furent constamment repoussés avec la plus grande perte en hommes et en chevaux : la brigade des carabiniers aux ordres des généraux Paultre et Chouard, et les onzième et douzième régimens de chasseurs, conduits par le général Pajol, ainsi que les divisions Saint-Germain et Bruyère, se distinguèrent par leur intrépidité, étant les plus exposées aux attaques impétueuses de l'ennemi.

Il restait à l'armée russe une position qui se trouvait en avant de la gauche du troisième corps, et que défendaient plusieurs pièces d'artillerie. Le roi de Naples ordonna à la division Friant de marcher, et fit pousser en même temps une charge vigoureuse sur tout le front. Par cette attaque générale, tout le centre de l'ennemi fut culbuté, il se jeta dans le bois, il retira son artillerie, toute la plaine fut nettoyée, et la dernière position fut enlevée. Ce fut là que le roi de Naples rencontra l'empereur, qui fut témoin de la perte immense que l'armée russe avait faite en s'opiniâtrant à vouloir reprendre les positions qu'elle s'était laissé enlever.

Dans cette grande bataille, tous les corps sous les ordres du roi de Naples et tous ceux du centre rivalisèrent de zèle, de courage et de dévouement pour le service de l'empereur. Il faudrait nommer tous les généraux et officiers, si l'on voulait faire l'éloge de tous ceux qui se conduisirent avec éclat. Le lieutenant Pérignon était dévoré par la fièvre; le roi de Naples voulut le renvoyer : « Sire, répondit-il à ce » prince, je demande à votre majesté de » rester auprès d'elle : on n'est point ma- » lade le jour d'une bataille. »

Nous venons de voir ce qui se passa à la bataille de la Moskoua, au centre de l'armée française; le rapport du prince vice-roi va nous instruire de ce qui est relatif aux opérations de sa gauche sur la droite de l'ennemi.

D'après les ordres de l'empereur, le quatrième corps d'armée partit le 5 septembre, à six heures du matin, de son camp, en avant de Lousos. Après une heure de marche, une vive canonnade qui se fit entendre sur la droite du vice-roi, lui fit connaître que l'ennemi résistait aux



troupes qui s'avançaient par la grande route de Moscou. Les instructions de l'empereur portaient de tourner la droite de l'ennemi, il s'empara en conséquence d'un village bâti sur une éminence que les Russes avaient négligé d'occuper. Dès qu'ils y virent les troupes françaises, ils commencèrent un mouvement rétrograde qui ne put se faire que sous le feu de notre canon chargé à mitraille, qui prit de flanc et de revers tous les corps qui passèrent à sa portée. Recueillis par des troupes fraîches, ils arrivèrent dans la position de Borodino, dont la force naturelle avait été beaucoup augmentée par des ouvrages de campagne. Dans l'après-midi, le quatrième corps entretenait un grand feu d'artillerie pour favoriser l'attaque que l'empereur fit faire de la redoute sur laquelle s'appuyait la gauche de l'armée ennemie.

Dans la journée du 6 qui, comme nous l'avons dit, se passa en reconnaissances et en préparatifs, l'empereur mit à la disposition du vice-roi les divisions Morand et Gérard, et le corps de cavalerie du général Grouchy, auquel se joignit le len-

demain la brigade de cavalerie légère du général Guyon. Dans la soirée, les troupes furent disposées de la manière suivante : la division Morand prit la droite, celle du général Gérard se plaça derrière elle ; plus à droite et en arrière fut portée la cavalerie du général Grouchy, chargée de gagner le terrain propre à son arme, aussitôt que les circonstances le permettraient. Au centre et en échelon de la division Gérard, fut placée la division Broussier, ayant en réserve derrière elle la garde royale à pied et à cheval. La division Delzons formait l'extrême gauche : elle était soutenue par celle de cavalerie légère aux ordres du général Ornano. Dans la nuit, le général du génie Poitevin jeta quatre ponts sur la petite rivière de Kalogha, dont les bords escarpés et coupés d'un grand nombre de ravins, nous séparaient de l'ennemi.

L'empereur avait ordonné au vice-roi de s'emparer du village de Borodino, aussitôt qu'il entendrait la canonnade bien établie sur sa droite, et d'avancer à mesure des progrès de l'armée dans cette partie.

En conséquence de ces dispositions, le lendemain 7, à cinq heures et demie du matin, le général Delzons fit attaquer le village de Borodino par le cent-sixième régiment. Au moment où ce brave régiment formé en colonne pénètre dans le village, le général Plauzonne qui le guidait, tombe blessé à mort d'un coup de feu. Alors le cent-sixième, emporté par sa bravoure, passe rapidement les trois ponts que l'ennemi avait établis sur la Kalogha, derrière le village, et s'avance contre ses lignes. Les Russes, persuadés que notre intention était de séparer leur aile droite de leur centre, fixèrent pendant plusieurs heures toute leur attention de ce côté. L'adjudant commandant Boisserolles, qui avait mérité l'estime du vice-roi, avait remplacé le général Plauzonne. Il fit d'excellentes dispositions pour conserver le village de Borodino, qui, d'après les instructions générales de la bataille, ne devait pas être dépassé.

Tandis que ces choses se passaient à la gauche du vice-roi, ce prince avait porté en avant la division du général Morand, pour



attaquer la grande redoute qui couvrait le centre de l'armée ennemie. Malgré quatre-vingt pièces d'artillerie, cette intrépide division sortit des ravins en ordre de bataille, et s'avança avec le plus grand sang-froid sur le plateau. Le trentième régiment de ligne croisa la baïonnette et pénétra dans la redoute; mais il ne put s'y maintenir. Le général Bonami qui marchait à sa tête fut blessé et fait prisonnier. Pour le moment, nos efforts devaient se borner à la conservation du plateau, avec d'autant plus de raisons, que cinq lignes d'infanterie russe s'avançaient pour le reprendre, et abordaient la droite du général Morand. Le vice-roi fit former aussitôt la division Gérard un peu en avant; le septième régiment léger fut placé à la gauche, et la division Broussier eut ordre de le soutenir. Le combat s'engagea de nouveau sur toute cette ligne avec une extrême vigueur. L'ennemi fit les plus grands efforts pour emporter le plateau; mais ce fut en vain: les troupes restèrent inébranlables dans leur position.

33 Dans l'espoir d'opérer une diversion

pour dégager son centre , l'ennemi se décida à faire un grand mouvement de cavalerie par sa droite en tournant notre gauche. Huit régimens et plusieurs milliers de cosaques débordaient totalement cette aile , et l'artillerie russe fut doublée pour canonner le village. Alors le colonel d'artillerie Demay fut tué sur le plateau en avant. La cavalerie légère du général Ornowno , trop faible pour résister , se retirait en ordre. La deuxième ligne du général Delzons , qui avait constamment soutenu les troupes maîtresses du village de Borodino , se forma rapidement en carrés. A peine cette manœuvre était-elle achevée , que les croates reçurent une charge qu'ils repoussèrent par leur feu. La cavalerie ennemie , renforcée de nouveaux escadrons , vint charger le quatre-vingt-quatrième , qui la reçoit de la même manière. Les forces de cette cavalerie augmentant de moment en moment , elle renouvelle successivement ses charges sur les carrés du huitième léger et des croates du quatre-vingt-quatrième et du quatre-vingt-douzième ; mais partout elle est

reçue et renvoyée avec la même vigueur. Les hussards de la garde impériale russe furent surtout maltraités : l'ennemi renonça à l'espoir d'enfoncer notre cavalerie. Au centre et à la droite des troupes commandées par le vice-roi, le combat avait continué avec la même ardeur. Revenu de sa gauche où sa présence avait été nécessaire, il fit de nouvelles dispositions pour l'attaque de la grande redoute. Cinq bataillons de la division Gérard qui n'avaient pas donné, furent placés à la droite, la division Broussier en avant et à la gauche. Toute cette infanterie s'avança au pas de charge et sans tirer. Dans ce moment même les cuirassiers, qui étaient à sa droite, fournirent une charge brillante, et entrèrent dans la redoute. Les vingt-unième, dix-septième, neuvième et trente-cinquième de ligne attaquèrent cette même redoute de front et en flanc, et s'en emparèrent, quoiqu'elle fût encore garnie de vingt-une pièces de canon. Le vice-roi fit ensuite attaquer l'ennemi formé en arrière sur plusieurs lignes et couvert par un ravin. Les troupes passèrent ce



ravin , culbutèrent l'ennemi et parvinrent à s'établir sur le plateau opposé. Les Russes se retirèrent écrasés. Malgré les obstacles du terrain , le général Grouchy exécuta une belle charge avec la division de cavalerie du général Chastel , qui dans le moment appuyait la gauche de l'infanterie. Il fut blessé légèrement d'un éclat d'obus.

Il faudrait citer tous les régimens qui combattirent sous les ordres du vice-roi ; nous ne nommerons néanmoins que les cent-sixième , neuvième , cinquième et vingt-unième de ligne qui se firent remarquer par leur calme et leur intrépidité.

Continuons de rapporter ces intéressans et glorieux détails , et voyons par le récit du maréchal duc d'Elchingen ce qui se passait au centre de la bataille entre l'ennemi et les troisième et huitième corps sous les ordres de cet habile et vaillant capitaine. Les troupes du troisième corps prirent position le 5 septembre , en avant de l'abbaye Koloski , sur la gauche de la Kalogha , et se tinrent prêtes à soutenir le premier corps. Le lendemain , elles se formèrent ainsi que celles du huitième sur la hauteur en ar-

rière d'une route que le premier avait emportée la veille. Les instructions que le maréchal adressa le 7 au matin au duc d'Elchingen , portaient qu'avec les troisième et huitième corps d'armée , ce maréchal , sous les ordres duquel l'empereur les avait placés , tiendrait le centre de la bataille , appuyant sa droite au premier corps , et sa gauche au quatrième , et qu'il prendrait aussi le commandement du troisième corps des réserves de cavalerie.

L'empereur avait ordonné que le premier corps commencerait son attaque le long du bois , sous la protection des batteries qui avaient été construites pendant la nuit , et au duc d'Elchingen d'attaquer vers les sept heures du matin. Ce maréchal réunit aussitôt les généraux pour leur renouveler verbalement les instructions qu'ils avaient déjà reçues par écrit ; il fit lire à la tête des troupes la proclamation de l'empereur , et sur-le-champ on marcha à l'ennemi. Les divisions du troisième corps s'avancèrent dans l'ordre suivant : la dixième , la vingt-cinquième et la onzième ; la première en colonnes d'at-

taque , ayant son dernier régiment en colonnes par bataillons déployés à distance de division , prêt à former le carré et à servir de réserve. Le huitième corps était déployé sur deux lignes.

La dixième division , après avoir repoussé tous les tirailleurs et avant-postes, aborda la redoute de gauche de l'ennemi avec la plus grande valeur , dans le même temps qu'elle était attaquée par les troupes du premier corps ; de sorte que le vingt-quatrième d'infanterie légère et le vingt-septième de ligne y entrèrent pêle-mêle. Revenu de son premier étonnement, l'ennemi revint sur ses pas pour prendre cette redoute ; mais la vingt-cinquième division marcha au secours de la dixième , et il fut repoussé. Une charge qu'exécuta avec succès la quatorzième brigade de cavalerie légère seconda les efforts de cette infanterie.

Tandis que les dixième et vingt-cinquième divisions étaient engagées , la onzième marchait sur la redoute du centre et l'emporta. En vain l'ennemi fit, pour la reprendre , plusieurs charges successives



d'infanterie et de cavalerie, il fut obligé de se retirer en désordre et d'abandonner ses positions. Le huitième corps arrivait alors sur les hauteurs. Le maréchal se porta à droite pour attaquer, de concert avec les Polonais, la gauche absolue de l'ennemi ; ce qu'il exécuta avec beaucoup d'ensemble et de vigueur. Aussitôt que le duc d'Elchingen s'aperçut que la redoute de droite venait d'être enlevée par les troupes du premier et du quatrième corps, il se porta sur l'ennemi, débordant toujours sa gauche jusqu'au moment où il se mit en pleine retraite. Le maréchal termine son récit en faisant l'éloge du dévouement des troupes qui combattirent sous ses ordres.

Écoutons maintenant le prince Poniatowski, ce brave Polonais, si digne par ses talens militaires de commander les troupes de sa nation, de conduire les Français à la victoire.

Le 7 septembre, à cinq heures du matin, le cinquième corps se mit en mouvement pour tourner le bois auquel les Russes appuyaient leur aile gauche ; il

arriva sur la vieille route de Smolensk à Moscou. Le prince Poniatowski, poursuivant cette route, aperçut, au débouché du bois et dans la plaine, une forte colonne d'infanterie près le village de Passarewo. Il fit alors établir une batterie de plusieurs pièces de canon de six et de douze, sur un mamelon à gauche de la route. Après avoir fait battre pendant quelque temps la colonne ennemie, il fit avancer rapidement son infanterie, qui enleva Passarewo et le petit bois en avant de ce village.

Comme le pays est extrêmement fourré depuis ce petit bois jusqu'au mamelon qui domine toute la plaine, et que ce mamelon était fortement occupé par l'ennemi, le prince fit jeter trois bataillons en tirailleurs dans les broussailles, remplies d'un grand nombre de chasseurs ennemis à pied. Une vive fusillade s'engagea aussitôt, ainsi qu'une très-forte canonade; elles durèrent jusqu'à midi. Alors

fut résolu que le mamelon serait pris à l'assaut. Les premiers bataillons parvinrent, sans de grands efforts, à le couronner, sans

ner; mais, quoique soutenus par d'autres, il leur devint impossible de se soutenir contre des forces infiniment supérieures. Quoique repoussées du mamelon, les troupes purent néanmoins se maintenir dans le taillis, selon l'ordre de l'empereur, et continuèrent à envoyer des boulets vers le sommet du mamelon, où l'ennemi avait douze pièces de gros calibre.

On resta dans cette position jusqu'à deux heures après midi. Lorsque le prince s'aperçut des grands progrès de l'armée sur le centre de l'ennemi, il ordonna une nouvelle attaque sur le mamelon. Cette attaque, secondée par la cavalerie, eut le plus heureux succès, et la position fut enlevée. L'ennemi fit des efforts pour la reprendre; mais il fut brusquement repoussé, et vivement poursuivi à plus d'une lieue par l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie à cheval. Son infanterie éprouva de grandes pertes par les charges de notre cavalerie, qui sabra tout ce qui lui tomba sous la main. Peu de prisonniers, un caisson chargé de munitions, et quelques obus tombèrent en notre pouvoir.



Dans cette affaire , le cinquième corps eut à combattre contre deux divisions ennemies , dont la première était formée des grenadiers de la seconde garde , deux bataillons de grenadiers de réserve , deux régimens de milice , un régiment d'ulhans et un autre de hussards.

---

Départ de l'armée française de Moscou pour entrer en quartier d'hiver , du 15 au 19 octobre.  
Trait d'humanité de l'empereur.

Il y avait un mois que l'armée française était cantonnée à Moscou et dans les environs de cette ville , lorsqu'elle reçut l'ordre de se mettre en mouvement pour aller prendre à cent lieues de là des quartiers d'hiver plus commodes que ceux qu'elle aurait trouvés sur les bords de la Moskoua , et dans des contrées plus riches et mieux approvisionnées que la province où elle se trouvait. De plus , les desseins de l'empereur voulaient qu'elle s'approchât , pour la campagne prochaine , de Pétersbourg et de Kiow , la première capitale des anciens

grands ducs de Moscovie , et qu'elle se trouvât au moment de rentrer dans la carrière des combats à une égale distance du but et des moyens, c'est-à-dire, de Pétersbourg et des magasins de Dantzick, de Kowno, de Wilna et de Minsk. Déjà la cavalerie avait pris les devans , lorsque l'infanterie se mit en mouvement pour la suivre. Des hordes de cosaques se montrèrent bientôt sur ses flancs, pour l'inquiéter dans sa marche. Son avant garde, placée à Winkovo, fut surprise par une de ces hordes. On distribuait alors la farine aux soldats ; ce qui fut cause qu'ils entrèrent dans le camp avant que les cavaliers pussent monter à cheval. Ces cosaques étaient sortis d'un bois placé à l'extrémité de l'avant-garde, que l'on n'avait ni éclairé ni occupé. Douze pièces de canon, soixante-cinq voitures de bagages et environ cent prisonniers tombèrent en leur pouvoir. Cependant la cavalerie régulière de l'ennemi et deux colonnes de son infanterie pénétraient dans la trouée que les cosaques avaient faite. Elles espéraient gagner le bois et le défilé de Worosnovo avant nos

troupes. Mais le roi de Naples était là ; il était à cheval ; il marcha et enfonça la cavalerie de ligne russe dans dix ou douze charges différentes. Ayant ensuite aperçu la division de six bataillons ennemis , commandée par le lieutenant général Muller , il la chargea et l'enfonça avec une telle furie qu'elle fut taillée en pièces. Pendant ce combat d'avant-garde , le prince Poniatowski repoussait avec avantage une division ennemie qui l'avait attaqué. Dans cette journée , le roi de Naples montra ce que peuvent la présence d'esprit , la valeur et l'habitude de la guerre.

Cependant l'empereur voulant obliger l'ennemi à évacuer son camp retranché , et le rejeter à plusieurs marches en arrière , afin de pouvoir se porter tranquillement sur les pays qu'il avait choisis pour ses quartiers d'hiver , et qu'il lui était nécessaire d'occuper pour ses projets ultérieurs , avait ordonné le 17 octobre à son avant-garde de se placer derrière le défilé de Winkovo , afin que ses mouvemens ne fussent pas aperçus. Par le mouvement sur la ligne de Smolensk , et d'après le



dessein de l'empereur de se rapprocher de la Dwina, l'occupation de la ville de Moscou et du Kremlin, où le duc de Trévise avait été laissé avec une garnison, devenait inutile, et même elle aurait gêné et affaibli l'armée. Moscou n'était plus qu'un cloaque malsain, et pour le garder il aurait fallu y laisser vingt mille hommes. D'ailleurs ce n'était plus une position militaire, que cet amas de décombres, bien loin d'avoir aucune importance politique. Tous les magasins qui étaient dans la ville ayant donc été découverts avec soin, les autres évacués, l'empereur fit miner le Kremlin, et le 23 le duc de Trévise le fit sauter, à deux heures du matin, après quoi il se mit en marche pour Véréja. L'arsenal, les casernes, les magasins, tout fut détruit, et de cette ancienne citadelle, qui datait de la fondation de la monarchie moscovite, il ne resta plus qu'un énorme amas de ruines.

De quatre mille maisons en pierre qui existaient à Moscou avant l'embrasement, il n'en restait plus que deux cents; de huit mille maisons de bois, cinq cents à peu

près avaient échappé aux flammes. On proposa à l'empereur de faire brûler le reste de la ville, et d'étendre cette mesure autour de Moscou. Dans les environs de cette ville, on compte deux mille villages et autant de maisons de campagne ou de châteaux. On proposa de former quatre colonnes chacune de deux mille hommes, et de les charger d'incendier le pays vingt lieues à la ronde. Cela apprendra aux Russes, disait-on, à faire la guerre en règle, et non comme des Tartares : s'ils brûlent un village, une maison, il faut leur répondre en leur en brûlant cent. L'empereur se refusa à ces mesures, qui auraient trop aggravé les malheurs d'une nombreuse et innocente population. Sur neuf mille propriétaires on aurait puni cent coupables, il est vrai ; mais les autres auraient porté une peine qu'ils n'avaient pas méritée. Il faut ajouter que l'on aurait réduit à la plus extrême misère deux cent mille pauvres serfs qui n'avaient rien à se reprocher. L'empereur se contenta donc d'ordonner la destruction des citadelles et établissemens militaires, selon les usages de

la guerre, sans faire éprouver aucune perte aux particuliers, déjà trop malheureux par les événemens de cette guerre. En effet, l'ennemi ne voyoit autour de lui que des motifs de désolation et d'abattement; ses villes en cendres, tristes monumens de ses propres fureurs, ses campagnes désertes, ses manufactures détruites au berceau, toutes les barrières de son empire franchies, et une armée victorieuse se trouvant librement dans le centre de ses plus fertiles provinces.

---

Grand combat de Maloïaroslavetz, où le vice-roi remporte la victoire contre l'armée russe. Éloge de ce prince.

L'armée, entièrement refaite de ses fatigues, s'avancait sur Véréja par un mouvement latéral, lorsque le vice-roi reçut l'ordre le 23 de se porter sur l'ennemi qui, après avoir abandonné son camp retranché, se préparait à occuper la petite ville de Maloïaroslavetz. La division Delzons arriva le même jour, à six heures du soir, sur la rive gauche de la rivière qui passe dans cet endroit, s'empara du pont et le fit rétablir. La nuit suivante, deux divisions



russes arrivèrent dans la ville et s'emparèrent des hauteurs de la rive droite , position extrêmement avantageuse. Le lendemain 24 , le combat s'engagea dès la pointe du jour. Pendant que l'on se battait , l'armée ennemie parut tout entière , et vint prendre position derrière la ville. Les divisions Delzons , Broussier et Pino , et la garde Italienne , furent successivement engagées. En vain l'ennemi fit avancer les deux tiers de son armée pour soutenir la position ; la garde Italienne , animée de la plus grande bravoure , lui enleva la ville et les hauteurs. Sa retraite fut si précipitée , qu'il fut obligé de jeter vingt pièces de canon dans la rivière. Vers le soir , le prince d'Eckmühl déboucha avec son corps , et le 25 toute l'armée se trouva en bataille avec son artillerie , sur la position que les Russes occupaient le jour précédent.

La veille , l'empereur avait porté son quartier général au village de Ghorodnia. A sept heures du matin , six mille cosaques qui s'étaient glissés dans les bois , se précipitèrent en poussant de grands cris sur les derrières de la position , et enlevèrent

un parc de six pièces de canon. Le duc d'Istrie se porte contre eux avec toute la garde à cheval; ils sont taillés en pièces, poursuivis et jetés dans la rivière. On leur reprit l'artillerie qu'ils avaient enlevée, et l'on s'empara de plusieurs voitures qui leur appartenaient. Dans cette charge, le général de division Rapp se distingua par son intrépidité. Au commencement, les officiers de cosaques appelaient la garde, qu'ils reconnaissaient, *muscadins de Paris*; à huit heures, l'ordre était rétabli.

De son quartier général, l'empereur se porta à Maloïaroslavetz. Il reconnut la position de l'ennemi, et ordonna l'attaque pour le lendemain. Mais, dans la nuit, l'ennemi battit en retraite, poursuivi par le prince d'Eckmühl. Dans ce grand combat, le vice-roi et le quatrième corps d'armée se couvrirent de gloire; nous eûmes à regretter le général comte Delzons, qui s'était distingué à la bataille de la Moskova; nous perdîmes quinze cents hommes tués ou blessés, et les Russes six à sept mille, au nombre desquels furent trouvés étendus sur le champ de bataille onze cents

nouveaux soldats, habillés de vestes grises, et qui n'avaient pas deux mois de service. Par cette nouvelle défaite, l'ancienne infanterie russe fut détruite, et cette armée n'eut plus de consistance que par les nombreux renforts de cosaques qui lui étaient venus des rives du Don. Nous dirons ici que le vice-roi se montra dans cette circonstance le digne élève du grand capitaine sous lequel il a appris l'art de la guerre, et qu'il y déploya tout ce que peuvent la valeur d'un jeune guerrier, et l'expérience consommée d'un vieux général. Les Russes, infiniment supérieurs en nombre, revinrent dix fois à la charge, et dix fois ils furent repoussés du champ de bataille, après l'avoir couvert de morts et de blessés. Le prince, animant tout, enflammant tout par sa présence, faisait ses dispositions avec calme, et les exécutait avec vigueur; un cheval fut blessé sous lui. Quand après la retraite de l'ennemi, il passa en revue ses divisions, les troupes firent éclater le plus vif enthousiasme, et des acclamations unanimes retentirent sur toute la ligne.



Dans le même temps que l'armée s'acheminait vers ses quartiers d'hiver, en passant sur le ventre à l'ennemi qui voulait s'opposer à sa marche, le prince de Schwartzenberg, à la tête des Autrichiens et des Saxons, ayant reçu des renforts, se portait en avant contre le corps du général Essen, repassait le Bug, poursuivait les Russes, qui se retiraient avec précipitation, et marchait sur Bielsk; à l'aile gauche, le dixième corps commandé par le duc de Bellune, se portant sur la rivière d'Oula, se réunissait au deuxième. La réserve commandée par le général Loison, se mettait aussi en marche de Tilsitt, sans doute pour aller rejoindre les corps d'armée placés sur la Dwina. Avant l'arrivée de ces renforts, le maréchal Saint-Cyr eut à soutenir contre le corps du général Wittgenstein, auquel s'étaient réunis dix-sept-mille hommes arrivés de Pétersbourg, et la vingt-unième division de Finlande, un grand combat dont tout l'avantage resta au deuxième corps, quoiqu'il eût été affaibli par les affaires qui avaient eu lieu précédemment.

Grands avantages remportés à Polotsk par le maréchal Saint-Cyr , contre les Russes , du 18 au 22 octobre.

Le 18 octobre , à six heures du matin , le général russe déboucha devant Polotsk sur quatre colonnes , déployant ses troupes autour de la position du deuxième corps , et profitant de son énorme supériorité pour prendre de revers et sans aucun danger la position qu'elle occupait sur la rive gauche de la Polota , en face de celle qu'il occupait précédemment sur la Drissa , rivière opposée à celle-ci , et qui , comme elle , se jette dans la Dwina. Sa première attaque sérieuse fut dirigée contre une batterie à Barbette , que le maréchal Saint-Cyr avait fait élever dans une position avantageuse , et qu'il fallait occuper à tout prix pour ne pas livrer aux Russes la partie la plus faible de la position principale , c'est-à-dire , le front de la ville , qui n'offrait d'autres difficultés qu'une palanque , dont le maréchal avait couvert le front , mais qui , n'étant point encore terminée , était

ouverte partout, notamment aux deux petits bastions qui devaient l'appuyer, mais qui à peine étaient tracés : cependant, il y mit quelques pièces qui eurent leur utilité. La batterie de la tuilerie fut prise et reprise trois ou quatre fois. Elle était défendue par les troupes de la huitième division sous les ordres du général Maison, qui se fit, ainsi que cette division, un honneur infini dans la défense de ce front d'attaque.

L'ennemi déploya une autre de ses colonnes devant le front de la sixième division commandée par le général Legrand. Il dirigea principalement son attaque sur une batterie établie sur la rive gauche de la Polota, laquelle n'était point terminée, et qui devenait alors le centre de la division Legrand. Trois ou quatre fois il essaya de s'en emparer, et toujours il en fut repoussé avec une perte considérable. Jusque dans l'après-midi, il n'avait pas osé attaquer le front de la rive droite de la Polota, dont quelques points étaient assez bien retranchés et terminés ; mais sur les quatre heures, ils débouchèrent de la route de



Seibet et de Riga , et se portèrent en foule et en furie sur le flanc gauche de la ville, soutenus et échelonnés par la colonne qui débouchait de la route de Nevel. Saint-Cyr voulait laisser user cette fougue sur deux redoutes construites et occupées par l'artillerie bavaroise et les soldats qui la défendaient, et que commandait le général Vicenti. Mais les Suisses de la deuxième division, sous les ordres du général Merle, et le troisième régiment de Croates, contre les dispositions dont on était convenu, se précipitèrent au-devant des Russes, et les combattirent avec une bravoure, un ordre et un sang-froid qui furent remarqués. Enfin, on amena sous les murs de la ville les troupes qui faisaient cette attaque. Là se termina avec le jour le carnage qui depuis le matin avait lieu sur tous les points de l'armée. Malgré la grande supériorité de leur nombre, les Russes laissèrent la terre jonchée de morts, et ne réussirent dans aucune de leurs attaques.

Malgré les succès de cette journée, le maréchal Saint-Cyr était inquiet dans la soirée, de ce que sa cavalerie aurait pu

rencontrer sur la rive gauche de la Dwina. C'était pour être tranquille sur ses derrières, que , dans cette journée, il s'était privé de la plus grande partie de cette cavalerie. Dans la soirée, le général Corbineau, dont la brigade avait des chevaux extrêmement fatigués, n'avait pas pénétré au-delà de l'Outschatz, et n'avait rencontré que de la cavalerie et un peu d'infanterie. Comme il avait trois bataillons d'infanterie bavaroise, le maréchal attendit le lendemain avec beaucoup de tranquillité.

Le 19, à la pointe du jour, on vit les ennemis en mouvement sur la ligne, occupés à rectifier leur position, et formant un demi-cercle autour de celle des Français. Vers les dix heures du matin, on apprit que le général Corbineau avait devant lui cinq mille hommes d'infanterie et douze escadrons de cavalerie. Le maréchal ne perdit pas un moment pour prendre un régiment dans chacune des trois divisions du deuxième corps, de manière que l'ennemi, qui n'attendait que l'apparition de ces forces, ne s'aperçût pas de cette diminution des nôtres; ce qui l'aurait engagé

à renouveler ses attaques. Vers midi, ces troupes défilant sur la hauteur derrière Polotsk, le général Wittgenstein vit bien ce qui décidait ce mouvement; mais il crut que c'était une réserve. Le commandement de ces troupes fut donné au général Amey, elles furent jointes par le septième régiment de cuirassiers, qui n'avait pas encore rencontré l'ennemi en remontant la Dwina. Le maréchal ordonna en même temps, qu'aussitôt que la nuit commencerait à paraître, l'armée repasserait sur la rive gauche de ce fleuve. Vers la chute du jour, au moment où l'on commençait à retirer l'artillerie des ouvrages avancés, quelques imprudens mirent le feu aux baraques du général Legrand. L'incendie s'étant communiqué dans un instant sur toute la ligne, le général ennemi acquit la certitude que notre armée se retirait. Alors, espérant empêcher les mouvemens de notre artillerie et mettre le feu à nos caissons, il fit feu de toutes ses batteries, et lança sur la ville une grande quantité d'obus et de projectiles incendiaires qui en brûlèrent une partie.



Cette canonnade et ce bombardement furent accompagnés d'une attaque générale. L'incendie de la ville faisait qu'on se voyait comme en plein jour. Cette attaque ne cessa que lorsque le dernier homme eut repassé sur la rive gauche de la Dwina. Mais, au milieu de toutes ces attaques et du tumulte que cause un incendie, toutes les troupes se conduisirent avec une bravoure extraordinaire, et la retraite se fit dans un ordre parfait. A minuit, toute l'artillerie était en sûreté, et à deux heures et demie du matin, toute l'armée se trouvait sur la rive gauche du fleuve. Aussitôt les deux régimens qui avaient passé les premiers allèrent renforcer les troupes commandées par le général Amey, qui le soir étaient parvenues à contenir l'ennemi dans les défilés voisins de Solenk, sans avoir été en vue du gros de l'armée russe. A ces troupes s'était réunie une colonne bavaroise de sept cents hommes environ. Toutes ces forces ayant été réunies sous le commandement du général Merle, elles marchèrent sur-le-champ au-devant

du corps du général ennemi Stengel, et l'ayant rencontré, elles le culbutèrent et le rejetèrent au-delà de Bolonia, après lui avoir tué un grand nombre de soldats, et fait environ quinze cents prisonniers.

Dans cette brillante affaire, le maréchal Saint-Cyr reçut une balle dans le pied gauche, blessure qui l'obligea de se retirer à une courte distance de l'armée, en attendant qu'il eût été remplacé par le maréchal duc de Reggio, qui venait d'être rétabli de celle qu'il avait reçue trois mois auparavant; toutes les divisions de l'armée se distinguèrent, tous les généraux, mais surtout le comte de Wrède qui la dirigea, secondé par le général Amey. Pour se faire une idée juste des services du général bavarois, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la conduite qu'il tint dans cette importante conjoncture, où il y allait du salut du deuxième corps d'armée.

Le comte de Wrède commandait le sixième corps bavarois, la première brigade de cavalerie légère française et la brigade de

cuirassiers du général l'Héritier. Le 19, l'ennemi qui, la veille, avait été complètement battu en avant de Polotsk, avait gagné, par la supériorité de ses forces, un terrain considérable sur le général Corbier, qui était chargé d'empêcher le passage de l'Outschatz par l'ennemi, et d'arriver par les derrières sur Polotsk. Celui-ci étant au moment de déboucher de cette ville, le maréchal Saint-Cyr fit appeler le comte de Wrède, et l'engagea à prendre le commandement des troupes qu'il avait réunies sur la rive gauche, pour l'empêcher de déboucher. Le général bavaïois prit le commandement, comme les tirailleurs russes allaient sortir du bois. Ce fut à un bataillon du brave dix-neuvième régiment de ligne français, qu'il ordonna, comme étant le plus à sa portée, de croiser la baïonnette et de charger. Cette attaque eut un plein succès, et avant la nuit l'ennemi fut rejeté à plus d'une lieue dans le défilé.

Cette expédition terminée, le comte de Wrède prit sous ses ordres les dix-neuvième, trente-septième et cent vingt-qua-



trième régimens d'infanterie , le deuxième régiment Suisse, le septième de cuirassiers, la brigade du général Corbineau , et une colonne bavaroise peu forte en nombre, avec l'ordre de repousser, le 22 au matin, l'ennemi de l'autre côté de l'Outschatz. Ayant divisé ce corps en trois colonnes, il prit lui-même le commandement de celle du centre, mit celle de gauche sous les ordres du général Amey, et celle de droite fut confiée au général bavarois baron de Stroth. A quatre heures et demie du matin, les Russes attaquèrent dans le défilé la colonne du centre, au moment où elle allait commencer son attaque. Comme elle avait reçu l'ordre de ne pas tirer, et de ne punir l'insolence de l'ennemi qu'avec la baïonnette, elle l'eut bientôt repoussé, et en une heure et demie, chassé du défilé dont la longueur est de trois lieues, en lui faisant éprouver la perte d'un grand nombre d'officiers et de dix-huit cents soldats faits prisonniers.

Après avoir débouché du bois, le comte de Wrède fit attaquer le corps principal du général Stengel, placé sur la rive

gauche de l'Outschatz , avec une nombreuse cavalerie et une belle artillerie. Au bout d'une demi-heure , l'artillerie bava-roise réduisit au silence celle de l'ennemi, et l'Outschatz fut passée à gué. Si dans ce moment le général Amey , qui avait reçu l'ordre de descendre de Rudnia sur la rive gauche de cette rivière, afin de prendre l'ennemi par le flanc droit, avait pu arriver, tout le corps russe aurait été détruit. Le comte de Wrède ne s'en tint pas à ce dernier succès ; il poursuivit les vaincus sur la route de Disna, et sans doute il les aurait poussés plus loin, si le maréchal Saint-Cyr, qui voulait attendre l'arrivée du neuvième corps, commandé par le duc de Bellune, ne lui avait envoyé l'ordre de revenir sur Polotsk.

Après la victoire de Maloïaroslavetz , l'armée française continua sa marche sans être inquiétée que par quelques détachemens de cosaques qui rôdaient sur ses flancs , comme des voleurs , ou plutôt comme des oiseaux de proie. Au 6 novembre elle avait fait plus de cinquante lieues , et son mouvement s'était exécuté

avec le plus grand succès, par un temps sec et favorable à la santé du soldat. Mais ce jour-là même, le froid commença à se faire sentir avec beaucoup d'âpreté, et dès ce moment plusieurs centaines de chevaux périrent chaque nuit au bivouac. Lorsque l'armée arriva à Smolensk, elle avoit déjà perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie. L'armée commandée par le prince Kutusow, affaiblie par plusieurs combats, avoit perdu les traces de l'armée française par un mouvement que celle-ci avoit fait sur sa droite; manœuvre qui la porta vers l'armée russe de Volhynie. Alors son aile droite quitta la ligne d'opérations de Minsk, et se dirigea sur Varsovie. L'empereur n'avoit pas encore quitté Smolensk, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette manœuvre. Alors il eut une présomption de ce que ferait l'ennemi. Quelque pénible que lui parût un mouvement dans une si âpre saison, le nouvel état des choses lui en imposait la nécessité. Il espéroit arriver à Minsk, ou du moins sur la Bérésina, avant l'ennemi. Il partit le 13 de Smolensk, et arriva le 16 à Krasnoi.



Le froid, dont la rigueur avait commencé le 7, s'accrut subitement, et du 14 au 16 le thermomètre marqua seize et même dix-huit degrés de glace; température affreuse pour des troupes venues des climats méridionaux de l'Europe. Les chemins couverts de verglas devinrent impraticables. Les chevaux de cavalerie, d'artillerie et de train, incapables de résister à ce fléau, périrent chaque nuit, par milliers; plus de trente mille jonchèrent en peu de jours les routes de leurs cadavres : par un si cruel événement, l'armée n'eut plus de cavalerie, ni d'artillerie; ses transports se trouvèrent sans attelage, et elle fut obligée de détruire une grande partie de ses pièces de canon, et de ses munitions de guerre et de bouche. En huit jours cette armée, si belle auparavant, avait bien changé de face : que pouvait-elle devenir sans cavalerie, sans artillerie, sans transports ! Sans cavalerie, elle ne pouvait éclairer sa marche à un quart de lieue, et tous les bois lui faisaient redouter des embuscades ; sans artillerie, elle ne pouvait ni risquer de

combattre, ni attendre l'ennemi de pied ferme : il fallait qu'elle marchât, pour n'être pas forcée à livrer une bataille que sa détresse lui empêchait de désirer ; il fallait qu'elle occupât un certain espace, de peur d'être tournée, quoique dépourvue d'une cavalerie qui aurait éclairé et lié les colonnes, dans un pays infesté par les troupes légères de l'ennemi, et où rien n'était si facile que de s'égarer.

Cette difficulté, inouïe dans les annales de l'histoire, rendit extrêmement fâcheuse la situation de l'armée française. Les hommes que la nature n'avait pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances de la fortune et du sort, parurent ébranlés, perdirent leur gaité, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes ; mais ceux qu'elle avait créés supérieurs à tout, conservèrent leur gaité et leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire à acquérir dans de nouvelles difficultés à surmonter. Cet effrayant tableau, que nous offre le vingt-neuvième bulletin de l'armée française, paraît avoir été tracé de la

main même de Tacite. Quels affreux objets il nous présente ! qui n'admira pas la constance de ces guerriers intrépides qui, assaillis de toutes parts et par un ciel rigoureux et par un ennemi féroce, conservent ce caractère tranquille, ce sang-froid que la plupart des hommes perdent si aisément dans les dangers les plus communs !

Les traces de l'affreuse calamité qui frappait l'armée française, semées sur les chemins, engagèrent l'ennemi à en profiter. Ses cosaques, qui ne pouvaient plus être contenus par la cavalerie, enveloppaient toutes les colonnes, et semblables aux Arabes du désert, ils enlevaient les trains et les voitures qui s'écartaient. Ces hordes méprisables, qui ne font que du bruit, et qui ne sont pas capables d'enfoncer une compagnie de voltigeurs, se rendirent redoutables, à la faveur des circonstances. Elles eurent besoin de l'inclemence de l'air pour changer leur lâcheté en bravoure. L'ennemi néanmoins eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses par lesquelles il voulut arrêter le



mouvement de l'armée. En vain il plaça douze mille hommes d'infanterie devant le vice-roi, il fut culbuté, et perdit un grand nombre de soldats.

Le duc d'Elchingen, qui avait fait sauter les murs de Smolensk, et qui commandait l'arrière-garde, forte de trois mille hommes, fut cerné et se trouva dans une position critique. Il s'en tira avec cette intrépidité dont il avait déjà donné tant de preuves. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18, avec cette poignée d'hommes, et l'avoir constamment repoussé, il profita de la nuit pour faire un mouvement par le flanc droit, traversa le Boristhène, et trompa tous les calculs de l'ennemi. Le lendemain l'armée passa le même fleuve à Orza; là, les Russes, fatigués, et dont la perte avait été considérable, cessèrent leurs tentatives pour l'entamer.

Dès le 16, l'armée russe de Volhynie, commandée par l'amiral Tchitschakhoff, s'était portée sur Minsk, après avoir laissé plusieurs de ses divisions aux prises avec celle du prince de Schwartzenberg qui rem-

porta sur elles un avantage signalé. Elle marcha sur Borisow , dans l'intention de couper l'armée française. Le brave général polonais Dombrowski défendit avec trois mille hommes la tête de pont de cette ville ; mais , forcé et contraint d'évacuer cette position , il laissa à l'ennemi toute liberté de passer la Bérésina , et de marcher sur Bobr , précédé de son avant-garde , sous les ordres du général Lambert. Le deuxième corps , commandé par le duc de Reggio , rencontra cette division à quatre lieues de Borisow , l'attaqua , la battit , lui fit deux mille prisonniers , lui prit six pièces de canon , cinq cents voitures de bagages , et la rejeta sur la rive droite de la Bérésina , dont elle brûla le pont , large de trois cents toises. Dans ce combat , le quatrième régiment de cuirassiers , commandé par le général Berkeheim , se couvrit de gloire par une charge qui fit beaucoup de mal à l'ennemi.

Cependant celui-ci occupait tous les passages de la Bérésina , large de quarante toises , et qui alors charriait des glaces. Ses bords , couverts de marais à une dis-

tance de près d'un quart de lieue, étaient un autre obstacle qui la rendait difficile à franchir. Le général russe avait placé ses quatre divisions dans différens débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer. Le 26, à la pointe du jour, l'empereur, qui, dans la journée du 25, l'avait trompé par diverses manœuvres, se porta sur le village de la Studzianca, et aussitôt, malgré la présence d'une division ennemie, il fit jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio passa le premier, attaqua cette division, la mena battant pendant deux heures, et la força de se retirer sur la tête de pont de Borisow. Dans cette occasion, le général Legrand, officier du premier mérite, fut blessé grièvement. Cet avantage fut cause que l'armée passa la rivière sans obstacle pendant les journées du 26 et du 27.

Le duc de Bellune, commandant le neuvième corps, avait reçu l'ordre de former l'arrière-garde du duc de Reggio, de suivre son mouvement, et de contenir en même temps l'armée russe de la Dwina, qui le suivait : la division du général Par-



tonnaux faisait l'arrière-garde de ce corps. Le 27, à midi, le duc de Bellune arriva avec deux divisions au pont de Studzianca. La division Partonnaux partit à la nuit de Borisow. La dernière brigade de cette division, laquelle était chargée de brûler les ponts, partit à sept heures du soir, et arriva à sa destination entre dix et onze heures avant minuit. Elle cherche sa première brigade et son général de division qui sont partis deux heures avant elle, et qu'elle n'a pas rencontrés dans sa route : ses recherches sont vaines. On conçoit alors des inquiétudes. Tout ce qu'on peut savoir quelque temps après, c'est que cette première brigade, partie à cinq heures, s'est égarée à six, en prenant à droite au lieu de prendre à gauche; qu'elle a fait deux ou trois lieues dans cette direction, et que dans la nuit, transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, qu'elle a pris pour ceux de l'armée française : d'après ces données, on conjecture qu'elle a été entourée par l'ennemi et enlevée. Par cette funeste méprise, l'armée française perdit deux mille

hommes d'infanterie, trois cents chevaux et trois pièces de canon.

Le 28 au matin, toute l'armée ayant passé la Bérésina, le duc de Bellune fut chargé de garder la tête de pont sur la rive gauche; le duc de Reggio, et derrière lui l'armée, prirent position sur la rive droite. Borisow ayant été évacué, les armées de la Dwina et de Volhynie communiquèrent et concertèrent une attaque: elles pouvaient former ensemble un nombre de plus de soixante-dix mille hommes. Le 28, à la pointe du jour, le duc de Reggio fit prévenir l'empereur qu'il était attaqué; une demi-heure après, le duc de Bellune le fut sur la rive gauche; l'armée prit les armes: le duc d'Elchingen se porta à la suite du duc de Reggio, et celui de Trévise se plaça derrière le duc d'Elchingen. Le combat devint vif; l'ennemi voulant déborder notre droite, le général Doumerc, qui commandait la cinquième division de cuirassiers, laquelle faisait partie du douzième corps resté sur la Dwina, ordonna une charge aux quatrième et cinquième régimens de cette division, au moment où la

légion de la Vistule, qui s'était engagée dans les bois, coupait le centre de l'ennemi, le perçait, le culbutait, et le mettait en déroute. Ces braves cuirassiers enfoncèrent successivement six carrés d'infanterie, et repoussèrent la cavalerie ennemie qui venait au secours de cette infanterie : six mille prisonniers, deux drapeaux et six pièces de canon furent le fruit de ce brillant combat. Sur la rive gauche, le maréchal duc de Bellune fit charger avec beaucoup de vigueur l'ennemi qui lui était opposé, le battit, lui fit cinq ou six cents prisonniers, et le tint hors de la portée du canon du pont qu'il défendait. Le général Fournier s'y distingua par une belle charge de cavalerie.

Ce que nous venons de dire de ce combat de la Bérésina, prouve que l'armée russe de Volhynie y souffrit beaucoup : les Français, de leur côté, y perdirent beaucoup moins de monde ; mais le duc de Reggio y fut blessé d'une balle dans le côté ; blessure peu dangereuse, qui ne l'empêchera pas de reparaitre sur le théâtre des combats.



Le lendemain de cette victoire, l'armée resta sur le champ de bataille. Pour continuer son mouvement vers ses quartiers d'hiver, elle avait à choisir entre deux routes, celle de Minsk ou celle de Wilna. La première passe au milieu d'une forêt et de marais incultes, et l'armée aurait été dans l'impossibilité de s'y procurer des subsistances. La seconde, au contraire, passe à travers d'excellens pays. Le choix n'était pas douteux pour une armée sans cavalerie, presque dépourvue de munitions, horriblement fatiguée d'une marche de cinquante jours par le froid le plus rigoureux, et qui traînait à sa suite ses malades et ses blessés, échappés d'un si grand nombre de combats. Après quatre jours de marche, elle reçut enfin, le 3 décembre, les premiers secours des magasins de Wilna, où furent dirigés les blessés, ainsi que tout ce qui embarrassait l'armée.

Cette armée avait besoin de rétablir sa discipline énervée par une marche aussi longue que pénible, de se refaire de ses fatigues, de remonter sa cavalerie presque anéantie par l'inclemence d'un hiver pré-

maturé, de remplacer son artillerie, et de recomposer tout ce qui constituait son matériel. Bientôt les canons, les munitions arrivèrent, et plus de vingt mille chevaux rassemblés par les soins du général Bourcier, servirent aux premiers besoins de la cavalerie.

Ce serait un tableau aussi terrible que sublime à offrir à la postérité, que celui d'une armée de cent mille hommes, surprise tout à coup à six cents lieues de ses frontières, par les rigueurs excessives d'un climat qui lui était inconnu, en présence d'un ennemi nombreux, brave, acharné, accoutumé à supporter toutes les privations, toutes les souffrances, et muni de tout ce qui lui manquait pour attaquer ou pour se défendre. Généraux, officiers, soldats, tous sans distinction sont soumis à cette horrible épreuve : les uns perdent leurs chevaux et par suite leurs bagages; les cosaques sortent de leurs embuscades, et dépeuillent ceux que l'inclémence du ciel a épargnés; nombre d'hommes isolés, d'ingénieurs-géographes, qui levaient les

positions , et d'officiers blessés qui marchaient sans précaution , lorsqu'ils pouvaient le faire avec le gros de l'armée , tombèrent entre les mains de ces farouches ennemis.

Pendant tous les mouvemens que l'armée était obligée de faire , soit pour se garantir des attaques de l'ennemi , soit pour éviter des routes qui lui auraient présenté peut-être des obstacles plus difficiles à surmonter que tous ceux qu'elle avait vaincus , l'empereur marchait constamment au milieu de sa garde , dont la cavalerie était commandée par le duc d'Istrie , et l'infanterie par celui de Dantzick. Cette garde intrépide était toujours prête à se porter partout où les circonstances l'exigeraient ; mais les circonstances furent toujours telles , que sa présence suffit pour forcer l'ennemi à se retirer , et qu'elle ne se trouva point dans le cas de donner. Le prince de Neuschâtel , le grand maréchal , le grand écuyer , et tous les aides de camp et officiers militaires de la maison de l'empereur , ne se distinguèrent pas



moins par leur zèle , leur patience , et par leur dévouement à ce monarque , dont ils ne s'éloignèrent jamais.

Pour terminer cet important récit par un trait mémorable , et qui seul peut nous donner une juste idée du désastre de la cavalerie de l'armée et des pertes immenses qu'elle avait faites , nous dirons que , dans cette épouvantable circonstance , on ne put réunir les officiers auxquels il restait un cheval , pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune ; que dans l'escadron qui en put être formé , les généraux faisaient les fonctions de capitaines , et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré , dont les annales des peuples anciens et modernes n'offrent aucun exemple , était commandé par le général Grouchy , sous les ordres du roi de Naples , et ne perdait pas de vue l'empereur dans tous ses mouvemens. Si jamais ordre de chevalerie n'a eu une plus glorieuse origine , pourquoi tous les membres de cet escadron n'en formeraient-ils pas un nouveau , intermédiaire de ceux

des trois toisons d'or et de la légion d'honneur !

Il y a peu d'exemples dans l'histoire, d'un si grand et si vaste mouvement rétrograde , dirigé avec plus de constance , de valeur et de sagesse , que celui dont nous venons d'entretenir nos lecteurs. Le seul événement militaire de ce genre que nous puissions lui comparer, c'est la retraite des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon ; mais quelle différence ! cette phalange n'avait avec elle ni cavalerie , ni blessés , ni bagages ; elle n'était point poursuivie dans sa marche , n'ayant que des passages à franchir , et à combattre que des peuples sans discipline , mal armés , et qui , n'ayant que de la cavalerie , pouvaient être aisément repoussés par cette masse redoutable , couverte de fer et armée de longues épées. Il est vrai que le froid et la faim furent deux ennemis qui vinrent l'assaillir , mais seulement par intervalles ; le froid , lorsqu'elle traversait les montagnes ; la faim , quand elle se trouvait dans un pays stérile. Ainsi ce n'é-

taient que des fléaux momentanés, qui disparaissaient souvent après deux ou trois jours de marche. Ici, c'est une armée de cent mille hommes, assaillie de tous côtés, dans une âpre région, et par un froid qui menace de faire périr les hommes après avoir détruit les chevaux, et par un ennemi fourni de tout ce qui lui manque à elle-même. Tous les militaires savent que dans nos guerres modernes une armée sans artillerie est un corps sans âme, et que tôt ou tard il faut qu'elle soit vaincue et détruite par celle qui traîne avec elle des pièces de canon : combien donc était critique la position de cette armée, qui pouvait être forcée à une bataille, si le génie de son chef n'avait pas su l'en garantir avec autant de soin qu'il avait mis deux mois auparavant à y contraindre celle de l'ennemi ! Si cette armée n'avait eu que quarante lieues à faire, le danger pour elle aurait été le même, et elle en a fait cent cinquante ! Une si belle retraite, provoquée par la saison, manquait à la gloire militaire de l'empereur, et doit faire trembler les Russes pour la prochaine campagne.



A ces réflexions nous ajouterons celles que nous avons lues dans le journal de Paris, du 19 décembre 1812, et dont la justesse et la beauté nous ont également frappé. « Il y a peu de pages dans l'histoire ancienne et moderne qu'on puisse comparer pour la noblesse, l'élévation et l'intérêt au vingt-neuvième bulletin. C'est un morceau historique du premier ordre. C'est ainsi que Xénophon racontait la retraite des dix-mille, et que César, tout à la fois grand capitaine et grand écrivain, rédigeait ces commentaires dont Montaigne disait : Certes, je lis cette production avec un peu plus de révérence et de respect qu'on ne lit les humains ouvrages, en considérant l'auteur lui-même par ses actions et le miracle de sa grandeur.

» Montaigne, qui jugeait avec tant de sagacité les hommes et les choses, n'aurait pas employé un autre langage, s'il eût parlé de ces monumens historiques dont chaque campagne de sa majesté enrichit nos annales, et il eût surtout rendu justice à ce grand caractère toujours supérieur aux chances du sort et de la for-

tune , qui distingue si éminemment le héros qui donnera son nom au dix-neuvième siècle.

» Il n'y a peut-être jamais eu de spectacle plus frappant que celui de l'armée française au milieu d'un pays ennemi , privée en huit jours de son artillerie , de ses transports et de presque toute sa cavalerie , par l'intensité du froid. Dans cet état désastreux , le génie du souverain anime tout , prévoit tout et prépare des ressources inattendues. Les ennemis , qui ont pour auxiliaires les élémens , sont battus partout où ils se présentent. La marche de l'armée française , qui n'est ralentie par aucune difficulté , est une suite de triomphes , et les opérations finissent par une victoire éclatante qui dissipe toutes les craintes. On voit cet *escadron sacré* , composé de braves choisis entre les braves , conservant au milieu des dangers cette constance et cette gaîté que n'ont pas les hommes assez fortement trempés par la nature ; et l'on reste convaincu qu'avec une telle armée et un tel général , le

succès éventuel de cette guerre ne peut être incertain.

» Quelle circonstance plus favorable les Russes pouvaient-ils espérer pour entamer l'armée française ! S'ils ont été vaincus par des troupes fatiguées et privées de cavalerie et d'artillerie , que sera-ce donc lorsque ces mêmes troupes , qui ont déjà réparé leurs pertes en grande partie, reprendront l'offensive ? Les résultats de cette campagne doivent prouver à nos ennemis qu'il leur est impossible de résister aux forces dirigées contre eux , et leur présenter l'avenir sous les plus sombres couleurs.

» Les historiens ont observé comme l'un des plus beaux titres de la gloire d'Annibal, qu'il avait su maintenir une harmonie parfaite entre les troupes des différentes nations qui composaient son armée. Ce phénomène politique et militaire se renouvelle de nos jours : des soldats de presque toutes les parties de l'Europe , réunis sous les mêmes drapeaux , ne rivalisent que de zèle et de dévouement. C'est ainsi que le génie montre dans tous les temps les mêmes



ressources et étonne ses contemporains par les mêmes prodiges.

» L'histoire remarquera surtout parmi les éminentes qualités de l'empereur, cette stabilité prévoyante qui lit dans l'avenir, et cette promptitude à réparer ses pertes, que jamais aucun général n'a eue au même degré : déjà plus de vingt mille chevaux, au moment où nous écrivons, se trouvent dans les différens dépôts ; déjà l'artillerie est dans un état formidable, et les munitions de toute espèce arrivent en abondance. Quelques semaines suffiront pour rendre la situation de l'armée plus brillante qu'elle ne l'a jamais été. »

En effet, à peine l'armée était-elle rendue à sa destination, qu'elle trouvait dans la ville de Wilna tout ce qui était nécessaire pour soigner ses blessés et ses malades, et pour subvenir à tous ses besoins. Depuis trois mois les magasins étaient remplis, et existait une communication facile avec ceux que l'on avait établis ailleurs, et qui contenaient plus de provisions qu'il n'en fallait pour nourrir l'armée pendant tout l'hiver.

Pendant que l'empereur faisait exécuter à la grande armée ces belles manœuvres qui devaient la rendre victorieuse et des élémens et de l'ennemi, le prince de Schwartzenberg obtenait sur l'armée russe, qui lui était opposée, un avantage brillant par cette infatigable activité dont il n'avait cessé de donner des preuves depuis le commencement de la campagne. Le général russe Tschitschakhoff venait de quitter Slonim, lorsque l'avant-garde autrichienne entra dans cette ville. L'arrière-garde du septième corps d'armée, sous les ordres du général comte Reynier, fut assez vivement attaquée pour que ce corps s'arrêtât pendant que le corps autrichien continuait sa marche. Bientôt on apprit que le septième corps avait sur ses derrières les troupes des généraux Essen et Sacken. Pour couvrir son parc d'artillerie et ses équipages, ce corps fut obligé de faire plusieurs marches et contre-marches jusqu'au 13 novembre, jour où il devait prendre quelque repos dans la position de Lapinica; mais tout à coup l'avant-garde se vit attaquée par l'ennemi qui avait occupé les forêts voisines

d'où , malgré un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie , on ne put le déloger. Dans la plaine , la cavalerie ne put résister à l'artillerie saxonne.

Le général Reynier , voyant qu'il avait affaire à tout le corps de Sacken , fort de vingt-cinq mille hommes , et qu'il était éloigné de trois journées de marche du corps autrichien , ne jugea pas à propos d'attendre une nouvelle attaque dans sa position de Lapinica , mais se porta sur Wolkowisk , où la nuit suivante il fut soudainement attaqué. Comme le quartier général avait été établi près des avant-postes , on eut besoin de la valeur et de la discipline des troupes saxonnes pour sauver les équipages accumulés sur ce point. Pendant toute la nuit l'ennemi fut retenu par trois bataillons qui défendaient la ville. Le matin il développa toutes ses forces , et l'on vit alors que c'étoit le corps entier du général Sacken , fort de dix-huit mille hommes d'infanterie et de sept mille de cavalerie. L'aile gauche de la position du septième corps fut attaquée par toute cette cavalerie. Le général Gablentz , convaincu de l'im-



portance de sa position , attaquâ à son tour l'ennemi deux fois plus nombreux. La résolution et l'habileté avec lesquelles cette charge de cavalerie fut exécutée , triomphèrent du nombre. Les Russes furent repoussés et jetés sur un pont où l'artillerie volante acheva leur déroute. La position fut garnie de canons et mise dans un état capable de résister à toute attaque.

Cependant l'ennemi continua de manœuvrer contre le septième corps , et le général Reynier envoya prier le prince de Schwartzenberg de l'appuyer en faisant attaquer l'aile droite des Russes par une partie de ses forces. Le 16 au soir , au moment où ils se disposaient à renouveler leur attaque contre notre aile gauche , on entendit le canon de l'avant-garde autrichienne. Ce fut le signal d'une attaque générale du septième corps sur la position de Wolkowisk. Quatre compagnies de Wurtzbourgeois et huit des régimens français de l'île de Rhé et de la Méditerranée , appuyés de toute l'artillerie , chassèrent l'infanterie russe de cette petite ville qu'elle venait d'incendier. Cette circonstance et la lassi-

tude des troupes victorieuses, les empêchèrent de poursuivre l'ennemi pendant la nuit; mais les deux jours suivans, les Autrichiens et les Saxons se mirent à sa poursuite, comme il se retirait sur Rudnia et Swislocs, et atteignirent son arrière-garde, que maltraita beaucoup la cavalerie du général Gablentz. Les Autrichiens, dont la cavalerie était plus nombreuse, lui prirent une grande partie de ses équipages. Soit dans le combat, soit dans la poursuite, il perdit près de trois mille prisonniers et plus de trois mille hommes tués ou blessés.

Les succès des corps alliés ne se bornèrent pas là. La colonne du corps autrichien qui poursuivait l'ennemi, s'étant arrêtée le 21 à la sortie de la forêt de Wiclowisk, et le général Reynier ne pouvant arriver avec son corps que jusqu'à Halem, à cause des ponts qui avaient été détruits partout, le prince de Schwartzenberg se porta le 22 jusqu'au-delà du défilé de Kosiebrod, et le général Reynier à Szereszew. Le colonel baron Scheither reçut en même temps l'ordre de s'avancer avec son corps de cavalerie légère par Chmusk jusque vers

Kobryn. Le lendemain, le général Reynier poursuivit l'ennemi sur la route de Brzesc à Rietschitza, et le 24, le prince de Schwarzenberg se porta sur son flanc droit, pendant que le général français rétablissait les ponts sur la Leschna.

Le 23, la première avant-garde rencontra à Kosicze une colonne de cavalerie de l'ennemi, qu'elle repoussa jusqu'à une rivière que son arrière-garde passait dans le moment à Wizolki. Pour donner le temps à l'infanterie d'arriver, le commandant fit inquiéter l'ennemi par une forte canonnade, et fit ensuite occuper le village par une division du régiment de Beaulieu infanterie. Lors de la défense du pont de Wizolki, on coupa à l'ennemi trois mille hommes qui furent faits prisonniers. Dans la nuit, on s'empara de Brzesc, où l'on fit quelques centaines de prisonniers, et l'on trouva dix-sept cents malades déposés dans un hôpital. Au jour, le général Reynier entra dans cette ville, et le corps autrichien s'empara de Wizolki. Le 27, le général Frœlich poursuivit avec l'avant-garde l'ennemi jusqu'à Mokrani, où les hussards de



Lichtenstein l'attaquèrent avec tant d'impétuosité, que son avant-garde ne put pas atteindre le pont auquel on avait mis le feu, qu'on lui fit des prisonniers, et qu'on lui prit un grand nombre de bagages.

Comme l'ennemi, après avoir essuyé une perte de sept à huit mille hommes, avait été rejeté dans les marais de la Pologne, et que ses forces étaient réduites aux deux tiers, par les revers qu'il avait éprouvés dans une retraite de près de cinquante lieues, le feld-maréchal commandant, résolu de prendre la première direction sur Slonim, ne fit poursuivre l'ennemi que jusqu'à Mokrani, et le corps saxon se mit en mouvement pour suivre la marche du corps autrichien. Dans ces différens combats qui furent livrés à l'ennemi pendant plus de douze jours, les Français, les Autrichiens et les Saxons rivalisèrent de courage et de persévérance. Par cette heureuse harmonie, ses vingt-cinq mille hommes furent réduits à dix mille, au plus, devenus incapables, soit par la perte de leurs bagages, soit par la distance des lieux, d'être d'aucune utilité

au corps de l'amiral Tschitschakhoff, et par tous ces avantages, l'aile droite de la grande armée française fut débarrassée d'un mouvement qui aurait pu lui être très-nuisible au passage de la Bérésina.

Dans le même temps, à peu près, le marquis Paulucci, officier qui s'était distingué dans la Géorgie contre les Persans, et qui venait d'être nommé commandant de Riga, à la place du général Essen, tombé en disgrâce, voulut commencer sa nouvelle carrière par un coup d'éclat. Il se mit donc en marche le 15 novembre pour attaquer les positions des troupes alliées. Elles le laissèrent avancer, et les avant-postes se replièrent pour lui inspirer encore plus de confiance. Le 17 et le 18 novembre, il fut attaqué et battu sur tous les points. Huit bataillons russes furent détruits, et l'on fit quinze cents prisonniers. L'ennemi en déroute perdit, de plus, des détachemens entiers qui voulurent se sauver en passant sur les glaces de la Dwina. Ce fut plutôt une chasse générale qu'un combat. La rapidité des marches et l'audace des troupes alliées déci-

dèrent cette affaire, à laquelle prirent une part glorieuse les Polonais, les Prussiens, et les Bavarois.

Si nous avons rapporté les deux affaires précédentes après le combat de la Bérésina, c'est pour montrer l'état de sécurité où la grande armée devait se trouver après cette dernière victoire, lorsque tous les corps russes, sur sa droite et sur sa gauche, avaient été mis en déroute et hors d'état de l'empêcher de prendre ses quartiers d'hiver, après tant de gloire et de fatigues.

Il était temps que le grand capitaine qui l'avait conduite à la victoire et lui avait procuré un repos nécessaire et mérité, vînt lui-même dans sa capitale se délasser de ses fatigues par des travaux d'une autre espèce, en attendant qu'une nouvelle saison lui permît de recommencer sa glorieuse carrière. Ainsi, lorsque ce monarque eut ramené ses braves guerriers dans une contrée riche et fertile qu'il avait soustraite à la dévastation, il réunit, le 5 décembre, à son quartier général de Semargoui, à peu de distance de Wilna, le roi de Naples,



le vice-roi , le prince de Neufchâtel et les maréchaux ducs d'Elchingen , de Dantzick , de Trévisé , le prince d'Eckmühl et le duc d'Istrie , et leur fit connaître qu'il avait nommé le roi de Naples son lieutenant général , pour commander l'armée pendant la rigoureuse saison. De là , passant à Wilna , il travailla pendant plusieurs heures avec le duc de Bassano ; voyageant ensuite incognito , dans un seul traîneau , avec le duc de Vicence , dont il avait pris le nom , il visita les fortifications de Praga , parcourut Varsovie et y passa plusieurs heures , toujours inconnu. Deux heures avant son départ , il fit chercher le comte Potoki , président du conseil des ministres du grand duché , et le ministre des finances , et eut avec eux un long entretien. Le 14 , il arriva à Dresde à une heure après minuit , et descendit chez le comte Serra , son ministre. Il s'entretint long-temps avec le roi de Saxe , et repartit immédiatement pour sa capitale , en prenant la route de Leipsick et de Mayence.

Ainsi se termina cette campagne mémorable , où l'on vit , pour la première fois ,

une armée française faire plus de mille lieues en moins de six mois, signalant toutes ses marches par des victoires, soit en pénétrant jusqu'au sein du vaste empire de Russie, soit en revenant sur ses pas, pour se refaire de ses glorieuses fatigues dans les provinces conquises sur Alexandre et rendues aux braves Polonais; cette campagne, qui fit disparaître du nombre des cités, cette antique et fameuse ville de Moscou, que le peuple russe regardait comme inabordable aux armées du midi de l'Europe; cette campagne, où périrent tous les vieux guerriers qui avaient fait trembler le croissant; cette campagne, enfin, présage terrible de celle qui doit la suivre, si le monarque russe ne revient pas à des conseils plus conformes aux véritables intérêts de ses sujets.

# TABLE.

<b>B</b> UT ET PLAN DE CET OUVRAGE. . . . .	Page 3
Précis géographique et statistique sur l'Em- pire de Russie. . . . .	7
Description des principales villes de Russie. .	21
Précis historique des règnes des Souverains de Russie , depuis les commencemens de cet empire jusqu'à Pierre-le-Grand . . .	37
Précis de l'Histoire de Russie , depuis Pierre- le-Grand jusqu'à Catherine II. . . . .	63
Précis de l'Histoire de Russie , depuis l'avé- nement de Catherine II au trône , jusqu'à celui d'Alexandre I <sup>er</sup> . . . . .	99
Paul I <sup>er</sup> . . . . .	128
Précis de l'Histoire de Russie , depuis l'avé- nement d'Alexandre I <sup>er</sup> , jusqu'au passage du Niémen par l'empereur Napoléon. . .	135
Récit de la Campagne des Français contre les Russes jusqu'au mois de décembre 1812. .	147
Combat d'Ostrowno à l'avantage des Fran- çais. . . . .	173
Bataille de Smolensk gagnée contre les Russes , le 17 août. Embrasement de cette ville. .	183
Victoire remportée à Polotsk contre les Russes , par le maréchal duc de Reggio , le 17 août. . . . .	189
Combat de Valontina. Nouvelle victoire de l'empereur. . . . .	193



Grande bataille de la Moskoua gagnée par l'empereur contre les Russes, le 7 septembre. . . . .	204
Entrée de l'armée française à Moscou. Incendie de cette capitale. . . . .	214
Avantage remporté par le corps prussien contre la garnison de Riga. . . . .	223
Nouveaux détails sur la bataille de la Moskoua. . . . .	226
Départ de l'armée française de Moscou pour entrer en quartier d'hiver, du 15 au 19 octobre. Trait d'humanité de l'empereur. .	246
Grand combat de Maloïaroslavetz, où le vice-roi remporte la victoire contre l'armée russe. Éloge de ce prince. . . . .	251
Avantages remportés à Polotsk par le maréchal Saint-Cyr contre les Russes, du 18 au 22 octobre. . . . .	256

FIN DE LA TABLE.



